

LES PUISSANCES

DEVANT

LA RÉVOLTE ARABE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LA VIE EUROPÉENNE AU TONKIN. . . . 1 vol.

HISTOIRE D'UN COLON . . . . 1 vol.

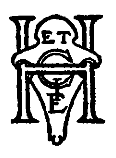
VÉRITÉ SUR L'INDO-CHINE. . . . . . 1 vol.

LES REVENDICATIONS DES COLONS DE L'ANNAM ET DU TONKIN . . . . . . 1 vol.

EUGÈNE JUNG
Ancien Vice-Résident de France en Indo-Chine.

LES PUISSANCES
DEVANT
LA RÉVOLTE ARABE

LA CRISE MONDIALE DE DEMAIN



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1906

A

Monsieur NEGIB-AZOURY-BEY,

Ancien Adjoint du Gouverneur de Jérusalem.

Au patriote ardent, à l'instigateur du mouvement national arabe, au fervent ami de la France, je dédie ces pages.

E. JUNG.

Ancien Vice-Résident de France
en Indo-Chine.

Paris, le 1er Février 1906.

LES PUISSANCES
DEVANT
LA RÉVOLTE ARABE

LA CRISE ARABE

Il y a exactement un an, sous le titre *Le Réveil de la Nation arabe dans l'Asie Turque*, parut à Paris un livre sensationnel de M. Negib-Azoury-bey, ancien adjoint au gouverneur de Jérusalem.

Ce livre fut une révélation. Ces vastes contrées, presque inconnues, situées cependant aux portes de l'Europe, ces pays soi-disant composés de déserts de sables piqués de rares oasis, renfermaient donc une race forte, qui cherchait à se reprendre, qui voulait vivre de sa vie propre, redevenir un peuple indépendant, une nation? Un grand nombre d'hommes politiques, tant en France qu'à l'étranger, s'intéressèrent à cette question, et la presse mondiale s'en préoccupa activement.

Toutefois, plus ou moins bien informés, des écrivains voulurent généralement localiser la révolte arabe au Yémen sans tenir compte des autres parties de cet immense pays aujourd'hui réellement soulevé contre l'Empire turc. D'autres se refusèrent à admettre la possibilité d'une crise politique dans ces régions ; cette éventualité troublait, en effet, certaines combinaisons de politique extérieure et il était préférable de ne pas parler des Affaires d'Arabie ou, tout au moins, de les présenter comme une utopie. Les Arabes, des nomades pillards, sans attaches entre les tribus, disait-on, ne pouvaient s'unir, tenter un vigoureux effort, secouer leur torpeur et un joug de plusieurs siècles.

L'ignorance où on se trouvait de l'histoire moderne de l'Arabie et de ses richesses territoriales excusait en partie cette manière de voir. Aujourd'hui il ne saurait en être de même. Le Réveil de la Nation Arabe est devenu une réalité de plus en plus tangible. Les événements se sont succédé avec rapidité et n'autorisent plus aucun doute.

Il était utile dans ces conditions de poser nettement la question devant l'opinion publique. Des

documents puisés aux sources les plus autorisées nous ont permis d'entreprendre ce travail et de le mener à bonne fin.

Le livre de M. Negib-Azoury n'était qu'une préface; il laissait volontairement dans l'ombre toute l'histoire des pays arabes; il était destiné à préparer les esprits, et devait être complété par un autre ouvrage : *La Patrie Arabe*, étude approfondie de l'état actuel et de l'avenir des pays arabes asiatiques.

En attendant l'apparition de ce volume qui, si nous jugeons du premier, sera d'un intérêt aussi puissant, nous avons voulu, au moment où la réalisation d'un remaniement politique en Arabie est à la veille de se produire, déterminer la situation des deux partis en présence et faire l'historique de cette question mondiale. Nous avons désiré montrer que la lutte n'est pas toute récente, comme on semble, en général, le croire, qu'elle date de plus d'un siècle et arrive aujourd'hui seulement à sa conclusion.

Nous avons ajouté une importante partie économique qui permet d'entrevoir les fructueux travaux auxquels seront appelées à participer les Puissances. L'Arabie entière est un merveilleux et vaste champ de colonisation.

Nous n'avons pas négligé non plus la partie internationale ; là, en effet, comme sur tous les points du globe, les nations ont des intérêts qui les lient ou les mettent aux prises.

Ainsi en possession de tous les éléments de discussion et d'appréciation, le lecteur pourra juger l'importance du conflit redoutable actuel qui aura sa solution, comme tout semble l'indiquer, dans un temps relativement très rapproché.

Il ne suffit pas, cependant, dira-t-on, de poser une question ; il convient de faire connaître les moyens de la résoudre et le mode de procéder qui sera employé.

Pour des raisons multiples, que l'on comprendra, il ne nous appartient pas de le dire. Les Arabes savent patienter, attendre l'heure propice. Ils connaissent leurs oppresseurs ; ils sont au courant de leurs combinaisons ; ils ont démêlé leurs intrigues internationales. Très adroitement le Comité National Arabe a su coordonner les mouvements des Arabes du Nord, du Centre, du Sud-Ouest. Tandis qu'au Yémen les Turcs perdaient sans profit et sans résultat leurs plus fidèles soldats (leurs pertes égalent déjà celles de la guerre turco-russe) et sacrifiaient des millions à des expéditions

malheureuses, les Arabes du Centre affirmaient leur indépendance et ralliaient autour d'eux les grandes tribus de la Palestine, de la Syrie, de la Mésopotamie. Les troupes régulières arabes manifestaient de leur côté leurs tendances nationales.

L'effort d'ensemble apparaît donc nettement ; les résultats sont décisifs et permettent d'entrevoir une solution prochaine qu'il semble d'ores et déjà difficile d'empêcher.

La Nation Arabe, reconstituée, formera un vaste empire, comme l'a annoncé le Comité National dans sa proclamation aux Puissances.

Quelles en seront les conséquences ?

Dans la dernière partie de cet ouvrage, nous en donnons un aperçu général ; mais dès maintenant il est possible d'affirmer que la question est plus grave que celle du Maroc. Depuis de longs mois, d'ailleurs, certaine puissance s'efforce d'avoir les mains libres du côté de l'Asie Mineure pour n'avoir à lutter sur ce point du globe que contre un seul adversaire.

Il ne faudrait peut-être pas chercher ailleurs la raison de l'intervention intempestive de cette puissance au Maroc.

Notre diplomatie a su, paraît-il, éviter ce déplacement de la question ; la tentative a donc échoué. Se renouvellera-t-elle sous une autre forme ?

En tout cas, nous avons trop d'intérêts dans ces pays arabes pour les abandonner ; nous n'avons plus le droit de nous en désintéresser comme nous l'avons fait en 1881 en Égypte. Nos industriels, nos commerçants ont besoin de débouchés nouveaux et ces vastes contrées si dépeuplées aujourd'hui, mais si riches, peuvent suffire à alimenter de nombreuses entreprises. Nous devons en conséquence nous efforcer de profiter des sympathies non dissimulées des Arabes d'Asie Mineure envers nous et ne pas nous laisser distancer par nos rivaux.

Notre situation de grande puissance musulmane nous impose, du reste, l'obligation d'avoir des relations cordiales avec la future Nation Arabe et avec le chef suprême religieux qui sera installé à la Mecque ou à Taïf et auprès de qui les Mahométans du monde entier viendront chercher le mot d'ordre.

Ce que nous venons d'exposer suffira, nous l'espérons, à faire comprendre la gravité exceptionnelle du mouvement actuel et les motifs qui

nous ont déterminé à donner un exposé net et précis de la situation.

Le Réveil de la Nation Arabe provoquera, en effet, l'ouverture d'une grande crise mondiale.



I

L'ARABIE POLITIQUE

I

LA QUESTION ARABE
ET LES PARTIS EN PRÉSENCE

Au milieu des complications de tous genres qui menacent ou ont menacé de troubler la paix du monde, soit en Extrême-Orient, soit en Europe, au moment où toutes les chancelleries sont occupées à résoudre de graves problèmes, une nouvelle question vient de surgir. Pleine de périls, susceptible d'amener les puissances à des conflits redoutables, elle se pose, en face de tous, avec une grande ampleur et une netteté absolue.

La Question arabe, qui se révèle aujourd'hui, est sociale autant que religieuse; elle se résume en peu de mots : c'est le réveil d'une nation. Les Arabes veulent être leurs seuls maîtres; ils n'admettent plus la domination déprimante des Turcs; ils entendent se gouverner eux-mêmes.

Devant cet état d'esprit, devant les faits que nous exposerons plus loin, que peut faire le Sultan actuel ?

Avant de développer ce sujet et afin de bien saisir les lecteurs de l'importance de cette action, il importe de préciser la situation comparée des deux partis en présence. On pourra juger ensuite avec quelle certitude les Arabes agissent, sans craindre un désastre ou un mécompte.

L'empire ottoman se divise en deux parties : la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie.

En Europe, les possessions du Sultan renferment quatre races différentes, très distinctes les unes des autres par leurs langues, leurs traditions et leurs tendances ; ce sont les Albanais, les Serbes, les Grecs et les Bulgares.

Les Albanais sont presque indépendants ; la meilleure preuve est qu'ils payent l'impôt tout au plus dans les districts les plus rapprochés de la Macédoine et que nulle part ils ne sont soumis à la conscription. Les quelques bataillons albanais qu'on rencontre dans l'armée turque se recrutent parmi les aventuriers de la population albanaise, qui trouvent dans le métier des armes le moyen de satisfaire leur goût de pillage et de lucre, ou qui, pour des motifs divers, ne peuvent rentrer dans leur pays.

L'Albanie a environ deux millions et demi d'ha-

bitants administrés par cent à cent cinquante fonctionnaires turcs ou circassiens ; elle aurait depuis longtemps conquis son indépendance si la Turquie ne la tenait en respect par une armée de deux à trois cent mille soldats venus d'Asie, qu'elle entretient d'une façon permanente en Macédoine.

Il est vrai de dire que la Turquie se sert d'eux chaque fois qu'elle a des conflits ou des révoltes à réprimer dans les provinces ou dans les principautés limitrophes de l'Empire. Sur un signe du Sultan, les Albanais, sous la conduite de leurs chefs de clan, passent la frontière ou se répandent dans les vilayets voisins, pillant et tuant avec l'assurance complète de l'impunité.

Quant aux régions habitées par les Grecs, les Serbes et les Bulgares, il n'est pas nécessaire de s'étendre sur leurs sentiments et leur état d'esprit. L'insurrection y est à l'état endémique et indique suffisamment que ces populations se refusent à vivre sous le régime turc et cherchent par des moyens violents à s'y soustraire. Le nombre des habitants turcs y est insignifiant ; c'est du reste à Constantinople seulement que ces derniers forment une majorité appréciable.

La Turquie d'Asie possède aussi un grand

nombre de races très distinctes, plus distinctes même qu'en Europe. Ce sont d'abord les Turcs, quatre millions à peu près, répandus surtout dans les vilayets de Brousse, Castamouni, Smyrne, Konia, Angora et Trébizonde.

Puis viennent les Arméniens, deux millions et demi, occupant les provinces d'Erzeroum, de Van, de Karpout, de Bitlis et une partie de celles d'Adana et de Diarbékir, où ils sont mélangés aux Kurdes qui comptent un million et demi d'âmes.

Enfin, nous trouvons les Arabes, douze millions au minimum, formant une masse compacte en dépit des différences qui peuvent les distinguer ; ils ne sont nullement mélangés à d'autres races, comme il arrive dans la population des autres parties de la Turquie, tant d'Europe que d'Asie. Les Arabes habitent le vaste territoire compris entre le Tigre, l'isthme de Suez, la Méditerranée et l'océan Indien.

En Anatolie, l'autorité du Sultan est reconnue par toute la population qui, du reste, est turque. Celle-ci paye régulièrement les impôts et est astreinte au service militaire.

Les Arméniens payent également les impôts ;

mais, en tant que chrétiens, ils sont dispensés du service militaire. Chacun sait qu'ils ont une tendance marquée à vouloir leur autonomie.

Les Kurdes, que l'on peut appeler les Albanais de la Turquie d'Asie, payent les impôts quand il leur plaît et n'admettent pas la conscription. Organisés en clans, ils se livrent au pillage et au massacre contre les Arméniens toutes les fois que la Porte, inquiète des tendances de ces derniers, juge nécessaire de les désarmer et invite les Kurdes à se ruer sur eux avec promesse d'impunité.

Les Arabes se divisent en deux catégories : les nomades et les sédentaires. Les premiers, absolument indépendants, versent une dîme et ne font pas le service militaire. Les seconds ont été jusqu'à ce jour les sujets les plus soumis du Sultan et l'unique soutien de son empire.

Les provinces qu'ils habitent étant les plus riches, les Arabes fournissent les deux tiers des recettes du budget impérial. En outre, les villes de Palestine, de Syrie, de Mésopotamie et du Hedjaz sont celles qui possèdent le plus de biens wakouf (fondations pieuses); or, les revenus de ces biens sont directement versés au trésor du

Sultan sans qu'aucune comptabilité en soit tenue et sans qu'aucun compte en soit rendu. C'est également dans les pays arabes qu'Abdul-Hamid a confisqué à son profit personnel le plus de propriétés privées, au détriment des grandes familles arabes de Damas, Alep, Bagdad, Moussoul et Jérusalem. Cela explique qu'il soit propriétaire de toute la vallée du Jourdain, des trois quarts de celle de l'Euphrate, de toute la plaine de Tyr et d'une grande partie de celle de Damas.

Non seulement les Arabes sont de tous les sujets du Sultan ceux qui versent le plus d'argent au trésor turc, mais ce sont encore eux qui fournissent la plus grande partie du contingent de l'armée ottomane.

Il y a dans toute la Turquie sept corps d'armée ainsi répartis : Constantinople (1er), Andrinople (2e), Salonique (3e), Erzeroum (4e), Damas (5e), Bagdad (6e) et Sanaa, dans le Yémen (7e). Or, en Europe, les Albanais ne sont pas soumis au service militaire ; les autres populations de cette partie de la Turquie, étant toutes chrétiennes, sont par le fait exemptées de la conscription. Comme, d'autre part, les Turcs de Constantinople sont presque en totalité, par faveur spéciale, dis-

pensés de toute présence sous les drapeaux, il s'ensuit que les contingents des trois premiers corps d'armée sont exclusivement fournis par l'Asie.

Les vilayets de Smyrne, Koniah, Angora alimentent les 2e et 3e corps ; ceux de Brousse et Castamouni entretiennent en partie le 1er et complètent le 2e; les autres vilayets, moins peuplés de Turcs et habités surtout par les Arméniens et les Kurdes, c'est-à-dire ceux de Trébizonde, Erzeroum, Bitlis, Van et Karpout, donnent des soldats au 4e; ceux d'Adana, Alep, Beyrouth, Damas et Jérusalem forment le 5e corps d'armée, complètent le 1er et le 3e et fournissent la moitié du 7e qui ne peut se recruter sur place, attendu que les Arabes du Hedjaz et du Yémen ont toujours refusé de se soumettre à la conscription. Les vilayets de Diarbékir, Moussoul, Bagdad et Bassorah alimentent le 6e et complètent le 7e.

Par conséquent, la population turque forme trois corps d'armée, tandis que les Arabes en donnent quatre.

En récompense du concours inappréciable tant au point de vue fiscal qu'au point de vue militaire qu'ils rendent à l'empire, les Arabes constituent

la population la plus opprimée et la plus méprisée des Turcs. Ces derniers n'ont réussi jusqu'à présent à les dominer qu'en exploitant les différences religieuses qui existent entre les Arabes catholiques, orthodoxes ou musulmans, et en les maintenant dans l'ignorance la plus absolue.

Grâce cependant à l'action des missionnaires étrangers et à celle des missionnaires français principalement, grâce aussi aux communications rapides établies entre les côtes de Syrie, l'Égypte et l'Europe, les Arabes se sont à la longue civilisés et, prenant conscience de leur nationalité propre, ils ont oublié les anciennes querelles intestines qui les divisaient en face des Turcs. Ce nouvel état d'esprit, auquel personne ne prêtait attention et dont les fonctionnaires turcs ne se doutaient même pas, s'est révélé brusquement au commencement de cette année.

Telle est l'origine du mouvement actuel.

De cette étude comparative, rapide, on peut juger maintenant la question et apprécier en connaissance de cause les événements qui se succèdent rapidement en Asie Mineure et en Arabie.

Quels sont ces événements avant-coureurs de la révolution prochaine?

Tout d'abord, en 1904, la défaite de l'émir Abdel-Aziz-ibn-Raschid, partisan et allié de la Turquie, infligée par Ibn-Esséoud, descendant des anciens rois wahabites. Ce dernier a repris possession de son royaume et Feizi-pacha, commandant des forces turques mises à la disposition de Abdel-Aziz, a dû battre en retraite. Abdel-Aziz s'est réfugié à Bagdad.

Puis, en 1905, le Yémen se révolte. Mahmoud-Yahia, le chef des tribus, bat les Turcs, s'empare de 20 000 fusils, de 12 canons, de 4 000 chameaux chargés de munitions, occupe les principales villes, dont Sanaa. La reprise de Sanaa, en septembre 1905, sans coup férir, par Feizi-pacha, n'est que provisoire. Le maréchal turc est, en effet, dans une situation désespérée et un désastre est imminent d'après les dernières nouvelles (janvier 1906).

Dans le Hedjaz, les principales tribus, les Hawazim, les Meymoun, les Fadl, les Ahamdeh, dont les chefs sont Ibrahim-ibn-Fahd et Ahmed-ibn-Zeid, les Beni-Harb, les Hazile, les Assiba, les Koreischites se sont joints aux rebelles.

Dans l'Assir, les Beni-Harith, les Beni-Takhif, les Beni-Kahtan, sous la conduite d'Aly-ibn-el-

Makad ont mis le siège devant les villes occupées par les Turcs.

En Syrie, les tribus nomades qui se trouvent entre Gaza, Hébron, la mer Morte et la frontière égyptienne, les Tayahas, les Tarabines, les Azazmeh, les Zoullams, les Djehalines, les Taamreh ont refusé de payer l'impôt; celles qui évoluent entre Kérak et Damas, les Adouan, les Beni-Sakr, les Oulad-Aly, les Roucla, celles qui vivent entre Damas, Alep et l'Euphrate, les Henadi, les Sbaa, les Moalis, les Fedaân, n'ont plus voulu verser la dîme.

Les tribus du sud de la Mésopotanie, les Chammars, les Shehabs, les Montefícks ont reconnu la suzeraineté d'Ibn-Esséoud, roi du Nedjed.

En Syrie, le mouvement se développe et le gouvernement turc procède à des arrestations sans effet. Le beau-père du grand mufti d'Égypte, le Hadji Hohii-Eddin-Hamadeh-bey, de retour du Caire, est relâché après quelques jours de détention, à la suite de l'émotion qui se manifestait dans tous les milieux musulmans. Le chef de la secte religieuse babiste Abbas Effendi, fils de Baha Allah, est incarcéré à Saint-Jean d'Acre, puis expulsé avec ses adhérents. Il faisait

élever un palais sur le mont Carmel qui domine la forteresse turque et était accusé de construire une citadelle pour les Égyptiens ou les Arabes.

Le général de division Ramzi-pacha et le colonel d'état-major Badri-bey, tous deux Turcs, sont emprisonnés à Saint-Jean d'Acre, condamnés à la dégradation militaire et exilés, comme étant de connivence avec les babistes.

Des arrestations nombreuses ont lieu partout et provoquent de telles protestations et de telles menaces que les autorités locales n'osent prononcer les jugements ordonnés par la Porte.

Les troupes syriennes envoyées au Yémen passent aux rebelles avec armes et bagages, et les réservistes du 5e corps se refusent à faire campagne contre leurs coreligionnaires.

Enfin, les Druses se révoltent et les Arabes du 5e corps ne veulent pas marcher contre eux.

Une mort étrange survient sur ces entrefaites, montrant l'intérêt du Sultan à faire disparaître ses principaux ennemis.

Le grand chérif de la Mecque, Aoun Errafik, un fervent wahabite, est, dit-on, empoisonné dans la ville sainte. Il est remplacé, après un assez

long temps et après diverses intrigues, par son neveu Ali-bey.

Tous ces faits caractéristiques indiquent bien un mouvement d'ensemble, admirablement combiné par les chefs du parti national arabe. Ceux-ci agissent avec méthode et prudence. Ils ont déjà manifesté leurs intentions par des actes publics. M. Négib-Azoury-bey, ancien adjoint au gouverneur de Jérusalem, a fait paraître un livre *Le Réveil de la Nation arabe dans l'Asie turque*[1], dont le retentissement a été grand.

Des proclamations ont été envoyées aux Arabes et aux Puissances ; en voici les teneurs :

LIGUE
DE LA
PATRIE ARABE
—
Comité supérieur



LES PAYS ARABES AUX ARABES

LE COMITÉ NATIONAL ARABE

aux Nations éclairées et humanitaires de l'Europe et de l'Amérique du Nord.

« Un grand changement pacifique est à la veille de se produire en Turquie. Les Arabes, que les Turcs ne tyrannisent qu'en les maintenant divisés par des ques-

[1] 1 vol., 3 fr. 50, chez Plon et Nourrit, éditeurs.

tions insignifiantes de rite et de religion, ont pris conscience de leur homogénéité nationale historique et ethnographique, et veulent se détacher de l'arbre vermoulu d'Othman pour se constituer en État indépendant.

« Ce nouvel empire arabe s'étendra dans les limites de ses frontières naturelles, depuis la vallée du Tigre et de l'Euphrate jusqu'à l'isthme de Suez, et depuis la Méditerranée jusqu'à la mer d'Oman. Il sera gouverné par la monarchie constitutionnelle et libérale d'un Sultan arabe.

« Le vilayet actuel du Hedjaz formera, avec le territoire de Médine, un empire indépendant et dont le souverain sera en même temps le Calife religieux de tous les Musulmans. Ainsi, une grande difficulté, la séparation du pouvoir civil du pouvoir religieux dans l'Islam, aura été résolue pour le plus grand bien de tous.

« Nous respecterons tous les intérêts des étrangers actuellement engagés dans notre pays et toutes les concessions qui leur ont été accordées jusqu'à ce jour par les Turcs. Nous respecterons également l'autonomie du Liban, le *statu quo* dans les sanctuaires chrétiens de la Palestine et dans les principautés indépendantes du Yémen et du golfe Persique.

« Nul homme honnête et loyal ne peut être hostile à ce mouvement bienfaisant qui ouvrira un immense débouché au commerce international et assurera d'innombrables placements avantageux et sûrs aux capitaux européens.

« Par le fait même que nous nous détacherons de la Turquie, toutes les autres nations opprimées, les Kurdes, les Arméniens, les Albanais, etc., etc., recouvreront leur liberté ; car c'est par les Arabes que les Turcs contiennent les Albanais, et c'est par les Alba-

nais qu'ils écrasent les Bulgares ; de même, c'est encore par les Arabes qu'ils compriment les Kurdes et c'est par les Kurdes qu'ils massacrent les Arméniens. Lors donc que nous aurons abandonné le Sultan, chaque nation proclamera son indépendance et le monde sera délivré de ce brandon de discorde qu'on appelle la question d'Orient.

« Nous demandons aux puissances de ne faire aucun sacrifice pour nous, ni d'entreprendre aucune démarche armée en notre faveur ; nous prions seulement les États éclairés et humanitaires de l'Europe et de l'Amérique du Nord de favoriser par leur simple neutralité notre mouvement, de nous encourager de leurs sympathies et nous saurons mener à bonne fin notre sainte et glorieuse entreprise. Nous sommes 12 millions d'Arabes opprimés par quelques centaines de fonctionnaires turco-circassiens, tous prêts à trahir leur padischah dès qu'ils nous verront les plus forts. »

LIGUE
DE LA
PATRIE ARABE
—
Comité supérieur



LES PAYS ARABES AUX ARABES[1]

LE COMITÉ SUPÉRIEUR NATIONAL ARABE
à tous les Citoyens de la Patrie Arabe asservie aux Turcs.

Chers compatriotes,

Chacun de nous peut constater à chaque instant combien le titre glorieux et illustre de citoyen arabe

[1] Traduction de la proclamation arabe envoyée en Syrie, en Palestine et en Mésopotamie.

est devenu vil et méprisable dans la bouche des étrangers de toutes nations et des Turcs en particulier. Chacun voit également à quel degré de misère et d'ignorance nous sommes arrivés sous la tyrannie de ces barbares venus du centre asiatique. Notre pays qui est le plus riche et le plus beau de toute la terre est désert et aride. Quand nous étions libres, nous avons conquis en moins de cent ans l'Orient et l'Occident, nous avons répandu partout les sciences, les lettres et les arts et nous avons dirigé pendant plusieurs siècles la civilisation du monde. Mais, depuis que les descendants d'Orthogroul ont usurpé le califat de l'Islam, ils nous ont abrutis pour mieux nous exploiter au point que nous sommes devenus le peuple le plus pauvre de la terre. Pour nous diviser, les Turcs entretiennent des troubles parmi les brigands chrétiens et musulmans de Beyrouth; ils attribuent à la religion des désordres qu'elle réprouve, afin d'éloigner tout rapprochement entre nous, et de laisser croire à l'Europe que les réformes et une bonne administration sont impossibles dans notre malheureuse patrie.

C'est nous seuls qui formons la force des Turcs aux yeux des puissances ; nous sommes la masse ethnique la plus considérable et la plus vaillante de l'empire du Sultan; c'est par nous qu'Abdul-Hamid maintient les Albanais sous sa domination, et c'est par les Albanais qu'il écrase les Macédoniens ; de même c'est par nous qu'il comprime les Kurdes, et c'est par les Kurdes qu'il massacre les Arméniens. Ce sont nos soldats de Syrie qui ont arrêté les Russes, à Kars et à Plewna, tandis que les généraux turcs se sont vendus aux agents du Tsar. 40 000 Syriens conduits par Ibrahim-pacha ont battu 120 000 Turcs à Nizib, tandis que l'amiral turc trahissait son padischah à Alexandrie

et livrait aux Égyptiens toute l'escadre qu'il commandait.

Nous avons poussé la soumission jusqu'à massacrer nos frères, les Druses du Hauran et les Arabes du Yémen au profit des Turcs au lieu de nous joindre à eux pour briser les chaînes de notre servitude.

Quelles récompenses ces bandits nous ont-ils réservées après tant de services et de dévouement? Il nous appellent avec mépris *pice Arabe* (sales Arabes), nous éloignent systématiquement de toutes les hautes fonctions et nous exploitent sans merci.

Les provinces arabes sont pour les gouverneurs turcs et circassiens un paradis terrestre; venus chez nous après avoir emprunté l'argent de leur voyage, ils retournent bientôt avec des millions qu'ils nous ont extorqués sans pitié ni scrupule. Jamais un gouverneur turc n'a pu arracher impunément aux Turcs, aux Kurdes ou aux Albanais une somme quelconque.

C'est encore nous qui fournissons les deux tiers du budget de l'empire et les quatre cinquièmes de celui de la liste civile du padischah : Comparez à quel prix on afferme les dîmes dans les pays arabes et dans les autres provinces, Albanie, Kourdistan, etc., et vous verrez à quel point les Turcs nous méprisent et respectent les autres.

C'est également dans notre patrie qu'Abdul-Hamid a confisqué le plus de terrain à son profit personnel : toute la vallée du Jourdain, les trois quarts de celle de l'Euphrate, toute la plaine de Tyr, une partie de celle de Damas, etc., etc., lui appartiennent par le seul fait qu'il a dit : « elles sont à moi »; il n'a dédommagé en rien les anciens propriétaires.

Quelle est notre part dans cet immense empire que nous maintenons? La misère, l'ignorance et l'oppression.

Comment se fait-il donc que depuis que les Turcs sont au pouvoir, pas un seul Arabe n'a été jugé digne d'être Cheik-ul-Islam, grand vizir, ministre, maréchal, général, colonel ou gouverneur de province?

Pourquoi sommes-nous donc systématiquement éloignés de toutes les fonctions de quelque importance?

Ne vous laissez pas éblouir par la faveur dont semblent jouir en ce moment Aboul-Houda, Iset-el-Abid et Sélim Melhamé ; ce ne sont que des simples et vulgaires espions, espionnés eux-mêmes par les Tartares et les Circassiens dont Abdul-Hamid s'est entouré. La prétendue fortune de ces malheureux est un supplice affreux : Le tyran craint que ces Arabes ne rentrent dans leur pays et ne se fassent les promoteurs du mouvement national.

Encouragés par notre servilité, les Turcs prétendent aujourd'hui asservir toutes les tribus restées indépendantes de la nation arabe. C'est dans l'intention de dompter le Hauran, le Yémen, l'Irak et le Nedjed qu'ils veulent construire le chemin de fer de Bagdad et celui du Hedjaz. Et ce qui est encore plus dégradant, c'est qu'en les y aidant avec notre argent et notre activité, nous entretenons nous-mêmes les chaînes de notre propre servitude Lorsque ces chemins de fer seront finis, les Turcs se serviront de nous pour écraser l'Irak et le Yémen, et se serviront de ces deux pays pour nous maintenir sous leur joug.

Convaincus qu'on les chassera bientôt de l'Europe et que l'Arménie leur échappera, ils veulent se tailler à nos dépens un autre empire qui, dans leurs mains cupides, ne tardera pas à devenir la proie des étrangers.

C'est pour sauver notre chère patrie de tous ces maux et lui rendre sa liberté et son ancienne splendeur, que nous avons fondé la ligue : la Patrie Arabe, qui a fait

des progrès immenses en quelques mois seulement. Nous possédons déjà des comités dans toutes les grandes villes de la Palestine, de la Syrie et de la Mésopotamie, de même qu'en Égypte et en Europe ; toutes les grandes puissances éclairées sont unanimes à approuver notre mouvement et nous pouvons être sûrs de leurs sympathies.

Voici notre programme :

Nous voulons nous détacher complètement de la Turquie et fonder un Empire Arabe comprenant tous les pays arabes asiatiques, s'étendant dans les limites de ses frontières naturelles, depuis la vallée du Tigre et de l'Euphrate jusqu'à l'isthme de Suez et depuis la Méditerranée jusqu'à la mer d'Oman.

La forme de gouvernement sera un Sultanat constitutionnel libéral et progressiste. Notre souverain sera Arabe et Musulman.

Nous formerons avec le vilayet du Hedjaz, la ville et le territoire de Médine jusqu'au golfe d'Akaba un empire indépendant du nôtre, dont le souverain, également arabe, sera en même temps le Calife universel de l'Islam.

Nous respecterons l'autonomie du Liban, le *statu quo* dans les sanctuaires chrétiens de la Palestine et dans les principautés indépendantes du Yémen, du Nedjed et de l'Irak. Nous maintiendrons les fonctionnaires arabes dans leurs postes, nous porterons leurs appointements à un chiffre suffisant et nous leur assurerons uue retraite honorable. Le service militaire sera de deux ans. Les revenus de Wakoufs seront dépensés pour les Wakoufs.

Les propriétés privées du Sultan Abdul-Hamid seront partagées entre ceux qui auront contribué au salut de la Patrie Arabe. Les terres incultes seront allouées aux villages avoisinants.

Nous accorderons une amnistie générale à tous les condamnés sans distinction, quelles que soient leurs peines.

Pour exécuter ce magnifique projet, pas une goutte de sang n'est nécessaire. Il suffit que nous le voulions pour devenir indépendants. Combien y a-t-il de Turcs dans les pays arabes ? Ils sont 500 ou 600 au plus ; et nous sommes 12 000 000.

Nous avons pensé à tout ; tout est préparé pour le changement libérateur. Nous prions seulement nos chers concitoyens sans distinction de rite, ni de religion, de rester calmes et de ne se livrer à aucun acte qui puisse motiver une plainte ou une intervention de puissances étrangères et d'obéir avec confiance aux gouverneurs arabes qui se substitueront aux valís et aux mutessarifs turcs. Nous faisons la même recommandation à nos braves et pauvres soldats ; qu'ils respectent leurs officiers arabes qui, au jour fixé, remplaceront les colonels et les généraux circassiens.

Nous conseillons également à tous nos compatriotes de ne plus vendre leurs terrains aux étrangers à vil prix ; car lorsque nous serons libres, la valeur de nos propriétés foncières augmentera de 400 0/0.

Quant aux Turs qui habitent parmi nous, nous les traiterons en frères s'ils se joignent à nous, et en ennemis s'ils conspirent en faveur de la bande de scélérats de Yildiz.

Le programme est précis et sera exécuté.

Afin de le bien comprendre, il convient de connaître les différentes régions de l'Arabie, leur état intérieur, leurs richesses économiques, puis

d'étudier la question religieuse, celle du califat, celle aussi importante du chérifat, et enfin de préciser les intérêts des diverses puissances dans ces pays.

Il ne faut pas oublier non plus les leçons de l'histoire. Celle-ci nous apprend, en effet, que tout événement, religieux ou politique, qui se produisit dans ces pays, a eu une répercussion très sensible sur les destinées de tous les peuples de la terre. En effet, par sa situation géographique particulière entre l'Afrique et l'Asie, la Méditerranée et l'océan Indien, la mer Rouge et le golfe Persique, le canal de Suez et la vallée de l'Euphrate, la presqu'île habitée par les Arabes domine les transactions internationales et leur imprime une impulsion en rapport direct avec les révolutions qui la bouleversent. C'est par la plaine d'Arbelles que la civilisation grecque pénétra en Asie; c'est au sommet du mont Golgotha que prit naissance le christianisme; c'est dans les montagnes du Hedjaz que naquit l'Islam; c'est de la plaine de Tibériade que les Croisés rapportèrent en Europe les sciences et les arts des Arabes; c'est parce que Bonaparte avait dû reculer devant Saint-Jean d'Acre que Napoléon a été vaincu à Waterloo; c'est enfin

parce qu'il existe un canal de Suez que l'Extrême-Orient se réveille en ce moment.

Une seconde considération, d'un tout autre ordre, doit être remarquée. Bien que, nominalement, l'empire asiatique des Turcs se soit étendu depuis la Perse jusqu'au Maroc, en réalité les Sultans de Constantinople n'ont exercé un certain pouvoir sur les populations musulmanes de races différentes des Turcs, que dans les régions où ces populations étaient mêlées à des chrétiens d'une manière assez sensible.

C'est grâce uniquement aux femmes circassiennes qu'ils offraient de temps en temps aux souverains d'Alger et de Tunis, et qui traînaient à leur suite des dizaines de frères et de cousins, que les padischachs ont pu exercer une suzeraineté fictive sur les États barbaresques. Jusqu'à nos jours, et malgré les efforts du panislamique Abdul-Hamid, les Arabes de la Tripolitaine refusent la conscription et la dîme aux agents de la Sublime Porte ; dans les villes fortifiées et dans les villages avoisinants, seulement, les gouverneurs turcs perçoivent difficilement quelques impôts insuffisants à payer leurs appointements maigres et fort irréguliers.

De même, dans la vallée du Nil, les Mamelouks turcs et circassiens, vassaux insoumis de la Porte, ne dominèrent que dans le Delta et sur une partie de la Haute-Égypte, où l'élément copte (chrétien jacobite) formait une proie facile à jeter aux musulmans pour empêcher ceux-ci de s'apercevoir de leur propre servitude.

Ce phénomène est encore plus visible en Asie Mineure, où on peut le constater chaque jour. Jusqu'à ces derniers temps, partout où il y avait des chrétiens, les musulmans ne songeaient pas qu'il y eût des Turcs qui les opprimaient. Toute leur animosité était habilement dirigée contre les chrétiens, bien que ceux-ci vécussent en paix, en esclavage même, pourrait-on ajouter. Par contre, chez les nomades, on ignore encore le nom de chrétien; on ne connaît qu'un seul ennemi, l'Osmanli, et aucun Turc n'ose pénétrer chez ces Arabes fiers et jaloux de leur liberté.

D'autre part, les Turcs n'ont pu soumettre à leur joug les chrétiens et les autres peuplades non musulmanes que dans les contrées où ces derniers étaient mêlés aux mahométans d'une manière évidente. C'est ainsi que les Maronites du Liban, les Druses du Hauran, les Ansarieh du djebel Akar

(entre Tripoli et Lattaquieh), les Yézidis du Sindjar (près de Moussoul) et les Kurdes sont restés jusqu'à nos jours plus ou moins indépendants de la Porte.

La nouvelle nation arabe, mettant fin à cet état de choses, servira donc utilement la cause de la civilisation. Elle sera peut-être, sûrement même pourrions-nous dire, un facteur des plus importants dans l'histoire moderne.



II

LA POPULATION ARABE ET SA SITUATION VIS-A-VIS DES TURCS

La Palestine est une des provinces où l'administration turque est la mieux organisée. Cependant, en dehors des villes et des villages où la population est sédentaire, on ne rencontre aucune trace de l'autorité du Sultan.

Cinq grandes tribus évoluent à une demi-heure au sud d'Hébron et de Gaza, entre la Méditerranée et le lac Asphaltite. Elles ne payent aucun impôt, ne font pas le service militaire et n'extradent même pas les criminels qui se réfugient chez eux. Ce sont les Azazmeh, les Zoullams, les Djahalines, les Tayahas et les Tarabines.

Les Rachaïdeh, les Kâabneh, les Tâamreh, les Abou-Nousseïr et les Massaïd vivent dans des conditions semblables, aux portes de Jérusalem, sur les rives ouest du Jourdain et de la mer Morte, entre Hébron et Jéricho.

D'autres, plus audacieuses encore, vont jusqu'à défier l'autorité turque dans les districts où elle croit être toute-puissante. Les Kadirat, les Nuféa et les Hawarit se promènent, libres et indépendants, sur le littoral de la mer, entre Gaza, Jaffa et Caïffa. Les Turcs se gardent bien de les inquiéter, car leur révolte pourrait réveiller de leur torpeur les habitants des villes, et l'expulsion des agents du pouvoir turc ne serait plus qu'une question de quelques heures.

La situation est pareille dans le gouvernement général de Damas. Ce vilayet est divisé en trois provinces : Hama, le Hauran et Kérak. Les deux premières s'étendent sur toute la rive est du Jourdain, depuis le golfe d'Astraba jusqu'à Damas. Entre Kérak, Salt et Derat, échelonnées du sud au nord sur le plateau de Moab, vivent à l'état indépendant les tribus suivantes : les Arab-el-Halmid, les Beni-Sakr, les Adouan, les Abbad et les Noueïm. Entre Derat et Damas on rencontre les Druses, dont la résistance aux Turcs est encore toute récente, les Arab-Essoulout et les Abou-Zobeid.

L'autorité du Sultan est simplement une expression géographique dans le pays situé entre Damas,

Alep et Biredjik sur l'Euphrate. On y trouve de grandes tribus guerrières, les Rouella, les Oulad-Aly, les Môalis, les Sbaâ, les Fedâan, les Salgas et les Salatines.

Au delà de cette ligne, du côté est, depuis Palmyr jusqu'à la mer d'Oman, en suivant la rive droite de l'Euphrate et le littoral du golfe Persique, les Arabes jouissent d'une indépendance absolue. Cette immense plaine est parcourue dans tous les sens par les tribus les plus anciennes et les plus nombreuses de l'Arabie. Ce sont d'abord les Amarats, autour de la Palmyrène, puis les Aneyzeh qui évoluent depuis Palmyr jusqu'à l'extrémité méridionale du Nedjed et qui peuvent mettre en ligne 120 000 combattants et 50 000 cavaliers. Ils possèdent des villes importantes comme Er-Riad (25 000 habitants), Houtah, Manfouchat.

Les Chammars qui ne sont pas beaucoup inférieurs comme puissance aux Aneyzeh, vivent dans la Mésopotamie, entre Moussoul et Bagdad. Ils occupent aussi une large étendue de terrain sur la rive droite de l'Euphrate.

Les Montéficks, aussi puissants, possèdent le territoire compris entre le Tigre et l'Euphrate jus-

qu'à Bassorah, et une partie de la rive droite de l'Euphrate. Les Chehabs occupent la rive gauche du Tigre jusqu'aux montagnes du Kourdistan et la frontière de la Perse.

On peut juger de cet aperçu que les représentants du Sultan à Diarbékir, Moussoul, Bagdad et Bassorah exercent tout au plus leur autorité sur les quelques villages à population sédentaire, seuls vestiges des anciens empires des Assyriens, des Mèdes et des Arabes.

Le littoral du golfe Persique jusqu'au cap El-Katar dépend du Sultan de Koweyt. Koweyt, qui compte 20 000 habitants, est située dans une admirable baie, vrai port naturel où passent tous les produits provenant ou à destination de l'Arabie centrale et de la vallée de l'Euphrate.

El-Katif (6 000 habitants) est le port de la province de El-Hassa. El-Hofhouf (25 000 habitants) et Mobarrez (15 000 habitants) sont les plus grandes villes de ce sultanat dont les principales tribus sont les Djenaïbs et les Beni-Hadjar. La population entière de la principauté est de 350 000 âmes.

La suite du littoral arabique, c'est-à-dire les provinces d'El-Katar, de l'Oman, et la partie de

l'Hadramaut comprise au nord de Marbat sur l'océan Indien, dépend du Sultan de Mascate. Il y a là un million d'habitants environ appartenant à différentes tribus plus ou moins indépendantes, dont les plus importantes sont les Beni-Djabir, les Rafri et les Hinnaoui.

L'Hadramaut s'étend depuis la baie de Marbat jusqu'à Aden. Il est habité par des tribus absolument indépendantes les unes des autres et ne reconnaissant aucune autorité. Cependant, une certaine hégémonie patriarcale passe d'une tribu à l'autre, suivant le prestige et les qualités des chefs qui les dirigent. La population totale est estimée à plus de 500 000 âmes.

L'hinterland de cette région est encore inexploré. Il se divise en plusieurs provinces, telles que celles de : Beled-Beni-Issa, Beled-el-Hadjar, Beled-ed-Djof, Beled-Yahia et Beled-en-Nadjiran.

Le Yémen comprend tout le pays qui se developpe entre Aden et Djeddah sur la mer Rouge. La partie nord s'appelle l'Assir.

Par ses productions précieuses et très recherchées, le Yémen est la plus riche contrée de l'Arabie méridionale.

Le pays est habité par des tribus nomades qui vivent sous la tente. Les hommes passent leur temps à la guerre ou à la chasse, laissant à des esclaves nègres ou abyssins le soin de cultiver leurs terres et de faire paître leurs troupeaux. Ces esclaves deviennent membres de la famille qu'ils servent; ils sont traités paternellement en parents plutôt qu'en domestiques.

Les tribus, innombrables, se rattachent à un nombre restreint de grandes tribus dont elles forment les branches. Ainsi, dans l'Assir, il existe 545 tribus qui appartiennent aux groupes suivants : les Beni-Harish, au nord ; les Beni-Kahtan au centre; les Beni-Kahlan au sud. Celles du Yémen sont : de l'Assir à Sanaa les Oulad-Aly-ibn-Haidar, les Kaulan et les Beni-Hobab autour d'Abou-Harisch, s'étendant à la fois dans la plaine et dans les montagnes, les Beni-Merwan, les Beni-Raschid, les Beni-Hassan et les Beni-Kab; entre Loheya et Hodeïdah, sur le littoral, les Beni-Kaïs et les Beni-Kaulan; sur les derniers contreforts des montagnes les Beni-Awan; autour de Sanaa les Beni-Zohaïr, les Beni-Djabir, les Beni-Hakam, les Beni-Sliman, les Beni-Matar ; entre Hodeïdah et Moka, les Beni-Ahmad et les Beni-Hammad.

Les Beni-Schaïb, très nombreux, occupent le massif situé entre Taëz, Aden et Kattaba.

Toutes ces tribus sont bien organisées. Chacune obéit à un chef qu'elle s'est choisi ; ce chef est entouré d'un conseil de notables dont il est obligé de prendre l'avis dans les circonstances graves. Il jouit d'une grande autorité sur tous les membres de la tribu, autorité très paternelle.

La justice est rendue par le conseil de l'émir, suivant un code coutumier. La seule cause de discorde réside dans la lutte des familles qui les dirigent, pour l'hégémonie sur toutes les tribus de la région. Cette suzeraineté change du jour au lendemain suivant les chances d'une bataille ; elle est d'ailleurs très douce et consiste la plupart du temps en une indemnité de guerre, en un traité d'alliance défensive et offensive et en un tribut annuel.

Le territoire qui s'étend entre Djeddah et le golfe d'Akaba forme la province du Hedjaz ; celle-ci renferme les deux villes saintes de l'Islam, Médine et la Mecque. Cette partie de l'Arabie, peuplée de tribus nomades indépendantes les unes des autres, mais reconnaissant toutefois la suprématie morale du chérif de la Mecque, est

encore autonome, bien que les Turcs aient installé un valy à Taïf. L'autorité de ce valy n'est guère reconnue que par les préposés turcs aux douanes de Djeddah et de Yambo.

Les principales tribus sont, du sud au nord, les Beni-Ahamdeh, les Beni-Tadl, les Beni-Meymoun, les Beni-Hawazim, les Beni-Harb.

L'hinterland du Hedjaz forme la riche province indépendante du Schomer, qui possède plusieurs villes importantes, et dont la capitale est Hayel. Il est nécessaire d'indiquer déjà que la tribu des Schomer, habitant cette région, est très puissante et a joué un certain rôle dans l'histoire de l'émancipation arabe.

Quant à la population nomade ou sédentaire des grandes provinces de l'Arabie centrale, le Woschem, le Yémamah, l'Afflaj, le Kasim, etc., elle ignore les Turcs et n'a eu aucune relation avec eux. L'Arabie centrale tout entière est complètement indépendante, et la Turquie ne peut même pas se targuer d'une possession nominale.

Ce tableau panoramique de l'empire turc et des principautés arabes permettra de suivre avec plus de netteté les diverses tentatives qui se sont produites depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle

pour reconstituer l'empire arabe. Il est indispensable d'en faire l'historique, si l'on veut comprendre les causes des insuccès successifs des grands agitateurs égyptiens ou arabes, et la politique actuelle de la Turquie.

La leçon qui s'en dégage est précieuse pour le parti national arabe dont la méthode simple, mais sûre, a déjà fait échec à la domination ottomane.



III

LES TENTATIVES DE RECONSTITUTION D'UN EMPIRE ARABE

Pour bien saisir les événements qui se déroulent actuellement en Arabie, aussi bien dans le nord que dans le centre et l'ouest, il faut connaître l'histoire moderne de ce pays inconnu, histoire jusqu'à ce jour inédite.

Ce qui caractérise cette histoire, c'est la lutte continue entre les Arabes et les Égyptiens d'abord, entre les Arabes et les Turcs ensuite, pour conquérir l'empire.

L'empire arabe sera-t-il reconstitué, ou bien les Turcs, grâce à leurs intrigues, à leur esprit souple, à leur facilité de s'insinuer partout, arriveront-ils au résultat rêvé, c'est-à-dire à la domination réelle et complète sur tous les pays arabes ?

Tel est le problème que chacun des deux partis a cherché à résoudre à son profit et qui, aujour-

d'hui, est de nouveau posé avec, en plus, les leçons du passé.

I. — Arabes et Égyptiens (1740-1867)

Le premier réveil de l'âme arabe se produisit dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, avant les guerres et les révolutions qui enlevèrent à la Turquie toutes ses possessions d'Afrique, les quatre cinquièmes de ses provinces européennes et une partie de son territoire asiatique.

En 1740, un cheik arabe nommé Abdel-Wahab, de la tribu des Temin (fraction des Aneyzeh), né à Eyaneh dans le Nedjed vers 1691, fut frappé, au cours de ses voyages en Mésopotamie et en Syrie, de la servitude bestiale dans laquelle les Arabes de ces provinces étaient tenus par quelques agents turcs et circassiens. Ceux-ci ne s'appuyaient sur aucune force réelle. Abdel-Wahab conçut l'idée de tirer ses frères de cet esclavage et de reconstituer l'ancien empire des Ommiades de Damas, ville où il avait fait ses études religieuses. N'osant prêcher ouvertement la haine de l'étranger oppresseur et l'émancipation aux Arabes asservis de Syrie et de Mésopotamie, de peur d'être mis

à mort, il résolut de grouper d'abord toutes les tribus indépendantes de l'Arabie autour d'un seul chef. Puis, grâce à cette force prodigieuse, il voulait chasser les gouverneurs turcs de Bassorah, de Moussoul, d'Alep et de Damas. Il pensait que les Arabes de Syrie et de Mésopotanie se soulèveraient d'eux-mêmes, dès qu'ils auraient vu leurs frères du Désert venir les délivrer.

Pour communiquer à ce mouvement national, que la partie ignorante de la population sédentaire n'aurait pas bien saisi, l'enthousiasme que soulève en Orient toute cause religieuse, le cheik d'Eyaneh représenta les Turcs comme des impies, des sacrilèges. N'avaient-ils pas transformé la religion très pure et très simple du Prophète en un amas de superstitions criminelles destinées à maintenir le peuple arabe dans la servitude? Abdel-Wahab condamna le luxe, la corruption et l'intolérance. Il déclara que l'Islam consistait dans la croyance en un Dieu unique, en la mission de Mahomet et en la pratique de la vertu. Il accusa les Turcs d'être la seule cause de la décadence de la race arabe et de la religion, et prêcha la guerre sainte contre eux.

La prédication à la fois nationale et religieuse

d'Abdel-Wahab eut un grand succès chez les Aneyzeh. Mehemed-Seoud, leur émir, résidant à Dereyah, à cette époque capitale du Nedjed, devint en 1732 le champion de l'indépendance arabe. Toutes les fractions des Aneyzeh suivirent l'exemple de leur chef.

Seoud mourut en 1769, laissant le trône du Nedjed à son fils Abdel-Aziz-ibn-Esséoud, qui s'adjoignit comme lieutenant Mohamed, fils d'Abdel-Wahab mort en 1750. Ces deux hommes unirent leurs efforts pour continuer l'œuvre de leurs pères. Ils réussirent grâce à leur persévérance et, en 1797, toutes les tribus de l'Arabie centrale et de la Mésopotamie faisaient partie de la Confédération.

La Turquie, inquiète, envoya de Bagdad une forte expédition, commandée par le maréchal Aly-pacha, contre Abdel-Aziz. Les Turcs furent complétement battus à Kerbella. Abdel-Aziz entra dans cette ville et ferma la route de la Mecque par le Nedjed, afin d'empêcher qu'une nouvelle armée ottomane ne pénétrât par surprise avec les caravanes. Un fanatique Persan, encouragé par le pacha de Bagdad, l'assassina en 1801, sous prétexte qu'il l'avait empêché d'accomplir son pèlerinage.

Le fils d'Adel-Aziz, Séoud, lui succéda. Pour venger la mort de son père, il marcha contre Kerbella avec 100 000 hommes, fit passer tous les habitants au fil de l'épée et détruisit de fond en comble le tombeau de Hussein, sanctuaire des Schiites persans. En 1802, il prit Koweit, le Hassa et les îles Bahrein, puis partit à la conquête du Hedjaz dont il s'empara sans difficulté. Le chérif Galeb-ibn-Massad, qui y régnait, se reconnut volontiers vassal des Wahabites et interdit à tous les imans de prononcer le nom du Sultan de Constantinople dans les mosquées pendant les prières du vendredi.

Après avoir bien établi sa domination dans le Hedjaz et s'être assuré l'alliance des tribus de l'Assir, du Yémen et de l'Hadramaut, Séoud rentra dans le Nedjed pour organiser son vaste empire et préparer la conquête de la Syrie. Il envoya en avant-garde son fils Abdallah avec 100 000 hommes contre la Mésopotamie et son esclave nègre, Abou-Nocta, à la tête d'une armée aussi nombreuse, contre Damas. Le premier mit le siège devant Bagdad, tandis que le second rançonna Damas et fit la conquête du Hauran et de la Transjourdanie (1811-1812).

Impuissant à arrêter cette invasion, le sultan Mahmoud chargea de ce soin son vassal d'Égypte, Mehemet-Aly. En 1813, Toussoun, fils de ce dernier, fit son entrée dans la Mecque à la tête de 8 000 soldats. Les Aneyzeh se retirèrent presque sans combat et se divisèrent en deux parties : l'une, avec Séoud, alla camper au nord de la Mecque sur la route de Médine, et l'autre, avec Abdallah, s'établit au sud au delà de Taïf, sur la route du Nedjed. Toussoun, complètement battu en poursuivant cette seconde armée, dut rentrer en désordre à la Mecque.

Mehemet-Aly envoya de nombreux renforts à son fils, mais ces troupes furent défaites également aux environs de Taïf.

Séoud mourut après cette victoire. Son fils Abdallah lui succéda.

Pour sauver son prestige, Mehemet-Aly fit répandre le bruit que la peste avait détruit son armée et prépara une nouvelle expédition sous les ordres de son fils Ibrahim (1817). Celui-ci poursuivit Abdallah sans livrer bataille. Tout en avançant dans le désert, il répandait partout des largesses, intriguait savamment, provoquait des méfiances entre les Arabes et se ménageait des

alliés parmi les tribus dont il traversait les territoires. Il s'assurait ainsi des ravitaillements et une retraite. Il put de la sorte atteindre Dereyah et y assiéger Abdallah qui avait eu la maladresse de s'y enfermer.

Réduit à la dernière extrémité après un long siège, Abdallah offrit de se rendre, à la condition qu'on respecterait sa ville et sa famille et qu'on lui accorderait la vie sauve. Ibrahim-pacha promit tout et tint parole. Abdallah fut envoyé au Caire, d'où Mehemet-Aly le dirigea sur Constantinople. Là, malgré la parole donnée, les Turcs promenèrent ignominieusement leur prisonnier à travers les rues, l'exposèrent pendant plusieurs jours à la risée et aux injures de la populace, puis le firent décapiter en public avec tous ses compagnons de captivité (1818).

Après la conquête du Nedjed, Ibrahim retourna en Égypte, en laissant une garnison avec Ismaïl-pacha comme gouverneur (1819). En 1821, Khalid-pacha succéda à Ismaïl. Ses exactions et ses cruautés, jointes à la nouvelle de l'exécution d'Abdallah, indignèrent les Aneyzeh, qui se soulevèrent, massacrèrent les Égyptiens et proclamèrent émir du Nedjed Tourki, cousin d'Abdallah (1824).

Le nouveau prince s'occupa d'affermir son autorité dans le Hassa, l'Oman et sur la côte du golfe Persique. Il avait déjà réussi à grouper autour de lui toutes les provinces de l'intérieur et se disposait à reprendre l'exécution du plan de Séoud lorsque les Égyptiens intervinrent de nouveau (1832). Mehemet-Aly, maître de la Syrie, craignait que la Porte ne trouvât en Tourki un allié; afin de conjurer ce danger, il envoya en Arabie une forte armée, commandée par Hussein-pacha. Le Nedjed devait être transformé en province égyptienne.

Hussein s'empara de Riad et s'y établit. Tourki, usant de prudence, se retira dans les montagnes du Toweyk sans livrer bataille.

Hussein n'osa pas le poursuivre et voulut soumettre le Harik et affaiblir ainsi la puissance de l'émir. Les guides nedjéens dont il se servait l'abandonnèrent en plein désert de sable, et il y périt de soif et de faim avec ses 5 000 hommes (1833).

Tourki rentra à Riad et fut assassiné en 1834 par son cousin Mechari.

Un homme de la tribu de Schomer, Abdallah-ibn-Raschid, au service de Tourki, vengea son

chef en tuant Mechari et plaça sur le trône Fayssal, fils de Tourki (1835).

Ce prince, très intelligent, continua la politique habile et sage de son père ; mais Mehemet-Aly ne le laissa pas tranquille et envoya contre lui une armée très forte sous les ordres de Kourschid-pacha.

Fayssal se retira dans le Hassa sans combattre. Le général égyptien nomma comme émir du Nedjed Kaled, cousin du Fayssal et fils d'Abdallah-ibn-Séoud décapité à Constantinople, puis se replia dans le Schomer.

Fayssal rentra dans Riad et chassa Kaled ; mais il fut pris par traîtrise par Kourschid-pacha et envoyé en exil à Suez (1838).

Kaled fut réinstallé avec une garnison et des officiers égyptiens qui se substituèrent peu à peu à lui et voulurent gouverner à sa place. En 1840, ils furent rappelés par Mehemet-Aly qui avait été obligé de retirer ses troupes de toute la Syrie.

Kaled demeura valy du Nedjed pour le compte du gouvernement turc. Cette substitution de la suzeraineté de la Porte à celle des Égyptiens déplut aux Arabes qui se révoltèrent contre Kaled et le remplacèrent par son cousin Abdallah-ibn-Tneyan (1841).

L'année suivante, Mehemet-Aly fit relâcher secrètement Fayssal, afin de se venger de la Turquie.

L'ancien émir rentra dans le Nedjed, déposa Ibn-Tneyan et régna de nouveau. Par reconnaissance pour Abdallah-ibn-Erraschid, il nomma celui-ci gouverneur de Hayel dans le Schomer.

En peu de temps, il reprit possession du Kasim, de l'Hassa, de l'Oman et de Koweyt.

Il mourut en 1867, laissant un empire très prospère. Son pouvoir s'étendait sur toutes les tribus nomades.

Il était l'allié des émirs de l'Assyr et du Yémen et il entretenait des relations secrètes avec le chérif de la Mecque, Abdallah-ibn-Aoun.

Avec lui s'arrête la première partie de la lutte pour l'empire. L'intervention égyptienne a cessé avec Mehemet-Aly. L'Arabie centrale se trouve, cette fois, directement en face de la Turquie.

C'est l'histoire très moderne dont l'intérêt est, comme on le verra, immédiat.

II. — Arabes et turcs (1867-1900).

La lutte entre les Arabes et les Turcs a un caractère tout différent de celle contre les Égyp-

tiens. La Turquie n'use plus des mêmes armes ; elle emploie surtout ce qui lui a réussi souvent, la ruse et la duplicité.

Fayssal laissait deux fils : Abdallah, très cruel et sectaire, et Séoud, d'un caractère libéral. Ces deux princes se disputèrent le pouvoir. Abdallah se retira à Hayel et appela les Turcs à son secours. L'intolérance d'Abdallah lui avait aliéné la sympathie de plusieurs grandes tribus et avait facilité ainsi les menées secrètes de la Porte. Séoud resta à Riad et s'appuya sur la tribu des Aneyzeh.

Le valy turc de Bagdad, Midhat-pacha, lança alors une proclamation dans laquelle il revendiquait la suzeraineté du Sultan sur le Nedjed, et nomma Abdallah gouverneur de cette province. Pour aller installer son candidat, et malgré l'opposition de l'Angleterre, il fit débarquer à Katif une armée de 5 000 hommes sous les ordres du maréchal Nafiz-pacha.

Séoud marcha contre eux et les défit complètement en 1871. A la suite de ces événements, Abdallah se retira dans Koweyt jusqu'à la mort de Séoud (1874).

En 1872, Reouf-pacha, successeur de Midhat à Bagdad, ouvrit des négociations avec Séoud qui

envoya en parlementaire son jeune frère, Abdel-Rahman. Celui-ci fut retenu prisonnier par le gouverneur turc.

A la mort de Séoud (1874), Abdallah se rendit à Riad sans négocier avec les Turcs et gouverna en prince indépendant. Réouf-pacha, pour provoquer une lutte intestine favorable aux projets du Sultan, remit en liberté Abdel-Rahman. Mais ce dernier, au lieu de faire le jeu des Turcs, alla dans l'Hassa, souleva les Arabes contre eux et chassa la garnison turque qui s'était établie à Hofhouf en 1875. De là il gagna Er-Riad où son frère le reçut avec empressement et partagea le pouvoir avec lui.

Furieux de cet échec et voulant sauver tout au moins les apparences vis-à-vis de Constantinople, le valy de Bagdad, prenant pour prétexte une prétendue pétition des habitants du Nedjed, proclama la famille des Séoud déchue du gouvernement des Aneyzeh. Nafiz-pacha fut nommé gouverneur du Nedjed, mais ne rejoignit jamais son poste.

En même temps, le valy de Bagdad comblait de largesses l'émir Nacer, chef de la tribu des Montefícks, et l'élevait au grade de vizir. Il le

nomma valy de Bassorah et lui fournit des subsides et des armes pour soumettre à son autorité les Chammars et les Chehabs et battre ainsi, avec leur concours, les Aneyzeh.

Grisé plus encore par l'ambition de se substituer aux Séoud que par les avances perfides de la Porte, Nacer-pacha marcha contre les deux tribus désignées plus haut, les vainquit, et étendit en peu de temps ses conquêtes jusqu'au delà de Koweyt, dans l'Hassa et le Katif. Inquiet de ces succès, le Sultan l'invita à se rendre à Constantinople où il le retint prisonnier (1876).

Les Turcs, aussitôt après cette trahison, placèrent un des leurs à la tête du vilayet de Bassorah et organisèrent en province ottomane tous les pays conquis par Nacer.

Phélah-pacha, fils de Nacer, mécontent de ces procédés, s'insurgea en 1882. Vaincu, il prit la fuite.

Profitant des querelles intestines qui s'étaient renouvelées entre les Séoud, et tandis que les intrigues des Turcs ensanglantaient la vallée de l'Euphrate, les émirats de l'Oman, du Kasim, du Schomer, cessèrent de payer tribut aux Aneyzeh et se proclamèrent indépendants.

L'émir du Schomer, Abdallah-ibn-Erraschid, installé par Fayssal, était mort en 1847. Son fils Telal, qui lui succéda, se suicida en 1867. Le second frère de Telal, Metaab, prit le pouvoir et mourut en 1870. Mohamed, troisième fils d'Abdallah-ibn-Erraschid, s'empara du gouvernement et assassina ses deux neveux, Bender et Badr, fils de Telal, qui lui portaient ombrage. Seul, le jeune Naïf, troisième fils de Telal, né en 1862, fut épargné à cause de son jeune âge et gardé à Hayel. A sa majorité il refusa l'amitié de son oncle et sa succession qui lui était offerte s'il renonçait à venger ses frères, et se réfugia auprès des Séoud à Riad.

En prenant le pouvoir, Mohamed s'était associé avec son cousin Hamid, fils d'Obeyd, le frère d'Abdallah-ibn-Erraschid. Pendant les luttes fratricides des Séoud en 1874, il se déclara indépendant comme nous l'avons dit plus haut, et soumit à son autorité tout le Kasim, le Woschem, les Amarats. En 1880, il eut le Hauran, la Transjourdanie, s'allia aux Druses, et arriva même aux portes de Damas qu'il menaça.

L'ancien empire de Séoud était donc partagé en trois grands émirats rivaux : le Schomer, le

Nedjed, et les Montefticks de la Mésopotamie. Cette rivalité profita aux Turcs qui eurent ainsi toute liberté pour pénétrer dans le Hedjaz où un valy put s'installer à Taïf dans le but de se substituer au chérif de la Mecque. De même, ils organisèrent le Yémen en province turque (1880-1885).

En peu d'années, grâce à cette lutte intérieure et aussi à l'habileté des pachas ottomans, l'Arabie centrale fut cernée de trois côtés à la fois : la Syrie, le Hedjaz et le Yémen, et la Mésopotamie.

Les luttes suscitées par le valy de Bagdad entre les Montefticks, les Chammars et les Chehabs, d'une part, la défaite de Phélah-pacha, d'autre part, avaient affaibli ces tribus et fortifié d'autant le sixième corps d'armée ottoman de Bagdad. En même temps, de Bassorah et du Yémen les Turcs essayaient de s'insinuer sur les bords du golfe Persique et de l'océan Indien. A cet effet, le sultan Abdul-Hamid combla de bienfaits et de largesses le cheïk de Koweyt Mobarak-Essabah et éleva au grade de vizir le seyed Fadl, émir de l'Hadramaut. Les mêmes honneurs étaient prodigués sans mesure à Mohamed-ibn-Erraschid, qui mourut en 1895 sans héritiers, et à son neveu, Abdel-Aziz, fils de Hamid, qui lui succéda. A ce

dernier, le padischah envoya en 1901, au moment de l'entreprise du chemin de fer de Damas à la Mecque, trois femmes circassiennes prises dans son propre harem; il lui décerna le grade de Mouchir et la décoration de l'Imtiaz en brillants.

La pénétration turque parmi les tribus indépendantes de toute l'Arabie se poursuivait lentement et presque sans obstacles sérieux. Les révoltes isolées des Druses du Hauran et de l'iman Hamed-Eddin, au Yémen (1892), n'avaient eu aucun résultat. A la suite de l'insurrection du Hauran, la Porte avait même réussi à enlever à Ibn-Errass-chid toute la Transjourdanie dont elle fit le Moutessarifat actuel de Kerak (1893).

Rien ne semblait plus devoir arrêter les Turcs. Abdul-Hamid pouvait déjà espérer avoir bientôt sous ses ordres les millions de soldats intrépides que lui fourniraient les tribus arabes, et donner ainsi corps à son rêve panislamique. Il avait compté sans les Aneyzeh, sans la lignée énergique des Séoud, sans l'amour de l'indépendance des Arabes et leur haine de l'étranger et du Turc, et sans l'esprit nouveau des jeunes Arabes instruits dans nos écoles et au courant de l'histoire moderne.

III. — La guerre nationale et la révolution arabe (1904-1905-190...).

Nous arrivons aux temps présents, à la révolte générale des Arabes contre les Turcs, au réveil de l'esprit national dans toute la Syrie. C'est l'histoire d'aujourd'hui, c'est aussi celle de demain, et il est indispensable d'apporter dans l'exposé des faits une précision absolue.

Nous allons chercher à le faire avec le plus de netteté possible.

En 1884, Abdel-Rahman-ibn-Esséoud réussit à se débarrasser de son frère Abdallah, si antipathique à tous. Abdallah se réfugia à Constantinople où il devint pacha à deux queues et membre du Conseil d'État.

Libre, Ibn-Esséoud prépara sagement et silencieusement la reconstitution de l'empire de son père et aussi sa vengeance contre les Turcs qui avaient si outrageusement décapité son ancêtre Abdallah à Constantinople. En Arabie, on n'oublie rien.

Ibn-Esséoud se rapprocha de Mobarak-Essabah, sultan de Koweyt, et contracta avec lui une

alliance. Il put de la sorte s'approvisionner d'armes par les ports de Koweyt et d'El-Katif. Il fit également une propagande très active parmi les tribus de la Mésopotamie et leur communiqua sa haine contre les Turcs. Il agit de même auprès des tribus du Kasim et du Schomer, leur représenta Abdel-Aziz comme l'agent du sultan turc dont l'intention était de les asservir et de les soumettre à la conscription. Il s'entendit avec les émirs de l'Assyr et du Yémen pour provoquer un soulèvement simultané contre le joug ottoman.

Grâce à cette politique prudente et sage, Abdel-Rahman-ibn-Esséoud se trouva, dès le début de 1904, suffisamment armé pour attaquer Hayel qu'il prit d'assaut après avoir infligé une défaite complète à Abdel-Aziz qui se réfugia à Bagdad. Il installa à sa place Naïf-ibn-Erraschid, le troisième fils de Telal, qui était à Riad, comme nous l'avons vu plus haut.

A l'annonce de ces événements, les Turcs prirent fait et cause pour leur protégé. Le maréchal du 6e corps d'armée, Feizi-pacha (actuellement au Yémen) partit contre Riad à la tête de trente bataillons de réguliers. Il fut complètement battu (mai-juin-juillet 1904).

Pendant que ces faits se passaient dans le centre de l'Arabie et dans la Mésopotanie, l'iman Mahmoud-Yahia, fils de Hamed-Eddin, se soulevait dans le Yémen et assiégeait Sanaa. D'autres tribus du Yémen bloquaient en même temps toutes les villes situées sur leurs territoires respectifs et contenant une garnison turque.

Enfin, au commencement de cette même année 1904, un parti national arabe était fondé en Syrie et des comités s'organisaient rapidement en Palestine, en Syrie et en Mésopotamie en vue de soustraire ces pays au joug ottoman.

En décembre 1904, ce parti national lançait des proclamations à tous les Arabes de la Turquie, les appelant à la révolte contre les Turcs et recommandant aux soldats de race arabe de ne plus combattre contre leurs frères du Yémen et du Nedjed. Ce document conseillait toutefois aux habitants des villes de Syrie de rester calmes et de ne se livrer à aucun acte séditieux.

En janvier 1905, une autre proclamation où le comité national arabe exposait ses projets et promettait de respecter les intérêts européens engagés en Syrie, était envoyé aux puissances étrangères. Il sollicitait la bienveillante neutralité de tous

dans la lutte qui allait s'engager entre le pouvoir turc et le peuple arabe.

En février 1905, paraissait à Paris un livre du plus grand intérêt sur cette question nouvelle pour tous. Dans le *Réveil de la nation arabe dans l'Asie turque*, le programme du parti était nettement et clairemenl exposé. L'auteur, M. Negib-Azoury-bey est d'ailleurs le chef et le créateur du mouvement arabe en Syrie.

En mai 1905, les troupes arabes de Syrie, commandées par le maréchal Riza-pacha, et envoyées dans le Yémen, passaient du côté des insurgés avec armes et bagages (22 000 fusils, 4 000 chameaux chargés de munitions, 14 canons). Grâce à cet appoint précieux les Arabes s'emparaient de Sanaa et de toutes les autres villes de la province. La reprise de Sanaa par les Turcs, sans qu'il ait été opposé de résistance, a été une erreur des Turcs et le maréchal Feizi-pacha, entraîné à la poursuite d'ennemis insaisissables, a perdu presque toute son armée.

En même temps, la révolution s'est étendue avec succès dans l'Assyr et dans le Hedjaz et l'autorité des gouverneurs turcs ne dépasse guère les murs de leurs maisons. Toutes les tribus nomades

de Palestine et de Syrie ont refusé de payer la dîme aux Turcs et se sont déclarées indépendantes. De même, les tribus de la Mésopotamie ont reconnu la suzeraineté d'Ibn-Esséoud.

La Turquie est dans l'impossibilité d'arrêter tous ces mouvements, étant donné surtout l'état d'esprit des soldats de race arabe qui forment les deux tiers de son armée et qui se refusent à marcher contre leurs frères arabes. Le fait vient de se produire de nouveau à propos de la révolte des Druses du Hauran.

En juillet 1905, un iradé impérial établissait un nouvel impôt personnel en Syrie et une taxe sur le bétail. Devant les manifestations nationalistes de Damas, cet iradé fut rapporté. Mais, en octobre, on voulut l'appliquer de nouveau. Dans le Hauran, au village de Ahra, les percepteurs ayant molesté des habitants, furent battus et chassés. Une compagnie de gendarmes fut reçue à coups de fusils et les Druses se soulevèrent. Le gouverneur du Hauran, impuissant à réprimer les désordres et à percevoir l'impôt, fit appel à l'armée régulière. Un bataillon de Damas, réquisitionné, refusa de marcher.

Les Druses qui, après la révolte de 1893, avaient

obtenu une certaine indépendance, n'ont pas admis la nouvelle ingérence de la Porte et ont refusé de payer toute dîme.

Admirablement armés de fusils à tir rapide, ils constituent une force sérieuse contre laquelle le gouvernement ottoman demeure désarmé.

La Révolte du Yémen et de l'Hedjaz.

Il est utile et même indispensable de s'étendre plus longuement sur les événements qui se sont passés et qui se passent dans les provinces turques du littoral de la mer Rouge.

Le soulèvement armé de toute la partie de la péninsule arabique que baigne la mer Rouge n'est pas l'œuvre d'un seul homme, ainsi qu'on serait tenté de le croire en voyant chaque jour dans les dépêches le nom de Mahmoud-Yahia. Ce chef, sage et vaillant, des insurgés du Yémen, n'est ni un conquérant avide de batailles, ni un envahisseur insatiable brûlant de soumettre toutes les provinces de l'Arabie. Il a désiré et il désire seulement diriger l'effort simultané de tous ses compatriotes contre les Turcs, leurs oppresseurs, que tous détestent. En récompense du service rendu,

toutes les tribus de l'Yémen l'ont reconnu comme leur chef religieux.

Mais comment cette révolte a-t-elle éclaté? De quelle façon a-t-elle pu s'étendre aussi rapidement partout à la fois? Pourquoi Mahmoud-Yahia n'a-t-il pas eu besoin de se déplacer ni de faire marcher son armée?

Pour le comprendre, il convient de connaître le pays, sa configuration, la manière dont il est occupé par les Turcs et la tactique des chefs des rebelles.

De la jonction des montagnes de Moab et de Judée avec le massif du Sinaï au golfe d'Akaba se détache une longue chaîne qui court du nord au sud, parallèlement à la mer Rouge jusqu'à l'océan Indien. Cette chaîne a 2 700 kilomètres de long et elle possède des sommets assez élevés : le djebel Makla (2 000 m.), sur le golfe d'Akaba; le djebel Schann (2 750 m.), dans la Madiana; le djebel Redwan (1 800 m.), près de Yambo; le djebel El-Kora (880 m.), à côté de Taïf; la montagne de Sanaa (2 500 m.), le massif de Taëz (2800 m.) et celui de Kattaba (2 500), d'où part la chaîne de l'Hadramaut.

Du côté de la mer, cette chaîne est abrupte et

très escarpée, tandis que sur le versant oriental elle glisse en pente très douce vers le plateau de l'Arabie centrale.

La largeur de la plaine entre la mer et la montagne varie entre 50 et 80 kilomètres ; mais au sud, vers Taëz, il n'y a presque aucune séparation entre le littoral et les contreforts du massif.

Tout ce territoire de 2 700 kilomètres de long est divisé en deux gouvernements généraux turcs, ou vilayets : celui du Hedjaz, qui commence au golfe d'Akaba et se termine à 20 kilomètres au sud de Taïf, et celui du Yémen, qui part de ce point jusqu'à l'océan Indien. La largeur des possessions turques est d'environ 100 à 150 kilomètres.

Les Arabes ont adopté trois divisions : le Yémen qui s'arrête à Loheia, l'Assir qui aboutit à Taïf, et l'Hedjaz. Le Yémen (en arabe : à droite) s'appelle ainsi parce qu'il est situé à la droite du spectateur qui, de la Mecque, regarde le soleil levant ; l'Assir veut dire en arabe : difficile, à cause de ses hautes montagnes et de ses impraticables défilés ; le Hedjaz veut dire : le pays des pèlerinages. Du nord au sud, depuis Akaba jusqu'à Aden, les montagnes sont généralement

déboisées, excepté une légère partie de l'Assir et du Yémen central, c'est-à-dire autour de Sanaa. Ce déboisement est cause de l'absence totale de rivières permanentes; par contre les sources d'eau limpide et fraîche abondent dans les vallées des trois provinces.

Toute cette partie ouest de l'Arabie est dépourvue de routes, et c'est à peine si le sentier qui met en communication Hodeidah avec Sanaa est assez large pour permettre à trois cavaliers de le parcourir de front. La partie montagneuse est coupée de gorges étroites et profondes, inaccessibles à une armée régulière. La plaine, sablonneuse, ne possède aucun chemin tracé.

Pendant l'été, dans les vallées du littoral, la chaleur est intense (50 degrés centigrades le jour et 40 la nuit); dans la montagne et sur les hauts plateaux, on a à peine 25 le jour et 15 à 18 la nuit. En hiver (décembre à avril), il gèle quelquefois à Sanaa et à Taïf (avec — 8 degrés centigrades); sur la côte la température se maintient entre 25 et 30.

Le Yémen et l'Assir, formant un vilayet turc, sont gouvernés par un valy ou gouverneur général. Ce vilayet est divisé en quatre moutessarifats (préfectures), situées à Taëz, Sanaa, l'Assir (capi-

tale Ibhat), et Hodeidah. Le valy du Yémen remplit les fonctions de préfet de Sanaa.

Le moutessarifat de Taëz comprend cinq cazas (sous-préfectures) ayant à leur tête des caïmacans (sous-préfets). Ce sont : Ib, Oudein, Hodjeirieh, Moka et Kattaba.

Le moutessarifat de Sanaa compte huit cazas : Djebel-Hizaz, dont le chef-lieu est Menacha, Kaukaban, Anis, Hidjeh, Zamar, Yerim, Rodâa et Amran.

L'Assir, dont la capitale est Ibhat, a cinq cazas : Mihaïl, Rejal-Elma, Confunda, Temina et Gamed-Ezzahran avec Ragdan comme chef-lieu.

Le district d'Hodeidah a huit cazas : Zébid, Loheïa, Zeidieh, Djebel-Rina, Hadjour, Beit-el-Fakih, Bagel et Abou-Arisch.

Le Hedjaz forme également un vilayet dont le gouverneur général réside à Taïf ; il est subdivisé en deux moutessarifats, Djeddah et Médine ; le second seulement comprend un caza, celui de Yambo.

Le Yémen a été occupé par les Turcs en 1872, grâce, non pas à la valeur des troupes du Sultan, mais aux intrigues du colonel Eschref-bey et du général Moktar-pacha. Ils ont profité des dissen-

sions des imans d'Abou-Arisch, de Sanaa et de l'Assir, pour leur offrir simultanément leur concours et s'installer dans le pays.

Depuis, la Porte a dû y envoyer le septième corps d'armée pour soutenir ses agents administratifs. Ce corps, qui n'existe plus aujourd'hui, était recruté dans le 5e corps (Damas) et dans le 6e (Bagdad). Ces deux corps pouvaient, en effet, se passer d'une partie de leurs contingents actifs, la Syrie et la Mésopotamie ayant été jusqu'ici des provinces très calmes.

Le corps d'armée du Yémen comprenait trois divisions, celles de Sanaa, de Hodeidah et de Médine (Hedjaz). Rappelons à ce propos que les Arabes du Hedjaz sont, comme ceux du Yémen, réfractaires à toute conscription.

Il y avait en permanence à Sanaa 3 000 à 4 000 hommes de troupes, à Taëz, 1 000, autant à Hodeidah et à Ibhat (ou Manadir) dans l'Assir. Chaque caza possédait une garnison de 100 à 200 hommes, comme Moka, Confunda, Kattaba, etc. Cheik-Saïd était gardé par un bataillon de 300 hommes pour le protéger contre un coup de main de la tribu des Achmis-Eddourin amie de la France. Bagel et Menacha, qui commandent

les défilés par où passe la route de Hodeidah à Sanaa, avaient chacune 500 hommes.

Examinons maintenant le côté arabe. La population totale du Yémen et de l'Assir dépasse un million d'hommes dans les seules régions où les Turcs ont un semblant d'autorité. Elle est formée, comme nous l'avons vu plus haut, de tribus nomades vivant sous la tente.

Grâce aux discordes violentes dont nous avons déjà parlé, les Turcs ont pu prendre pied dans le Yémen ; mais, après l'occupation, les tribus ont vécu indépendantes. En vain, chaque année, les troupes ottomanes partaient-elles en expédition pour percevoir l'impôt ; elles rentraient toujours les mains vides, souvent après une défaite. Les agents du Sultan n'étaient réellement maîtres que dans l'enceinte des villes peuplées d'artisans et de commerçants faisant partie des tribus avoisinantes.

Cette occupation turque, plutôt militaire, était par conséquent très coûteuse pour la Porte. A peine les recettes de l'impôt foncier des villes et celles des douanes de Hodeidah (considérables à cause du café) pouvaient-elles suffire à payer cinq mois d'appointements à la moitié des employés. Ces derniers, composés généralement de Circas-

siens et de Bosniaques ignorants et avides, pressuraient les Arabes des cités afin de pouvoir vivre. De leur côté, les soldats, mal nourris et jamais payés, volaient ce qu'ils trouvaient.

Après trente années de ce régime, le mécontentement devint général. Les chefs arabes abandonnèrent leurs petites querelles et se groupèrent autour de l'émir Mahmoud-Yahia, fils de l'ancien iman de Sanaa, le seïd Hamed-Eddin.

Cet homme de trente-cinq ans prit le parti suivant, très simple mais très sûr. Il enjoignit à chaque tribu de chasser les soldats turcs de la ville qui lui appartenait autrefois et de gouverner à leur place. Il leur recommanda, comme étant le meilleur moyen d'assiéger les villes, d'isoler celles-ci en demeurant à une certaine distance, de façon à prendre les soldats par la faim. Il eut la sagesse de n'imposer aucune condition à ses alliés ; il leur demanda simplement de le reconnaître pour leur suzerain et de lui envoyer la dixième partie de leur récolte jusqu'à la fin de la guerre, et la vingtième partie seulement après la paix.

Mahmoud-Yahia donna l'exemple en assiégeant Sanaa avec les tribus des Zohaïr (à laquelle

il appartient), des Beni-Djabir et Beni-Bahloul.

Au même moment, les Beni-Sliman, joints aux Beni-Shaïb, investissaient Taëz et Kattaba, tandis que les Beni-Kaulan, les Beni-Ismaël et les Beni-Mattar cernaient Menacha et Bagel.

C'est ainsi que toutes les places occupées par les Turcs furent isolées et tombèrent systématiquement les unes après les autres.

La Turquie fit un effort considérable pour reprendre Sanaa et quelques autres places. En septembre 1905, le maréchal Feizi-pacha rentra dans la capitale du Yémen, les Arabes n'ayant pas voulu accepter de bataille rangée ; mais dès que les Turcs furent arrivés à Sanaa, le blocus recommença. Plusieurs compagnies, envoyées en reconnaissance, furent anéanties.

Cependant, après avoir reçu des renforts considérables, Feizi-pacha voulut se lancer à la poursuite des Arabes.

L'iman Mahmoud-Yahia s'était retranché dans le plateau de la tribu des Beni-Zohair, à l'est de Sanaa, afin de concentrer ses forces et attendre le moment propice pour reprendre l'offensive. A l'approche des Turcs il continua sa marche en arrière, éloignant ainsi Feizi-pacha de sa base

d'opérations. Lorsqu'il jugea l'armée ottomane assez engagée, il envoya un corps de 15 000 Arabes lui couper la retraite et interrompre toutes ses communications avec Sanaa. En même temps il attaqua avec 50 000 hommes l'armée ottomane forte de 45 000 soldats, mais épuisée par les maladies, par la disette, par le découragement. Il la battit complètement.

Feizi-pacha voulut rentrer à Sanaa, mais il se heurta aux 15 000 Arabes postés sur sa ligne de retraite. Il prit alors la direction de Amran, village situé plus au nord, qu'il atteignit après avoir subi plusieurs désastres. Son armée était réduite des deux tiers. De Amran il demanda des renforts immédiats au Sultan, pour le débloquer et l'empêcher d'être isolé (octobre 1905 à janvier 1906). Un suprême effort lui a permis de gagner Sanaa où il est bloqué et dans une situation désespérée.

Ce désastre porte un coup définitif à la domination ottomane au Yémen, dans l'Assir et dans le Hedjaz, et aura un retentissement plus grand que la première prise de Sanaa.

Disons en terminant que le plan de Mahmoud-Yahia, plan si admirablement conçu et si bien exécuté, n'eût été peut-être qu'un simple rêve si

les soldats de la nation arabe, de Syrie et de Mésopotamie, jusqu'ici les uniques soutiens du pouvoir turc dans l'Arabie Heureuse et dans le Hedjaz, n'avaient fait défection en masse. Ils avaient obéi au signal des comités révolutionnaires qui préparent activement le même mouvement dans leurs provinces d'origine, la Syrie et la Mésopotamie [1].

1. Voici la traduction de la proclamation adressée en 1904 aux Arabes par Mahmoud Yahia :

Par le nom de Dieu, Munificent et Munifié.

(Le sceau). Le victorieux par l'assistance de Dieu Seifuddin ibn Hamiduddin, chef des Croyants.

A tous les amoureux de la justice, à tous les suivants et adhérents fidèlement attachés au Livre de Dieu, aux Traditions de son prophète, à toutes les dynasties pures qui sont la sauvegarde de la terre contre tout fléau, grâce à leur pureté, arche de salut ; à tous les commentateurs du Livre, à tous les proches, les compagnons inséparables jusqu'au jour de l'insurrection, comme une étoile qui disparaît à l'horizon et dont la disparition est le symptôme de l'apparition d'une autre.

Nous nous trouvons, par la grâce divine, sous la purification et la protection de Dieu, et cela notoirement, avec des preuves probantes, quelles que soient les vaines forfanteries des autres.

La raison de cette proclamation générale est que, lorsqu'une cécité a envahi l'Arabe, lorsque tous les yeux sont devenus aveugles chez les Arabes et lorsque, enfin, les premiers signes d'humiliation, de dégradation et d'extrême misère ont apparu chez nous, Dieu a rempli le devoir qui nous incombait.

Sachez que Dieu éprouve ses serviteurs pour discerner parmi eux celui qui est vrai et celui qui ne suit que sa propre volonté. Car Dieu a dit dans le Coran : « Assurément, nous vous éprouvons pour que nous sachions exactement parmi vous lesquels sont les lutteurs et lesquels sont les patients. » Il a dit aussi : « Les hommes s'imaginent-ils qu'on

V. — Considérations générales

Nous venons de résumer très rapidement l'histoire de l'évolution arabe dans les temps modernes et de cette étude ressort un fait assez curieux. A cent ans de distance le même phénomène se repro-

les laissera tranquilles pour peu qu'ils disent : Nous ne croyons pas ! et qu'on ne les mettra pas à l'épreuve ? En vérité, nous avons éprouvé [du mal] d'eux avant eux-mêmes ; Dieu sait ceux qui sont vrais et ceux qui sont faux. »

C'est dans ce sens que Dieu a fait subir une épreuve au peuple de l'Yémen en suscitant contre lui cette bande maudite d'*Adjem* qui rejette le Livre de Dieu et la Tradition de son Prophète et qui sont légiférés par une religion qui n'est point autorisée par Dieu ; ils légalisent les choses absolument illégales, telles que l'usage des liqueurs fermentées, la fornication et toutes autres immoralités.

Malgré tout cela, les Arabes les ont aidés avec leurs biens, leurs meilleures provisions et les ont fortifiés au détriment de leurs autres frères musulmans. Mais à la fin, les Arabes les ont jetés dans le désespoir, en les tuant, en leur faisant subir la conséquence de leur conduite, eux qui sont parmi nous comme la goutte d'une goutte. Si les Arabes n'avaient pas saisi l'opportunité de les priver de leurs armes en les leur prenant, et s'ils continuaient dans leur insouciance, nul doute que, si le délai se prolongeait, leurs enfants ne fussent enlevés régulièrement.

Pourquoi donc le peuple tarde-t-il et qu'est-ce qu'il attend, puisqu'ils ont appauvri les riches et ont humilié ceux qui, parmi vous, touchaient à l'apogée de l'honneur et de l'aisance ? Dieu a ouvert devant eux la porte de la perdition et de la chute.

Premièrement, lorsqu'ils ont marché contre nous, le mois passé, Dieu leur a fait goûter la défaite désastreuse qu'il ne refuse pas aux orgueilleux. Dans la contrée de « Soud », les Assistants de la Justice divine les ont poursuivis et les ont,

duit. De 1801 à 1806, Séoud II et son fils Abdallah ont pris la Mecque, Médine et constitué un grand empire arabe. En 1905, des événements identiques ont lieu, avec cette différence pourtant, que la révolte actuelle est aujourd'hui plus générale en Arabie et plus intelligemment dirigée. Partout, en Syrie, en Palestine, en Mésopotamie, dans le Hedjaz et dans le Yémen, en Arabie centrale, aussi bien dans la population sédentaire que dans les tribus nomades, chez tous les musulmans et chez tous les Arabes des autres confessions, apparaît clairement la situation vraie de l'empire ottoman. Les effets de cette domination cauteleuse

par l'aide de Dieu, taillés en pièces et les ont obligés à prendre la fuite. Secondement les gens de « Al Waïzat » les ont entourés et en ont tué des centaines ; et puis les hommes de « Beni-Nechi » se sont assemblés pour les attaquer et les faire rejoindre leurs frères tués ; et enfin les hommes de « Beni Djul » se sont soulevés et, en les tuant tous, ont réduit leur pluralité à l'exiguïté. Au moment où est écrit ceci, ils se trouvent assiégés dans deux édifices. Eh ! qu'est-ce qui vous est arrivé, ô simulacres d'hommes, que vous ne défendiez pas votre religion, votre monde, vos armes, vos enfants et ne les chassiez pas, comme vos nobles ancêtres l'avaient fait jadis, d'un pays à l'autre, d'un oasis à l'autre oasis jusqu'à les annihiler et à les faire rejoindre la tribu de « Aad » ?

Dans la plus grande partie de la contrée de l'Yémen, le cœur arabe s'est encouragé, enhardi. Dieu est avec vous, et après Dieu, c'est nous qui sommes derrière vous. Nous avons écrit à Cheikh Nassiruddin Ali ibn Elmikdad — que Dieu le protège ! — pour qu'il ouvre ses yeux sur vous et sur votre contrée, si vous restez justes.

et malhonnête, de cette politique adroite peut-être, mais basée sur les plus mauvais instincts, sont connus aujourd'hui partout. Jugés ainsi sévèrement, les Turcs n'ont plus aucune autorité et leur pouvoir n'existe réellement plus.

Devant cette situation, devant l'habileté avec laquelle les chefs du parti actuel ont conduit les événements et dirigé l'esprit de leurs compatriotes, il n'est pas mauvais de résumer les causes des insuccès antérieurs.

Le mouvement provoqué par les Aneyzeh était en effet limité à la population nomade.

Leur empire s'étendait de la mer Rouge au Tigre, de Damas, l'Oronte et le Jourdain jusqu'à la mer des Indes, mais la Turquie possédait deux très fortes bases d'opérations : la Syrie et surtout l'Égypte. Par là elle se ravitaillait sans cesse, comme nous l'avons pu voir. Depuis la perte de l'Égypte elle a voulu reconstituer une autre base, le Yémen et le Hedjaz. Elle a cru réussir; la révolte de ces deux provinces, révolte si complète, a dû la détromper. De même la Syrie est maintenant un foyer de propagande nationale. Il suffira donc que les cent fonctionnaires ou officiers turcs ou circassiens qui représentent le Sultan soient

expulsés de cette province, pour que la révolution aboutisse. Ce dénouement arrivera à son heure.

Comme les Aneyzeh, Mehemet-Aly a voulu constituer un grand empire. Il eût peut-être réussi, lorsqu'il était maître de la Syrie jusqu'au Taurus, s'il avait limité là son ambition, s'il ne s'était pas rendu odieux aux Arabes du désert par ses expéditions et son dévouement (en premier lieu) aux Turcs, et s'il n'avait pas mécontenté les Syriens par sa politique arbitraire et irréfléchie. Ibrahim-pacha avait promis de s'arrêter dans sa marche triomphale là où il cesserait d'être compris en arabe ; cependant, il traversa le Taurus avec l'arrière-pensée de substituer son père au Sultan. Son plan eût eu du succès, là encore, s'il ne s'était aliéné les sympathies de l'Europe par les atrocités qu'il avait commises en Grèce.

De même, Midhat-pacha, valy de Damas en 1878 (ce vilayet comprenait alors le vilayet actuel de Beyrouth et le gouvernement de Jérusalem), conçut le projet de créer à son profit un khédivat arabe et de recommencer en Syrie ce que Mehemet-Aly avait fait en Égypte. Mais il avait eu le tort, étant gouverneur de Bagdad, d'intriguer perfidement en Mésopotamie avec les tribus arabes.

A Damas il fit trop ouvertement la propagande en faveur de son khédivat. Abdul-Hamid, prévenu, le nomma au vilayet de Smyrne. Arrivé à son poste, Midhat-pacha fut arrêté, puis exilé à Taïf, dans le Hedjaz, où il fut décapité dans sa prison. Si, au lieu d'obéir au Sultan qui n'osait pas le faire arrêter en Syrie, il eût refusé d'aller à Smyrne et se fût révolté contre les Turcs en appelant les Arabes à la lutte pour l'indépendance, peut-être, malgré ses antécédents fâcheux, eût-il pu réussir. En tout cas, il eût certainement au moins échappé à la déportation et à la mort.

Le parti national actuel, conscient de toutes ces fautes, a pris les mesures que nous avons résumées plus haut pour arriver à une prompte et certaine réussite. En coordonnant tous les mouvements des Arabes, il a su attirer les forces vives de la Turquie dans un véritable guêpier. Les sommes énormes englouties en pure perte et la mort de ses plus fidèles soldats (Albanais, Géorgiens et Turcs) mettent le gouvernement ottoman dans une situation précaire au moment où il doit faire face aux éventualités prévues par le Comité Arabe.

IV

LE CALIFAT

Nous avons dit, au commencement de ce livre, que la lutte actuelle, bien que politique et nationale, avait également un caractère religieux, nécessaire pour entraîner les masses. Nous avons étudié la partie politique. Abordons maintenant la seconde qui est caractérisée par la question du califat dont le monde musulman se préoccupe vivement.

Le califat n'est pas, comme on le croit généralement en Europe, un pouvoir absolu, fatalement spirituel et temporel à la fois. Les vulgaires musulmans d'Afrique, d'Anatolie, de Perse et des Indes se trompent également en le considérant comme une institution divine et coranique.

Si la papauté se base sur un commandement de Jésus-Christ, le califat ne repose sur aucun pré-

cepte religieux, ni dogmatique, ni traditionnel. On ne trouve pas, en effet, un seul verset du Coran qui fasse allusion à cette institution. Mahomet ne songea jamais à se donner un successeur, ni à indiquer à ses disciples la manière dont ils devaient se gouverner après lui.

Si le califat a été de quelque utilité durant les règnes des trois premiers califes Abou-Bekr, Omar et Osman, la suite de son existence n'est que la preuve, longue et péremptoire, du vice de son institution.

A la mort du Prophète (632), les principaux disciples, c'est-à-dire les généraux, embarrassés, se réunirent pour délibérer sur la manière dont ils devaient agir pour sauver et étendre la religion nouvelle. Ils furent tous d'avis qu'il fallait trouver un chef digne de leur commander et à qui ils se feraient un devoir d'obéir.

Ils choisirent, à l'unanimité, Abou-Bekr, beau-père de Mahomet.

En agissant ainsi, avant de former une nation, ils se constituèrent en caste religieuse et sauvèrent avant tout leurs situations personnelles.

Le premier chef de l'islamisme s'intitula Emi-al-Mouminine-oua-Califate-Rassoul-Rab-ub-Ala-

mine (Commandeur des Croyants et vicaire du Prophète d'Allah).

Abou-Bekr mourut en 634 et les survivants des disciples de Mahomet se réunirent de nouveau et nommèrent Omar-el-Khattab (634-644). A sa mort ils élirent Osman-ibn-Affan, qui fut assassiné en 656, grâce aux intrigues d'Aly-ibn-abi-Taleb, gendre du Prophète. Aly se fit proclamer calife.

Moawya, petit-fils d'Omaya, disciple et parent de Mahomet, fit tuer Aly en 661, et lui succéda.

Craignant de subir le sort de ses deux prédécesseurs il transporta à Damas le siège du califat et le rendit héréditaire dans sa famille.

Mais, étant donnée la parenté d'Aly avec le Prophète et ses hautes qualités personnelles (il était un poète moraliste de premier ordre), une partie des musulmans considéra son meurtre comme un sacrilège et ne voulut jamais reconnaître Moawya comme le vicaire légitime de Mahomet.

Les patrisans d'Aly étaient nombreux et très répandus en Perse et en Asie centrale où ils existent encore; on les appelle *schiites* par opposition aux *sunnites*, c'est-à-dire les orthodoxes.

Sous Yézid, fils de Moawya, (680-683), les

Chiites, ayant à leur tête Hussein, fils d'Aly et de Fatma, fille de Mahomet, se réunirent en Mésopotamie pour marcher contre Damas. Le second calife Ommiade les battit à Kerbella. Hussein trouva la mort dans cette bataille.

Pendant cette campagne, un fils de Zobeir, disciple du Prophète, appelé Abdallah-ibn-Zobeir, se fit proclamer calife à la Mecque et fut reconnu comme tel dans l'Arabie centrale et en Égypte. Il y eut alors deux empires arabes et deux califes.

Cet état de choses dura pendant le règne de deux califes Ommiades. Abdalla-ibn-Zobeir vivait encore lorsque Abdel-Malak, calife de Damas, (685-705) l'attaqua dans la Mecque et le fit mourir.

Les Ommiades gardèrent le califat pendant quatre-vingt-dix ans. Durant cette période il y eut des compétitions sanglantes, même entre frères, et des guerres intestines avec des prétendants qui se réclamaient d'une parenté avec le Prophète ou avec ses disciples.

En 751, un descendant d'El-Abbas, disciple et oncle de Mahomet, appelé Aboul-Abbas-el-Saffah (le Sanguinaire), s'allia aux schiites, excita l'esprit des musulmans contre les Ommiades et marcha

contre le calife de Damas qu'il battit dans la plaine historique d'Arbelles. Il extermina toute la famille du vaincu, à l'exception d'un seul qui put échapper au massacre et qui se réfugia en Espagne où il fonda le califat de Cordoue (755).

Devenu calife, Aboul-Abbas transporta sa capitale à Bagdad, et sa famille, les Abbassides, garda le pouvoir jusqu'en 1258.

Les descendants d'Aboul-Abbas peuplèrent leurs harems de femmes turques et circassiennes qui amenèrent à leurs suites des parents et des esclaves de leur pays. Ils ne tardèrent pas à se trouver entourés de ces étrangers. Ceux-ci accaparèrent le pouvoir temporel et devinrent les maîtres ; ils élevèrent et déposèrent à leur gré les califes. Grâce aux intrigues et aux rivalités de ces femmes, le calife El-Mamoun (843-845) soutint une lutte sanglante avec son frère El-Motassem et s'entoura de 70 000 prétoriens turcs.

Son sucesseur El-Waciq-Billah (845-847) sacrifia ses compatriotes, les Arabes, aux Turcs, par crainte de ces derniers.

El-Motawakel (847-865) ayant déplu aux prétoriens fut assassiné par son fils El-Mostansir-Billah (861-862). Les califes suivants El-Mastaïn-Billah,

El-Môtaz, El-Mohtadi (862-870) furent tous assassinés pour avoir voulu s'affranchir de la tutelle des Turcs.

El-Mogtadir-Billah (902-932) s'enferma dans son harem turco-circassien et abandonna entièrement le pouvoir aux Turcs qui finirent par se disputer le commandement en chef et sacrifièrent le calife à leurs rivalités.

El-Quahir voulut leur résister ; ils le déposèrent, lui crevèrent les yeux et le jetèrent en prison.

Terrifié, Er-Radi se soumit aux Turcs et créa pour leur chef la charge d'Émir-el-Oumara (935).

El-Mottaqui (940-944) fut renversé par eux.

Les excès sanglants et les vexations de ces prétoriens amenèrent la population de Bagdad et le calife El-Mottassem (944-946) à appeler à leur secours le persan Mouïz-Ed-Doula qui chassa les Turcs, se substitua à eux et commit les mêmes abus.

Sous El-Kaïm-Biamrillah (1031-1075) l'anarchie étant arrivée à son apogée dans Bagdad, le calife demanda au turc Togroul-bey d'accourir.

Le chef persan Malik-er-Rahim s'enfuit en Égypte, tandis que son vizir faisait proclamer en province comme calife universel El-Mostansir, souverain schiite d'Égypte.

Togroul-bey aida le calife légitime à se maintenir ; il s'attribua tout le pouvoir temporel et se fit appeler souverain d'Orient et d'Occident, roi des Persans et des Arabes (1063).

Pendant que les Croisés disputaient la Syrie et la Palestine aux souverains indépendants de Damas, de Moussoul, et d'Égypte, le calife El-Mortadi-Billah (1094-1118) régnait dans Bagdad sous la tutelle du turc Biquiaroq et ignorait ce qui se passait sur les rives du Jourdain et de l'Oronte.

El-Mousterchid (1118-1135) ayant essayé de s'affranchir des prétoriens, fut détrôné par eux.

Er-Rachid, son successeur, eut la même ambition et subit le même sort.

En 1258 Bagdad fut livrée par le vizir turc Alquami aux Mongols qui, au nombre de 150 000, saccagèrent la capitale et étranglèrent le calife El-Mostakim. Son fils, El-Dahir, put se réfugier en Égypte.

Le Turc Bibars qui y régnait le reçut avec intérêt et le fit proclamer calife religieux sous le nom d'El-Mostansir-Billah.

Ses seize successeurs héritèrent de ce pouvoir illusoire jusqu'à la conquête de l'Égypte par le Sultan Sélim Ier (1517) qui s'empara du califat reli-

gieux et le légua à ses descendants. Depuis cette époque les Turcs de Constantinople détiennent le califat et se le transmettent d'une manière régulière. Mais, font remarquer les Arabes, ennemis des Turcs, malgré toutes les vicissitudes de l'époque il a surgi, parmi les califes arabes, des princes d'un rare talent, qui étendirent très loin leurs conquêtes et créèrent une civilisation dont les vestiges nous émerveillent par leur éclat. Les Turcs, au contraire, n'ont fait qu'étouffer les sciences, les arts et l'industrie des Arabes et diminuer le prestige et le domaine de l'Islam qui, de nos jours, est arrivé à sa plus simple expression. Il y a en ce moment plus de musulmans sunnites en Égypte ou au Maroc qu'il n'en existe dans l'empire d'Abdul-Hamid, et ce dernier n'a plus d'autres titres à invoquer, pour justifier ses prétentions, que l'usurpation de son ancêtre Sélim Ier et la possession des villes saintes : la Mecque et Médine.

D'autre part, il importe de remarquer que, pas plus aux siècles derniers qu'à présent, les padischahs turcs n'ont été les maîtres incontestés du califat. Jamais le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Perse, ni les musulmans de l'Asie centrale, ni les

Arabes nomades du Nedjed, du golfe Persique, de la mer Rouge n'ont voulu reconnaître les Turcs comme les vicaires légitimes de Mahomet.

On se rappelle les exploits des Wahabites, les tentatives de Mehemet-Aly pour enlever la dignité de pontife au sultan Mahmoud et celle du Mahdi du Soudan égyptien. Aujourd'hui c'est le chérif du Yémen, Mahmoud-Yahia, véritable descendant du Prophète, qui réclame ce titre de calife.

Tous ces faits montrent combien le califat politique et religieux est une institution défectueuse. Aussi les chefs du mouvement arabe actuel ont-ils parfaitement compris l'intérêt de leurs pays et celui de l'Islam en soulevant la question du califat.

Ils veulent fonder un sultanat exclusivement politique et constitutionnel. Ils ont mis aussi en tête de leur programme l'engagement de donner à l'Islam un calife religieux universel qui sera en même temps souverain temporel d'un petit État entièrement musulman renfermé dans les limites actuelles du vilayet du Hedjaz, depuis le golfe d'Akaba jusqu'à la province de l'Assir. Ce programme serait légèrement modifié si Mahmoud-Yahia se proclamait souverain du Yémen et du

Hedjaz et commandeur religieux de tous les Croyants.

Dans tous les cas, le califat actuel, tel que les Turcs veulent le comprendre, est très défectueux par sa forme et par sa base, puisqu'il ne repose sur aucun précepte coranique. S'il a été de quelque utilité durant les règnes des trois premiers califes Abou-Bekr, Omar et Osman, la suite de son existence n'est que la preuve, longue et péremptoire, du vice de son institution.



V

LE CHÉRIFAT

A côté du califat existe une institution spéciale, celle du chérifat de la Mecque, à peu près ignorée en Europe, tant au point de vue de son caractère religieux qu'au sujet de ses rapports politiques avec le gouvernement turc.

Sous les quatre premiers califes, dont la résidence était Médine, ainsi que sous les Ommiades, installés à Damas, le gouvernement du Hedjaz et des villes saintes, Médine et la Mecque, dépendait directement du Commandeur des Croyants. Celui-ci déléguait ses pouvoirs à des agents qui lui inspiraient confiance et en qui il trouvait les qualités nécessaires pour être gardiens des sanctuaires de l'Islam et pour gouverner les compatriotes du Prophète d'Allah.

Sous les Abbassides de Bagdad, la province sacrée demeura assez étroitement dépendante du

pouvoir central jusqu'en 1034, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où le Commandeur des Croyants devint un instrument docile entre les mains des prétoriens turcs.

A cette époque, la famille chérifale des Oulad-Mohamed-el-Alaoui, de la tribu des Koreischites, à laquelle appartenait le Prophète, qui avait déjà réussi à conserver le gouvernement du Hedjaz pendant un laps de temps assez long, comprit la faiblesse et l'impuissance du pouvoir central et se déclara indépendante. Les croisades et les guerres violentes qui occupèrent les souverains musulmans de l'Égypte et de la Syrie, ainsi que les intrigues de harem des femmes circassiennes et des eunuques qui déposaient ou assassinaient les califes de Bagdad, détournèrent l'attention de cette émancipation. Pendant quatre siècles, jusqu'en 1517, les chérifs de la Mecque demeurèrent libres.

Sur ces entrefaites, le Sultan turc, Sélim Ier, se fit céder le titre de calife par le dernier Abbasside en prison au Caire. Il n'osa pas attenter aux prérogatives ni à la souveraineté du chérif du Hedjaz. Il lui demanda seulement de prononcer son nom dans les prières publiques du vendredi

comme « Emir-el-Mouminine » (Commandeur des Croyants). Le chérif ne refusa pas de faire cet acte de soumission platonique, et les principaux membres de sa famille reçurent de nombreux présents et furent comblés d'honneurs.

Depuis cette époque jusqu'en 1815, les chérifs de la Mecque demeurèrent complètement indépendants. La Porte se préoccupait peu des affaires du Hedjaz. L'ordre de succession au pouvoir chérifal était peu régulier; selon le prestige et la puissance des prétendants, on adoptait le droit d'aînesse ou celui de l'âge.

En 1796, la puissante tribu des Aneyzeh, du Nedjed, se convertit au wahabisme et soumit toutes les autres tribus de l'Arabie centrale, de l'Euphrate, du golfe Persique, de l'Oman. Elle forma, comme nous l'avons vu, un immense empire et menaça le Hedjaz.

Le chérif Galeb-ibn-Massad embrassa la même doctrine et se reconnut le vassal d'Ibn-Séoud. Grâce à cette alliance, les autres Arabes du Yémen et de la Syrie allaient se déclarer contre les Turcs; Bagdad et Damas avaient été déjà rançonnés par les Aneyzeh. Effrayé et impuissant, le sultan Mahmoud chargea son puissant vassal d'Égypte,

Mehemet-Aly, de reprendre les villes saintes, d'écraser le wahabisme et, par conséquent, l'esprit national qu'il représentait.

En 1815 seulement, les Égyptiens purent déloger les Aneyzeh du Hedjaz. Le chérif Galeb-ibn-Massad accueillit favorablement les généraux du vice-roi et se déclara de nouveau le vassal des Turcs.

Mehemet-Aly, craignant que cette soumission ne cachât une ruse, fit saisir le chérif par trahison et l'envoya à Constantinople. Galeb-ibn-Massad fut relégué à Salonique où il mourut en 1816.

La Turquie commença alors une campagne sourde, mais systématique, pour supprimer les chérifs et réduire le Hedjaz au rang de simple province turque. Elle nomma le chérif Yahia en remplacement de son cousin Galeb.

Le nouvel émir de la Mecque sentit le danger et entretint des rapports secrets avec les wahabites et les Arabes de l'Assyr et du Yémen, en vue de chasser les Turcs et les Égyptiens de la péninsule arabe, de la Syrie et de la Mésopotamie.

De son côté, Mehemet-Aly faisait espionner Yahia par le neveu de ce dernier à qui il promettait sa succession. Indigné, Yahia assassina

lui-même son neveu à coups de poignard, dans l'intérieur de la grande mosquée de Kaaba (1831) et se retira ensuite au milieu de la puissante tribu des Beni-Harb.

Mehemet-Aly donna l'investiture du chérifat à un autre descendant du Prophète, Mohamed-ibn-Aoun, et lui envoya 3 000 hommes de troupes pour l'aider à s'installer à la Mecque.

Assiégé dans Taïf, Yahia essaya de s'échapper et de se réfugier dans l'Assyr ; mais il fut pris par un régiment de cavalerie égyptienne. Il mourut en exil au Caire (1838).

A cette époque, Mehemet-Aly occupait la Syrie et, agissant pour son propre compte, voulait étendre sa domination sur toute l'Arabie.

En 1839, l'armée égyptienne subit un grave échec dans l'Assyr. Le général Kourschid-pacha, soupçonnant Ibn-Aoun d'être de connivence avec les insurgés, le dénonça au vice-roi. Appelé au Caire, Ibn-Aoun fut gardé prisonnier.

En 1840, après avoir été obligé d'évacuer la Syrie et le Hedjaz, et afin de créer des difficultés à la Porte, Mehemet-Aly fit relâcher Ibn-Aoun et l'émir wahabite Fayssal-ibn-Tourki.

Rentré à la Mecque, Ibn-Aoun fut reconnu

comme chérif dans le Hedjaz. De son côté, le roi du Nedjed remonta sans difficulté sur son trône.

Inquiet à juste titre de la mise en liberté de ces deux importants personnages, le Sultan s'empressa de nommer un gouverneur général pour le Hedjaz, afin de contrebalancer le pouvoir du chérif et de surveiller les intrigues de Fayssal.

A partir de ce moment, nous assistons à une lutte sourde mais violente entre la mouche et l'araignée, c'est-à-dire entre la Porte qui veut envahir le Hedjaz et l'Arabie tout entière, et le chérifat qui veut maintenir l'intégrité de son pouvoir, sauver l'indépendance de l'Arabie Heureuse et du Nedjed, et empêcher l'étouffement de l'esprit national arabe demeuré intact dans ces parties de la péninsule. Toutefois, les Turcs ne pouvaient recourir à la lutte armée contre les tribus indomptables de ces régions; ils risquaient de compromettre leur domination en Syrie et de provoquer une haine religieuse au moindre acte de violence tenté contre les villes saintes et les descendants de Mahomet. Ils se servirent de leurs armes ordinaires : la trahison.

Le premier valy turc, un certain Osman-pacha, n'osa pas s'installer immédiatement au milieu de

ces tribus belliqueuses et jalouses de leur indépendance. Il résida à Djeddah, sur le littoral, et noua des intrigues avec les différents chefs des tribus. Il parvint, grâce à ce moyen, à fortifier Yambo, le port de Médine, et à y établir une petite garnison. Il voulait aussi se rendre maître de la route de Djeddah à la Mecque en installant des postes militaires. Il réussit à construire un petit fortin dans le village de Rabegh.

Le chef d'une fraction des Beni-Harb, à qui ce village appartenait, le cheik Roumi, protesta et réclama une forte indemnité en argent. Sur le refus du valy, il assiégea Rabegh qui capitula vingt-quatre heures après. Roumi laissa partir la garnison, mais s'empara de toutes les munitions et des approvisionnements.

Osman-pacha acheta la paix et, à cette occasion, invita le chef arabe à Djeddah où il lui fit un accueil splendide. La maison la plus considérable de la ville avait garanti l'inviolabilité du cheik et les Turcs n'osèrent rien tenter contre lui.

Mais, quelque temps après, le valy chargea un de ses officiers anatoliens, Osman-Kourdi, de tuer le cheik et toute sa famille. L'émissaire turc

invita le chef arabe et les siens à une grande fête, sous des tentes, aux environs de Koulays. Après le repas, les cordes des tentes furent coupées et les invités (une trentaine) furent tués à coups de fusils. Le vaillant cheik roumi put toutefois se traîner en dehors de la tente et expira en criant : « Encore une trahison turque ! ».

Cet acte inqualifiable souleva toutes les tribus du Hedjaz contre les Turcs qui débarquèrent un régiment de réguliers à Djeddah (1848). Devant cette menace, excités secrètement par le chérif Ibn-Aoun, les Arabes interdirent le passage à tous les pèlerins de la Mecque. Une forte expédition fut envoyée de Djeddah pour dégager Médine (1850) ; réduite de moitié pendant la route, elle fut battue et le gouvernement ottoman dut acheter au poids de l'or une paix honteuse.

Décidée à donner un coup décisif à l'esprit d'indépendance des Arabes, la Porte résolut de s'emparer de celui qui était l'âme de la révolte, du chérif Ibn-Aoun, dont les richesses et le prestige augmentaient chaque jour. Profitant du libre passage accordé aux pèlerins, le valy de Djeddah fit entrer subrepticement une garnison de mille hommes à la Mecque, contrairement aux anciens

privilèges violés une première fois par Mehemet-Aly.

Peu de temps après, sous prétexte de donner connaissance aux deux fils du grand chérif du firman d'investiture leur confiant la direction d'une expédition militaire dans l'Assyr, le valy les arrêta. Le même jour, le commandant de la garnison de la Mecque cernait la maison d'Ibn-Aoun qui ne put se défendre et rejoignit ses enfants à Djeddah, d'où il fut envoyé pour la seconde fois en exil.

Abdel-Motaleb, de la tribu des Zeid, fils du chérif Galeb-Ibn-Massad, dépossédé en 1815, arriva à Djeddah, où il fut reçu avec solennité et respect par le gouverneur turc et par les Arabes.

Grâce à ce changement de chérif, le valy du Hedjaz transporta à la Mecque le siège de son gouvernement. Le nouveau chérif, indigné, se retira à Taïf et, de là, dirigea une campagne sourde contre les Osmanlis. Il ne se laissa pas prendre ni tromper par les marques éclatantes de respect et par les actes de traîtrise du valy et put éviter d'être arrêté.

En 1855, le Hedjaz entier se souleva. Les garnisons turques furent assiégées à Médine et à la Mecque. Le nom du Sultan ne fut plus prononcé

dans les prières publiques. La révolte allait gagner la Syrie. Le Sultan lança alors un décret destituant Abdel-Motaleb et le remplaçant par le vieil Ibn-Aoun. Une armée turque composée de plusieurs régiments de cavalerie et d'infanterie fut expédiée contre Taïf pour s'emparer d'Abdel-Motaleb et fut battue. Malgré cet échec, la Porte fit installer Ibn-Aoun à la Mecque et opposa les deux chérifs l'un à l'autre.

En 1856, Abdel-Motaleb fut pris par trahison et exilé à Salonique.

En 1858, mourut Ibn-Aoun qui fut remplacé par son fils, Abdalla-Ibn-Aoun.

En 1859, le valy Mostafa-Scodrali-pacha, célèbre dans les fastes de l'Albanie, ayant remplacé Namyk-pacha, voulut se rendre directement de Yambo à Médine, puis de là à la Mecque, et faire ainsi un acte d'autorité sans précédent. Les Arabes se soulevèrent et l'obligèrent à rétrograder en toute hâte, quoiqu'il leur eût payé de très fortes sommes.

A partir de 1860, les valys turcs du Hedjaz commencèrent à intriguer fortement dans l'Assyr et dans le Yémen, où ils établirent en 1872 un gouvernement nominal et précaire.

Ayant remarqué que le chérif Abdalla était de connivence avec les émirs de l'Assyr, le Sultan le destitua en 1876 et le remplaça par son frère Houssein. Ce dernier, ayant adopté la même ligne de conduite, fut assassiné à Djeddah en 1879 et remplacé par Abdel-Motaleb, revenu exprès d'exil.

Le vieux chérif, ayant recommencé ses intrigues contre la Porte, fut révoqué de nouveau en 1881 et remplacé provisoirement par Abdalla. Enfin, celui-ci, déposé à son tour, eut comme successeur Aoun-Errafik qui vient de mourir mystérieusement à l'âge de soixante-quatorze ans, après un règne de vingt-trois ans.

Le valy turc profita des trois derniers changements de chérifs et du désordre qui en résulta pour mettre une garnison d'un bataillon à Taïf dont il fit sa résidence définitive et d'où il surveilla l'Assyr, le Yémen et même le Nedjed.

Aujourd'hui, l'envahissement des Turcs dans le Hedjaz est complet, puisque les cinq principales villes, Djeddah, Yambo, Médine, la Mecque, Taïf, possèdent chacune une garnison plus ou moins nombreuse. Cependant, il convient de remarquer que l'autorité du valy ne s'étend pas en dehors des villes fortifiées. Les tribus vivent dans

la plus complète indépendance. Elles n'admettent ni la juridiction des tribunaux ottomans, ni la conscription ; elles ne payent pas l'impôt et forcent même le gouvernement turc à leur verser des sommes considérables toutes les fois qu'un pèlerinage ou qu'une caravane doit traverser leurs territoires respectifs.

Cet argent n'est pas destiné à empêcher le pillage, ainsi qu'on pourrait le croire à tort ; c'est un acte de souveraineté dont les Arabes sont fort jaloux. Chaque émir se considère, en effet, comme le seul seigneur du territoire qu'il occupe. Il exige le droit de passage, moins pour se créer des revenus que pour exercer et défendre son indépendance. Il suffit que ce tribut ne soit pas versé une seule fois pour que les Arabes se révoltent et ferment la route aux caravanes et aux pèlerins.

En outre, il est absolument interdit aux soldats turcs de traverser le pays, même en payant. C'est seulement en profitant des pèlerinages et des caravanes que les troupes peuvent se déplacer d'un poste à l'autre.

Dans l'intérieur des villes, les agents du Sultan n'exercent aucune autorité réelle. Le chérif, seul, rend la justice d'après le droit religieux en ma-

tière civile, et d'après le droit coutumier en matière criminelle. Il administre les villes saintes et les sanctuaires de l'Islam. Les représentants du Sultan sont là seulement pour surveiller et intriguer; ils préparent le terrain et attendent le moment favorable à l'abolition de l'institution du chérifat. Le Hedjaz deviendra ainsi un simple vilayet turc.

La mort d'Aoun-Errafik dont l'influence était considérable au Yémen, dans l'Assir et le Nedjed, et qui, affirme-t-on, avait ordonné aux tribus de la Palestine et de la Syrie de refuser la dîme, a failli compliquer les choses.

Le Sultan a eu, en effet, l'intention de supprimer la dignité chérifale. Devant la crainte d'exaspérer les tribus insoumises du Hedjaz et les habitants indociles des villes saintes, il se décida tout d'abord à nommer Abdel-Ilah-pacha, frère d'Aoun-Errafik (août 1905), mais il ne lui permit pas de rejoindre son poste.

En septembre, les Beni-Harb, à qui appartient la ville de Taïf, ne voyant pas venir le nouveau chérif, voulurent faire un mauvais parti à l'amiral Ratib-pacha, valy du Hedjaz, qui dut s'enfuir à Djeddah. Le sultan nomma alors Aly-bey, fils d'Ab-

dalla, dont la désignation a produit un très mauvais effet à cause de ses accointances avec le valy.

Or, le nouveau chérif ne pourra demeurer à son poste qu'à la condition de défendre les libertés arabes. De graves conflits sont donc à prévoir.

Quant aux puissances étrangères, voici quelle est leur situation officielle dans le territoire sacré. Dès que la Turquie eut établi un valy à Djeddah et eut commencé à envahir le Hedjaz, l'Angleterre, la France et la Russie, qui ont des sujets musulmans, créèrent des consulats à Djeddah, afin de surveiller les agissements des Turcs et de défendre leurs intérêts. Selon la politique du moment adoptée par leurs gouvernements, les consuls tantôt intriguaient en faveur de la Porte, tantôt conseillaient secrètement au chérif de résister.

Gênés, les valys du Hedjaz favorisèrent ou provoquèrent, comme en 1858 et en 1895, le massacre des consuls, espérant ainsi, vu le peu de sécurité du pays, empêcher le rétablissement des consulats. Le stratagème ne réussit pas. Les consulats ont été maintenus à Djeddah et les représentants des puissances continuent à observer ce qui se passe dans le Hedjaz.

VI

L'OMAN

POUR compléter l'étude politique de l'Arabie il convient de donner quelques détails historiques sur l'*Oman*, bien que ce pays ne soit pas encore entraîné dans le mouvement national actuel.

L'Oman est gouverné par un Sultan improprement appelé iman de Mascate ; il n'exerce pas, en effet, les fonctions d'iman.

Jusqu'au XVIIIe siècle, le pays était dirigé par la famille des Yaribah qui fut détrônée par Ahmed-ebn-Saïd, de la famile des Ghafari. Depuis, les Yaribah se contentèrent d'une autorité locale sur les domaines du djebel Akdar.

Auparavant, l'Oman avait été envahi par les Portugais, puis par les Hollandais et les Persans ; mais les habitants réussirent à les chasser.

Ahmed-ebn-Saïd régna de 1759 à 1780. Son fils lui succéda.

Son petit-fils, Saïd, créa une flotte de 30 frégates et prit Zanzibar, Socotora, et les îles du golfe Persique. Sa prospérité fut troublée par l'invasion wahabite. L'Oman devint tributaire du Nedjed.

A ce moment se place la première intervention de l'Angleterre par suite de la piraterie sur mer. Un agent politique anglais obtint l'autorisation de résider à Mascate.

Le renversement de l'empire wahabite par Ibrahim-pacha permit à Saïd de recouvrer l'indépendance. A sa mort il partagea ses possessions entre ses trois fils :

Thoweyni, l'aîné, eut les îles du golfe Persique et l'Oman, depuis Barka jusqu'au djebel Akhdar;

Madjid eut les possessions d'Afrique (dont Zanzibar) ;

Amdjed eut la partie occidentale de l'Oman, entre Barka et le Katar, avec Sohar comme capitale.

Cette situation fausse eut des résultats fâcheux. Thoweyni voulut contraindre son frère Madjid à lui payer l'impôt, d'où seconde intervention des Anglais pour un arbitrage. Madjid devint indépendant.

Thoweyni se retourna contre Amdjed. Grâce, cette fois, à l'appui de l'Angleterre. il put triompher et s'emparer de son frère, mais les partisans continuèrent la lutte.

Thoweyni appela à ce moment à son aide Fayssal, roi du Nedjed, qui avait rétabli l'empire wahabite. Fayssal fit la campagne contre les infidèles. Ses lieutenants furent arrêtés dans leur conquête par la grâce des filles de l'Oman. Thoweyni put traiter avec les envahisseurs et promit d'envoyer à Er-Riad, capitale du Nedjed, un tribut annuel (1853).

En 1862, les gouvernements français et anglais s'engagèrent à respecter l'indépendance du Sultan de l'Oman. Ce traité concernait également Zanzibar. Depuis, les événements se précipitèrent.

En 1890, à la suite d'une convention entre la France et l'Angleterre, le protectorat anglais fut autorisé à Zanzibar, mais le traité de 1862 fut maintenu en ce qui concernait l'Oman.

Le Sultan actuel, Feysul ben Turki, eut, à l'occasion de son avènement au trône, à lutter contre d'autres compétiteurs (1888) et fit appel au gouvernement des Indes (1890). Grâce à cet appui, il put s'installer définitivement. Il s'engagea, à ce

moment, à n'aliéner aucune partie de son territoire sans le consentement de la Grande-Bretagne.

Pendant plusieurs années le gouvernemeut des Indes accorda au Sultan un subside de 7200 roupies par mois, et lord Curzon, en 1892, exprimait l'opinion que l'Oman étaitune dépendance anglaise.

Aussi, dès que lord Curzon fut nommé vice-roi des Indes, empêcha-t-il l'Oman de conclure un traité particulier avec la France, traité qui accordait à cette dernière une station de charbon à Bunder-Jisseh (à 5 milles au sud-est de Mascate), avec droit d'y élever des fortifications et d'y créer une base navale (1898).

On se rappelle qu'à cette époque l'amiral Douglas, avec de nombreux navires de guerre, arriva devant Mascate (14 février 1899) et donna au Sultan *deux heures* pour retirer sa signature. Le Sultan céda, la France également.

L'Angleterre voulut bien autoriser la France à avoir un dépôt de charbon à Mascate même. Elle jugeait que les intérêts français sur cette côte étaient minimes et qu'elle seule, grâce à ses longues relations commerciales avee l'Oman, pouvait commander au Sultan.

Le consul de France, cependant, usant des prérogatives du traité de 1862, continua à exercer sa juridiction sur tous ses protégés, à délivrer des lettres patentes à des boutres et autres voiliers, et à autoriser ceux-ci à arborer le pavillon français.

Le Sultan, certainement incité à agir de la sorte, prétendit (1902) qu'une partie de ces protégés français étaient ses sujets et refusa de reconnaître les lettres du consul. Il fit comparaître devant lui un certain nombre d'indigènes et les condamna.

La France envoya un vaisseau de guerre à Mascate pour appuyer ses réclamations.

Le Sultan se retourna de nouveau vers l'Angleterre qui lui conseilla de différer le châtiment de ses sujets en attendant la décision du tribunal de La Haye.

Cette décision, intervenue en août 1905, confirme les droits de la France, mais ne permet à cette puissance de les exercer que vis-à-vis des personnes considérées comme ses protégés en 1862. De même, les embarcations qui ont obtenu l'autorisation de battre pavillon français doivent être les mêmes que celles de 1862. Enfin, les

équipages restent soumis à la juridiction du Sultan. En réalité la France perd le procès.

Telle est la situation actuelle de l'Oman dont nous aurons à nous occuper de nouveau.



II

L'ARABIE ÉCONOMIQUE

L'ARABIE ÉCONOMIQUE ET SES RICHESSES

Nous venons de parcourir très rapidement l'histoire moderne de l'Arabie. Cet exposé n'aurait aucune portée décisive si nous n'y ajoutions l'étude économique du pays. On ne s'intéresse, en effet, à notre époque, à une contrée que si elle est susceptible d'exploitation et de commerce.

Prête à donner à ceux qui la mettront en valeur le centuple des sommes qu'ils y engageront, l'Arabie du Nord présente aujourd'hui un aspect désolant qui fait comprendre, mieux que toute autre considération, la haine des jeunes Arabes contre les Turcs. Depuis la domination de ces derniers, ces régions, jadis si prospères, sont tombées dans un état d'abandon tel que l'on se demande si une pareille situation peut être vraisemblable. Chaque jour, cependant, les ruines se multiplient, les solitudes deviennent plus grandes, l'homme s'éloigne de plus en plus... C'est la mort lente

contre laquelle entend se défendre le parti national arabe.

Quant à l'Arabie centrale, merveilleusement riche, peuplée de nombreux habitants, avec des villes superbes bâties en pierres et briques, avec des plateaux d'une grande fertilité où souffle une brise douce, elle attend que des moyens de communication pratiques la mettent en contact avec le reste du monde.

Afin de donner un aperçu exact de toute l'Arabie et de faire connaître tous les moyens d'action nécessaires à la transformation de ce pays, nous avons cru devoir ajouter une description rapide de la géographie et de l'orographie de la péninsule. Ces données, un peu arides, sont indispensables.



I

LA VALLÉE DU TIGRE ET DE L'EUPHRATE

La Mésopotamie s'étend du pied des chaînes de montagnes qui séparent le presqu'île arabe, au nord, de l'Arménie, du Kourdistan et de la Perse jusqu'aux confins du désert au sud, de l'embouchure du Chatt-el-Arab à l'est jusqu'à Nizib, l'endroit où l'Euphrate faite un coude à droite pour se rapprocher de la Méditerranée à l'ouest. Elle forme une plaine immense et unie de 400 000 kilomètres où le regard du voyageur peut, en contemplant l'horizon du haut d'une tour élevée, constater la sphère et la rotondité du globe terrestre.

De même que l'Égypte est un don du Nil qui l'a formée de ses alluvions et la féconde chaque année de ses eaux limoneuses, la Mésopotamie est aussi un don du Tigre et de l'Euphrate qui la traversent dans toute sa longueur, et qui la ferti-

lisent de leurs crues régulières et alternatives.

L'Euphrate prend sa source dans la Haute-Arménie à 36 kilomètres au nord d'Erzeroum et à 2570 mètres d'altitude. Il se joint au sud d'Arabkir à son principal affluent, le Mourad-Tchaï, qui sort des montagnes au nord du lac de Van, franchit impétueusement le Taurus arménien et continue à descendre en zigzag du nord au sud jusqu'à la hauteur d'Alep; là il tourne à gauche pour prendre la direction du sud-est jusqu'au golfe Persique.

Il n'est pas nécessaire de parler des affluents de l'Euphrate avant sa pénétration en Arabie, ni de ceux qu'il reçoit à droite à partir du Taurus arménien, parce que ces derniers arrosent la Haute-Syrie et font partie du système économique de cette province.

A gauche, l'Euphrate reçoit plusieurs affluents sérieux dont le Nahr-el-Belieh au sud de Biredjik dans lequel se déversent les eaux du Nahr-el-Kut venu des environs de Orfa, et le Chabour, le plus important de tous.

Le Chabour, qui est formé lui-même de plusieurs rivières provenant du Karandja-Dagh (1370 mètres) au sud-ouest de Diarbékir, des

environs de Mardin et du Sindjar (1 000 mètres) au sud-ouest de Moussoul, arrose admirablement le plateau de la Mésopotamie, à l'endroit où l'Euphrate et le Tigre s'éloignent le plus l'un de l'autre.

Le cours de l'Euphrate a une longueur de 2 769 kilomètres, dont 2 200 en territoire arabe. Sa profondeur est de 2 à 5 mètres en temps normal et de 7 mètres au moment de la fonte des neiges du massif d'Erzeroum et du plateau de Van. Sa largeur est de 120 mètres à Biredjik, mais elle atteint 2 kilomètres durant les crues (avril à août).

Le Tigre sort du Taurus arménien à 1 070 mètres d'altitude ; la distance qui le sépare de l'Euphrate n'est que de 20 kilomètres à cet endroit. Il suit constamment la direction du sud-est. A Korna, il se joint à l'Euphrate et coule avec lui jusqu'au golfe Persique sous le nom de Chatt-el-Arab.

Les affluents de droite du Tigre, venant des massifs du Karandja-Dagh et du Sindjar, sont courts et sans grande importance ; mais ceux de gauche qui descendent des montagnes d'Arménie, du Kourdistan et de la Perse (2 500 mètres d'altitude) sont nombreux et abondants.

Le lit du Tigre est déjà très incliné (1 070 mètres à sa source, 620 à Diarbékir, 280 à Djezirch, 250 à Moussoul, 40 à Bagdad) et son cours est partout assez rapide pour que, à Diarbékir, les Arabes le comparent à une flèche volante. Mais ses affluents, qui descendent en bouillant de leurs altitudes fantastiques, accentuent encore sa rapidité en augmentant beaucoup son volume, de sorte qu'en pénétrant dans le Chatt-el-Arab il absorbe l'Euphrate.

Le débit de l'Euphrate est de 2000 mètres cubes par seconde, celui du Tigre est de 5000 mètres. La longueur du Tigre de sa source jusqu'au Chatt-el-Arab est de 2000 kilomètres; le Chatt à lui seul mesure 150 kilomètres. Sa profondeur ordinaire est de 3 à 7 mètres, celle du Chatt est de 9 à 10 mètres. La largeur du Tigre est de 250 mètres à Bagdad en temps normal ; celle du Chatt est de 500 en moyenne.

Le Tigre est navigable jusqu'à Bagdad pour les bateaux à vapeur et jusqu'à Tikrit pour les grandes barques. De là le courant devient trop rapide pour qu'il puisse être remonté et la navigation est pratiquée seulement par les Telek (radeaux décrits par Hérodote) ; ceux-ci suivent le courant de Diar-

békir à Tikrit ; puis les navigateurs dégonflent leurs outres, les chargent sur leurs ânes et remontent la vallée jusqu'au point de départ.

L'Euphrate est navigable en temps de crue jusqu'à Biredjik pour les bateaux à vapeur, et ordinairement les barques seules peuvent gagner cette ville.

Il est nécessaire de citer quelques altitudes des différentes parties de la Mésopotamie pour montrer comment cet immense plateau est incliné à la fois du nord au sud et de l'ouest à l'est, et combien il est facile d'y creuser des canaux d'irrigation et de le fertiliser dans toute son étendue. Arbelle et Kerkouk, au pied des montagnes de la Perse, ont 430 et 370 mètres d'altitude ; Diarbékir, Djezireh, Moussoul et Bagdad, sur le Tigre, ont 680, 290, 276 et 40 mètres; le Sindjar, Mardin, Orfa sur la ligne de partage des eaux du Tigre et de l'Euphrate ont 850, 1060 et 600 mètres. Toutes ces hauteurs isolées dépassent seulement de deux à trois cents mètres le plateau dans cette région.

Biredjik, Ed-Deir et Anah, sur l'Euphrate, ont 530, 200 et 160 mètres.

Comme on le constate sans peine par ces don-

nées, il est facile d'arroser la rive droite du Tigre par les nombreux affluents que lui envoient les montagnes du nord, d'irriguer la Mésopotamie proprement dite (la partie comprise entre les deux fleuves) avec le Tigre et le Chabour, et de fertiliser le plateau qui descend en pente douce de l'Euphrate vers le désert de Syrie et le Nedjed, par l'Euphrate lui-même.

Les crues du Tigre et de l'Euphrate se succèdent immédiatement (février-mars pour le premier ; avril, mai, juin, juillet, août pour le second) ; elles sont parfois très violentes. Il serait en conséquence plus avantageux et plus aisé de mettre en même temps en communication par des canaux les deux fleuves, de façon que la surabondance des eaux du Tigre passe à l'Euphrate au moment où celui-ci est en décroissance et serve ainsi à féconder une plus grande étendue de sa rive droite.

Le sol de la Mésopotamie est le plus riche et le plus fertile du monde entier. Comme celui de l'Égypte, il est formé de terres d'alluvions ; et l'épaisseur de l'humus est inconnue partout ailleurs. Une statistique établie par ordre du calife Omar constate que les champs en rapport

(saouad ou terres noires), d'une contenance de 1 100 000 hectares, fournissaient au Trésor, en dîme seulement, un revenu de 85 millions de francs.

De nos jours, la production de ce pays est relativement dérisoire, bien qu'elle étonne encore, l'Arabe travaillant d'une façon primitive. Il fait choix d'un *ghor*, lisière de terrain marécageux dont le milieu est occupé par les boues et les roseaux; puis, sans labourer ou simplement après avoir gratté le sol avec un bâton recourbé entamant la terre moins que la dent d'un râteau, sans même se donner la peine d'arracher les mauvaises herbes, il jette la semence d'orge dans son champ. Dès que les feuilles se montrent, il lâche les bestiaux sur le ghor pour leur faire broûter les premières pousses et abandonne ensuite le tout jusqu'au jour de la récolte. Quatre mois après les semailles, en avril, la moisson est prête. Trente et quarante épis naissent de chaque semence et un grain d'orge ou de blé en donne 400 à 500.

A côté des céréales de toutes sortes, les plantations les plus précieuses poussent avec une étrange vigueur en Mésopotamie. Jusqu'à la hauteur de Moussoul, sur le Tigre, où il fait place

au mûrier et à l'olivier, et jusqu'à Biredjik sur l'Euphrate, le dattier est cultivé. Le cotonnier vit jusque dans le climat de Diarbékir; l'opium et l'encens se récoltent dans toute la zone propre au cotonnier; la canne à sucre vient presque partout.

Le climat de la Mésopotamie est varié, bien que souvent très extrême. Sain et sec par sa nature, il s'est modifié dans certaines régions; nous en dirons les causes plus loin.

A Bassorah et à Bagdad, la température varie entre + 20, avec les vents du sud et de l'est, et — 5° avec ceux du nord, en hiver (décembre à février) ; elle se maintient entre 20 et 27° au printemps (mars-avril-mai) ; en été elle atteint 35 et 40°, en automne 27 et 33°.

Dans la Haute-Assyrie, à Moussoul, Diarbékir, Mardin et Orfa, l'hiver est plus rigoureux (de + 12° à — 10°) ; au printemps le thermomètre atteint 20 et 25°; en été il monte à 30 et 40°; en automne 24 et 28°.

Le merveilleux pays que nous venons de décrire est celui où la tradition veut placer le paradis terrestre et où se sont succédé des empires qui ont dominé le monde par leur puissance et leur civilisation. L'Égypte avec ses Pharaons, ses tem-

ples et ses richesses, est peu de chose comparée à la Babylonie du temps des Assyriens, des Mèdes, des Perses et des Arabes. Des ruines immenses attestent encore la prospérité et la gloire de chacune de ces époques et des grandes villes disparues : Suse, Ninive, Babylone, Séleucie, Balis, Hiéropolis, Edesse, etc.

Quel est aujourd'hui l'État qui pourrait, à l'exemple de Darius et de Xerxès, réunir une armée de plus d'un million d'hommes et la nourrir pendant une année entière ? Où sont les cinquante à soixante millions d'êtres humains qui ont peuplé la Mésopotamie ? C'est à peine si aujourd'hui on y compte deux millions d'hommes.

Sous Haroun-al-Raschid, Bagdad possédait 1 000 000 d'habitants avec 400 bains publics ; aujourd'hui il y a 120 000 habitants ; Bassorah avait 300 000 âmes ; aujourd'hui c'est un gros village de 18 000 habitants. Il en est de même de Moussoul, Diarbékir, Mardin, Orfa, etc.

Autrefois le Tigre et l'Euphrate se jetaient dans le golfe Persique ; la Mésopotamie était couverte de canaux dont quelques-uns avaient 900 kilomètres de longueur, mettaient en communication les deux fleuves et conduisaient les eaux de

l'Euphrate sur le plateau de sa rive droite. Sur ce dernier territoire existait un immense réservoir, connu aujourd'hui sous le nom de mer du Nedjef, qui recevait la surabondance des crues de deux fleuves et dont les eaux servaient à fertiliser le désert. Les califes abbassides s'étaient appliqués à reconstituer les travaux des Assyriens détruits en partie pendant l'époque d'anarchie sous Alexandre et les Romains. Depuis que les Turcs se sont introduits à la cour de Bagdad, au IXe siècle, l'insécurité, le brigandage, les vexations du gouvernement, les guerres civiles, les invasions des Perses et des Tartares, ont dévasté le pays qui ressemble aujourd'hui à un affreux désert.

Non seulement les Ottomans ne firent aucun effort pour améliorer les conditions économiques de cette magnifique province, mais encore, tout en l'abandonnant aux plus épouvantables désordres, leurs pachas pressurèrent les malheureux paysans et étouffèrent ainsi le germe de toute renaissance et de prospérité. Après mille ans d'un pareil régime, l'antique Babylonie est devenue ce que nous la voyons, le spectacle frappant de la désolation, dépourvue de cultures, couverte de ruines, repaire des reptiles les plus venimeux et remplie

de marais pestilentiels. Les eaux des pluies et celles provenant des crues du Tigre et de l'Euphrate se répandent dans les anciens canaux et dans les réservoirs obstrués. Elles forment d'immenses étendues d'eau stagnante d'où se dégagent pendant l'été des vapeurs humides et malsaines. On comprend pourquoi la plus riche vallée du monde est actuellement dépeuplée; la vingtième partie des terres cultivables seulement est mise en valeur, tant bien que mal. Les montagnes et les hauts plateaux offrent le même spectacle de la désolation. Les massifs du Sindjar et du Karandja-Dagh, autrefois couverts de noyers, de chênes, de saules, sont entièrement dénudés.

Malgré cet état déplorable, la Mésopotamie demeure cependant le pays de toute l'Asie le plus producteur en céréales. Le vilayet de Bassorah donne tous les ans une récolte de trois milliards de kilogrammes de blé, orge, avoine, maïs, fèves. La province de Bagdad a une production évaluée à deux milliards de kilogrammes, celles de Moussoul et de Diarbékir à 180 millions d'hectolitres. Malheureusement, le quart seulement de cette récolte peut être exporté par suite du manque de voies de communication et de l'insécurité du pays.

Le reste est gaspillé sur place, sans profit pour personne.

Il serait facile, cependant, de tracer des routes dans ce pays plat, de construire des chemins de fer, de draguer les lits des fleuves pour les rendre navigables aux bateaux à vapeur. Bassorah, qui est le port d'exportation de la contrée, prendrait un grand essor ; il exporte déjà par an pour 10 millions de francs de dattes, pour 3 millions d'opium et pour 2 millions et demi de gommes.

Les richesses minérales de la Mésopotamie sont dignes d'attirer l'attention à plus d'un titre. Ce sont : le sulfure jaune d'arsenic, non exploité, près de Moussoul ; des mines importantes de cuivre, mal exploitées, dont la production atteint 3 000 tonnes, à Diarbékir et à Arghama ; de l'argent à Diarbékir, de l'or près de Moussoul. Il existe aussi de puissantes sources de pétrole et de bitume à Bagdad et à Hilleh, mal raffinés, traités d'une manière primitive, et appartenant en propre au Sultan.

Les mines de sel du vilayet de Bagdad produisent 4 500 000 kilogrammes par an ; celles de Bassorah, 3 400 000 kilogrammes ; celles de Moussoul, plus importantes, ne sont pas exploitées.

Des sources thermales sulfureuses, dont quelques-unes contiennent des traces de mercure, d'une température de 34 à 60° centigrades, se trouvent à Moussoul. Les Arabes et les Persans les fréquentent. Elles sont utilisées contre les rhumatismes et les maladies de la peau. Il y a plusieurs sources semblables dans la province de Bassorah.

Les industries de la Mésopotamie sont très anciennes et très rudimentaires. On fabrique encore de belles armes à Diarbékir, et les lames de Bagdad sont aussi renommées que celles de Damas. Quelques filatures de soie, de laine et de coton existent à Bagdad, Moussoul, Diarbékir, Mardin et Orfa ; leurs productions sont achetées dans l'Arabie, le Kourdistan et la Haute-Arménie. Les savonneries de Moussoul alimentent les mêmes provinces.

Les eaux de l'Euphrate sont très poissonneuses, mais n'égalent pas le Tigre où l'on rencontre le *bez*, de 50 à 60 kilogrammes, et même des requins qui remontent jusqu'à Bagdad.

On ne peut dire qu'un mot des pêcheries de perles du golfe Persique (10 millions par an et 500 000 francs d'écailles).

Enfin, l'on doit évoquer en terminant le sou-

venir de l'industrie des briques qui a eu, dans les temps anciens, une prospérité fabuleuse. Elle a permis de construire les cités enchanteresses de Sémiramis, de Nabuchodonosor et d'Haroun-al-Raschid.

Après cet exposé des richesses des vallées du Tigre et de l'Euphrate, on comprendra facilement que l'orientaliste allemand, le docteur Springer, ait appelé l'attention de ses compatriotes sur cette partie de l'Asie Mineure. Son livre : *La Babylonie, la terre la plus riche du passé et le champ de colonisation du présent* contient, entre autres, ces quelques lignes frappantes :

« De toutes les terres du globe il n'y en a pas invitant davantage à la colonisation, que la Syrie et la Mésopotamie. Là, pas de forêts vierges à défricher, pas de difficultés naturelles à vaincre, mais seulement à gratter la terre, à semer et à récolter. L'Orient est le seul territoire du monde qui n'ait pas encore été accaparé par une grande puissance. C'est cependant le plus beau champ de colonisation. Si l'Allemagne ne manque pas l'occasion et s'en saisit avant que les Cosaques étendent la main de ce côté, elle aura, dans le partage du monde, acquis la meilleure part. »

Un Anglais, sir William Wilcocks, a parcouru le pays après la visite de Lord Curzon dans le golfe Persique et a examiné la question des irrigations et des transports fluviaux.

Son impression a été des plus favorables. Dans son projet il a divisé la partie irrigable en quinze zones indépendantes pour activer les travaux, les coordonner et les faire aboutir. Le premier canal à faire, d'après lui, est celui qui rejoindrait l'Euphrate et le Tigre près de Bagdad. Les autres sections seraient entreprises au fur et à mesure de l'apport d'argent. Quand tout sera terminé, 2 millions d'hectares sur 4 millions seront rendus à la culture dans le delta des deux fleuves et la navigation sera assurée. Il faut, dit-il, 200 millions de francs pour aboutir.

Sir W. Wilcocks pense que le chemin de fer de Bagdad est une excellente chose et que sa construction est simplement une question d'argent. Ceci ne peut être un empêchement parce que la découverte de pétrole à Khan-I-Shirin, sur le tracé de la ligne ferrée Khamkin-Nushski, produira une impression favorable.

A son avis, les compagnies de navigation devront élever des hôtels à Bassora, Bagdad et Babylone,

et améliorer leurs services. Les moyens actuels de locomotion et de résidence sont des plus difficiles. Il y a une dizaine de vapeurs sur le Tigre et pas un sur l'Euphrate.

Partout où il a passé, Sir W. Wilcocks a été parfaitement accueilli, l'Arabe étant très hospitalier.



II

LA SYRIE, LES VALLÉES DE L'ORONTE ET DU LÉONTÈS

La Syrie comprend tout le territoire renfermé entre le Gueuk-Sou (Calycadmus), le Taurus, l'Anti-Taurus, le Kozan-Dagh, l'Akhour-Dagh au nord ; la rive droitre de l'Euphrate jusqu'à Bâlis, et une ligne droite partant de ce point en suivant les confins du désert jusqu'à la hauteur du mont Hermon à l'est, le massif de l'Hermon et la vallée du Léontés au sud, la Méditerranée à l'ouest.

Dans ces limites, elle mesure une étendue de 75 000 kilomètres carrés environ. Elle forme un haut plateau soutenu tout le long du littoral de la mer jusqu'à la vallée du Djihoun (ancien Pyramus) par une chaîne de montagnes côtières entrecoupées de gorges profondes et abruptes et de larges vallées où coulent des torrents et des

fleuves. Cette chaîne supérieure occidentale se développe sur une longueur de 500 kilomètres et ses plus hauts sommets dépassent 3 000 mètres d'altitude.

Le littoral de la Méditerranée court en ligne droite du sud au nord jusqu'au golfe d'Alexandrette où il tourne vers l'ouest pour suivre cette direction jusqu'aux Dardanelles. La baie de Djounieh, près Beyrouth, et le golfe d'Alexandrette offrent deux incomparables ports naturels également dominés par de hautes montagnes.

Le versant ouest de la chaîne syrienne occidentale descend en pente douce vers la mer. La plaine qui sépare sa base de la Méditerranée ne mesure que 4 kilomètres dans sa plus grande largeur jusqu'à Tripoli ; elle atteint 20 kilomètres entre Tripoli et Antioche, puis redevient étroite entre Antioche et Alexandrette.

La plaine de la Cilicie qui se développe entre les monts Taurus, la partie septentrionale de la chaîne syrienne et la Méditerranée, mesure 30 kilomètres de largeur à Mersina et 50 à Adana.

A l'est de la chaîne syrienne occidentale s'étend le plateau de Syrie qui commence au nord de Marasch, au pied de l'Akhour-Dagh, près des

sources de Djihoun, et finit au pied de l'Hermon. Cette immense plaine offre une grande variété d'altitudes, ce qui explique la direction opposée que prennent subitement ses cours d'eau. Ainsi Marasch, à l'extrémité nord, est à 660 mètres au-dessus du niveau de la mer, Nizib sur l'Euphrate est à 670 mètres, Aintab est à 1 025, le lac d'Antioche est à 110, Alep à 400 (à la même latitude l'Euphrate est à 550) ; Hama à 350, Homs à 500. A partir de Baalbek le plateau s'appelle en arabe : plaine de Bekaa et atteint 1 200 mètres d'altitude près de cette ville. Zahlé est à 870 mètres. Après ce dernier point, l'altitude descend à 660 pour remonter à 850 au tournant du Léontès vers la Méditerranée.

Au sud-est de Homs surgit une autre chaîne de montagnes qui court parallèlement à la chaîne syrienne occidentale et va se souder au massif de l'Hermon. En arabe on l'appelle djebel Escharki, c'est-à dire la chaîne syrienne orientale. Dans les géographies elle a nom d'Anti-Liban.

L'Anti-Liban a 200 kilomètres de longueur et ses plus hauts sommets ont 2 000 mètres d'altitude. Comme le Liban, sa hauteur moyenne dépasse de 3 ou 400 mètres seulement le niveau de la plaine

de Bekaa. A sa base orientale, le plateau syrien reparaît avec 800 mètres d'altitude sous le nom de plaine de Damas et de Palmyre, et va en pente douce se confondre avec le plateau du Nedjed.

Grâce à ses hautes montagnes et à ses différentes altitudes, la Syrie est aussi bien arrosée que la Mésopotamie. Le Gueuk-Sou qui passe à Sélefké (Séleucie), le Kara-Sou qui passe à Tarse, le Sihoun (Sarus) qui passe à Adana, et le Djihoun descendent des massifs du Taurus et traversent les plaines de la Cilicie pour se jeter dans les golfes de Mersina et d'Alexandrette. Un autre Kara-Sou et le Nahr-Afrin descendent du plateau de Marasch et forment le lac d'Antioche qui se déverse dans l'Oronte ; le Nahr-Kerwan et le Nahr-ed-Deheb sortent du plateau d'Aintab et viennent former respectivement les lacs d'El-Match et d'Essabach, au sud d'Alep ; le Sadjour, le Kersin-Sou et d'autres rivières sortent de l'Akhour-Dagh et du plateau de Marasch et vont se jeter dans l'Euphrate au sud et au nord de Biredjik.

L'Oronte prend sa source au nord de Baalbek, dans le Liban, reçoit une quantité de rivières et de ruisseaux, forme le lac de Homs, tourne à

gauche à la hauteur de Alep, traverse les montagnes et se jette dans la Méditerranée au sud-ouest d'Antioche.

Les autres rivières importantes qui arrosent le littoral syrien sont, du nord au sud, le Nahr-el-Kébir, qui prend sa source aux environs d'Antioche et se jette dans la mer au sud de Lattaquieh ; le Nahr-el-Abrasch, au sud de Tortose ; un autre Nahr-el-Kébir, le Nahr-Akiar, le Nahr-Abou-Aly au nord de Tripoli ; le Nahr-Ibrahim (ancien Adonis) au sud de Jebail dans le Liban ; le Nahr-el-Keb ; le Nahr-Beyrouth (ancien Magoras) au nord de Beyrouth ; le Nahr-el-Damour ; le Nahr-el-Aouali, au nord de Saïda ; le Nahr-ez-Zehrani au sud de cette ville ; le Nahr-Aboul-Assouad et le Léontès au nord de Tyr. Ce dernier fleuve descend du Liban à la hauteur de Baalbek ; comme l'Oronte il reçoit les eaux du Liban et de l'Anti-Liban. Il arrose la plaine de Békaa jusqu'à l'extrémité méridionale du massif de l'Hermon, puis il tourne brusquement à droite pour gagner la mer.

Le vaste plateau qui s'étend à l'est de l'Anti-Liban est aussi bien arrosé que les autres parties de la Syrie par des rivières venant de l'Anti-Liban : le Barada et six autres traversent la plaine

de Damas et vont se jeter dans le lac Bahrel-el-Ateibeh qu'ils ont formé.

Avant de parler des productions de la Syrie, il est utile de faire remarquer que la chaîne syrienne occidentale porte différents noms suivant les localités qu'elle traverse : du Léontès au Nahr-Abou-Aly, c'est le mont Liban ; de la vallée de cette rivière à celle du Nahr-el-Abresch, c'est le djebel Akiar ; de ce point à l'embouchure de l'Oronte ce sont les monts des Ansariehs ; depuis Antioche jusqu'à la vallée de Djihoun c'est le mont Amanus.

Le climat de la Syrie est aussi varié que celui de la Mésopotamie ; mais il est très sec et très sain. Les sommets de l'Hermon et du Liban ainsi que certains points de l'Amanus et de l'Anti-Liban sont couverts de neiges éternelles. L'hiver (décembre à mars), il fait une température moyenne de 10 degrés centigrades à Damas, à Baalbek, Antioche, Mardin et Marasch ; cependant le thermomètre descend quelquefois à — 5° comme il monte à + 16 pendant les périodes de beau temps. Il fait la même température au Liban, sur les hauteurs entre 1 000 et 1 300 mètres. Le thermomètre descend rarement à 0° à Homs, Homa, Alep

et dans les endroits de même altitude (500 m.) du Liban et de la chaîne syrienne occidentale où il se maintient entre + 8 et + 16° en moyenne. Sur tout le littoral il y a + 14 à + 20°.

Au printemps (avril-juin), la température s'élève à 18 et 26° sur les montagnes et à 24 et 33° sur les bords de la mer.

Les produits de la Syrie consistent surtout en céréales qu'on peut cultiver à presque toutes les altitudes. Le coton réussit très bien en Cilicie, et le tabac du Liban, d'Antioche, d'Alep et de Hama est célèbre en Orient. Le mûrier, qui constitue une des principales sources de richesse du pays, pousse sur tout le littoral, dans les hauts plateaux et sur la chaîne occidentale syrienne jusqu'à une altitude de 900 mètres. Les vers à soie vivent très bien sur les contreforts des montagnes et dans le plateau moyen jusqu'à 600 mètres d'altitude. L'olivier, la vigne et tous les arbres fruitiers poussent dans tout le pays. Il en est de même du cèdre, du chêne, du pin, du peuplier, etc.

La Syrie n'est pas aussi désolée, ni aussi inculte que la Mésopotamie ; mais la huitième partie de ce beau pays est seulement mise en valeur. Un cinquième seulement de la Cilicie est cultivé, et

ce n'est même pas dans cette proportion que la plaine d'Alep est travaillée. Si le Bekaa jusqu'à Baalbek est assez bien cultivé, le reste de l'immense plateau syrien est désert et infesté de brigands. C'est à peine si une caravane nombreuse et bien armée peut se rendre de Homs à Alep, à Biredjik ou à Marasch, et l'Oronte arrose inutilement ces riches territoires.

Le tableau est encore plus désolant dans les plaines de Damas et de Palmyre, où de nombreuses rivières vont se perdre dans le sable du désert ou former des marais pestilentiels. Personne n'est là pour diriger leurs cours vers les terres fécondes qui attendent un peu d'humidité pour prodiguer leurs richesses.

La plaine du littoral n'est cultivée qu'autour des villes et des villages ; plus des deux tiers sont envahis par les broussailles.

Les montagnes syriennes sont presque toutes déboisées. Des fameuses forêts de cèdres du Liban il reste à peine quatre ou cinq cents arbres entourés d'un mur.

La dépopulation, moins intense qu'en Mésopotamie, est cependant plus impressionnante. Sidon, la reine des mers, la ville aux deux millions d'ha-

bitants, n'est plus qu'un village de cinq mille âmes ; Baalbek (Héliopolis), dont les temples gigantesques permettent de supposer une énorme population, est presque un hameau ; l'illustre Palmyre est le repaire des fauves et des reptiles ; Antioche, la capitale des Grecs, est tombée encore plus bas que Sidon ; Alep, la ville florissante des Arabes, décline de jour en jour ; Damas, la capitale des Ommiades, a perdu sa splendeur.

Nous avons visité les maisons des anciennes familles arabes. Le luxe de leurs ancêtres a laissé des vestiges sans prix ; les arabesques en mosaïques finies et resplendissantes d'or et d'argent qui couvrent les murs et les plafonds de leurs salons, et les sculptures incomparables de leurs bains nous ont fait penser aux salles féeriques des mille et une nuits. Nous avons demandé pourquoi toutes ces merveilles sont négligées ; il nous a été répondu que les descendants étaient trop pauvres et trop endettés pour les entretenir et les utiliser.

Malgré cette situation désolante, la Syrie produit beaucoup plus qu'elle ne consomme. La moitié de ses céréales et de ses moutons, ainsi que les trois quarts de ses fruits sont exportés.

La récolte annuelle des céréales (blé, orge, avoine, maïs, sésame, pois chiches, millet) s'élève à 2 680 000 tonnes d'une valeur de 248 600 000 francs environ. On évalue à 128 millions de francs la production en fruits, olives, huile d'olive, cocons de soie. Le vilayet de Damas exporte tous les ans plus de 230 000 pièces de bois de peupliers représentant une valeur de 2 300 000 francs. Il y a quelques années seulement Mersina exportait pour 4 500 000 francs de coton et pour 2 millions de graines de coton ; Alexandrette exportait aussi pour 500 000 francs de coton, mais cette culture diminue chaque année par suite du manque d'irrigations et du peu de sécurité.

Les richesses minérales de la Syrie sont plus considérables qu'en Mésopotamie ; mais, malgré le voisinage de la Méditerranée et la facilité des communications avec l'Europe, ses mines sont restées inexploitées à cause du manque absolu de moyens de transport dans l'intérieur.

On rencontre avec abondance le cristal de roche dans le Liban et la turquoise dans les environs de Marasch ; on trouve de l'ambre noir et jaune dans le district de Saïda et dans le sud du Liban, près de Birteh et de Haitoura, de l'anti-

moine et du borax à Antioche et à Alexandrette, du brome et du chlore dans les environs de Lattaquieh, d'Alep et d'Alexandrette. Il existe des mines de cuivre dans le djebel Akra (partie sud de l'Amanus) et près d'Alep. On a découvert des gisements de fer importants à Tripoli, à Zahlé dans la vallée du Nahr-el-Kelb, à Merirouba, à Beit-Chébab (Liban), du gypse à Alep, à Tripoli et dans le Liban.

D'importants gisements houillers ont été reconnus dans le plateau de Marasch et d'Aintab, à Alep, dans plusieurs localités du Liban (djebel Niha, Maschgara, Aïn-el-Marah, Aïn-Tajoura, Kerkeya, Zehelta, Birteh, Haitoura, etc.), dans la vallée du Nahr-el-Aouali, dans le district de Saïda et dans les environs d'Adana. On trouve du marbre rouge dans tout le vilayet de Damas et du marbre rose, jaune et noir dans les provinces d'Alep et d'Adana. On rencontre de l'or et de l'argent dans le plateau de Marasch et du nickel dans le djebel Akra.

Les flancs du djebel Akra et le vilayet d'Adana recèlent aussi du plomb argentifère. Dans le district de Saïda, entre cette ville et l'embouchure du Léontès, dans le sud du Bekaa, à Alep et à

Antioche on rencontre du bitume. D'importantes mines de sel existent près de Lattaquieh, Alep, Damas et Palmyre. Près d'Alexandrette, dans les montagnes de l'Amanus jaillissent des sources thermales sulfureuses de 42° centigrades; on en voit également dans le plateau de Marasch, à Biredjik et dans la Palmyrène.

Il reste encore quelques vestiges des anciennes industries de la Syrie. Alep possède 65 amidonneries produisant 200 000 kilogrammes d'amidon par an; Damas en compte 25 donnant 2 400 kilogrammes par jour. Les deux tiers de cette production sont exportés en Egypte et dans tout l'Orient. Damas fournit aussi des confitures, des sirops et des essences à toute l'Asie Mineure et à l'Égypte. Lattaquieh, Antioche et Alep salent les anguilles renommées de l'Oronte et les expédient jusqu'en Algérie. Damas, le Liban, Lattaquieh, Tripoli et Saïda fabriquent une espèce de savon de Marseille très estimé jusqu'en Abyssinie.

Beyrouth, Tripoli et Lattaquieh possèdent des filatures de coton; Mersina, qui est le centre le plus important de cette industrie, compte 2 700 broches. Les soieries de Syrie sont renommées, même

en Europe : Adana, Alep, Antioche, Beyrouth et plusieurs villages du Liban ont des filatures de soie; mais les plus importantes sont celles de Homs (4 000 métiers avec 28 000 ouvriers), de Damas (3 000 métiers avec 21 000 ouvriers), de Hama (700 métiers avec 4 900 ouvriers).

Damas produit aussi du chanvre et fabrique des cordes et des ficelles pour toute la Syrie. Cette ville détient avec le djebel Akiar le monopole de la fabrication des tapis dans ces régions.

Damas et Marasch possèdent des forges assez importantes et fabriquent des armes très réputées, des coupes et des bassins en cuivre de deux mètres de circonférence ornées d'arabesques et de versants du Coran. Damas fournit à tout l'Orient et envoie en Europe des meubles en bois précieux incrustés de nacre. Alep possède encore des verreries qui fabriquent des vases, des bouteilles, des lampes, des fausses perles. Alep est la seule ville de l'Orient qui entretient des salpêtreries et qui fabrique de la poudre qu'elle vend aux tribus du désert. Alexandrette et Mersina exportent pour 700 000 francs d'opium et pour 2 100 000 francs de gomme ; Alexandrette, Marasch, Lattaquieh et

Beyrouth exportent pour 3 300 000 francs par an de réglisse. Enfin, il y a quelques années, les trois ports de Beyrouth, de Tripoli et de Lattaquieh pêchaient annuellement pour trois millions d'éponges.



III

LA PALESTINE

La Palestine, qui s'étend entre le mont Hermon et la vallée du Léontès au nord, l'isthme de Suez au sud, le désert d'Arabie à l'est et la Méditerranée à l'ouest, a une superficie de 50 000 kilomètres carrés. La vallée du Jourdain, qui va du nord au sud, du pied de l'Hermon à l'extrémité de la mer Morte et qui se prolonge de là sous le nom de wadi Araba jusqu'au golfe d'Akaba, la partage en deux parties à peu près égales : la Transjourdaine et la Cisjourdaine.

La Transjourdaine est un superbe haut plateau de 850 mètres de hauteur moyenne, allant du pied de l'Hermon à la mer Rouge et du Jourdain jusqu'au désert arabique. Vers l'est et le sud, ce plateau descend en pente douce vers le désert et la mer, tandis qu'il se termine en pente abrupte et escarpée du côté occidental. Au nord se dresse

le massif de l'Hermon dont les trois plus hautes pointes ont chacune 2 875 mètres, au nord-est; aux confins du désert s'élève le massif volcanique du Hauran dont certains sommets atteignent 1 600 mètres, soit 800 mètres au-dessus du plateau. A l'ouest sont les montagnes de Moab dont la chaîne, se détachant de l'Hermon, gagne le golfe d'Akaba et rejoint le massif du Sinaï. Après la vallée du Léontès, le Liban se dresse de nouveau et s'étend vers le sud. Il est entrecoupé de vallées fertiles et riantes jusqu'à la plaine d'Esdrelon où il s'arrête. Il est connu sous le nom de Beled-Bechara (autrefois montagnes de la Haute-Galilée). La plaine d'Esdrelon est un beau plateau où se trouvent trois petits massifs, le mont Thabor, le petit Hermon et les monts Gelboé. La chaîne se continue jusqu'à la mer Morte et fait place à une plaine immense. Au nord, près de Djennina, elle se projette vers le nord-ouest et se termine dans la mer en formant le promontoire du Carmel qui abrite le port naturel de Caïffa. La hauteur moyenne est de 750 mètres.

Le versant oriental de la chaîne cisjourdaine se termine subitement en pente abrupte, tandis que du côté de la Méditerranée elle s'incline jus-

qu'à la belle et fertile plaine de Saaron qui va du Léontès jusqu'au Wadi-Rifah, sur une largeur de 20 kilomètres.

Entre les deux parties de la Palestine que nous avons désignées existe une grande vallée large de 15 à 20 kilomètres au milieu de laquelle coule le Jourdain. Elle présente des différences d'altitudes considérables; elle a 520 mètres lorsque le Jourdain sort des gorges de l'Hermon; 43 mètres au confluent du Nahr-Bamas avec le Jourdain; 2 mètres au lac Houleh; — 256 mètres à Tibériade; — 375 mètres à Jéricho et — 400 mètres à la mer Morte. Elle remonte à — 360 mètres au commencement du wadi Araba et atteint 2 mètres au golfe Elanitique. Sa longueur totale est de 430 kilomètres.

Le Jourdain est le cours d'eau le plus important de la Palestine. Il forme trois lacs sur son parcours et compte 250 kilomètres de long. Il sort du Kasr-Autar, dans l'Hermon à 2 860 mètres, reçoit le Nahr-Banias formé du Nahr-el-Assal et du Nahr-el-Sedaan, passe dans le lac Houleh, reçoit le Jarmuk, le Nahr-Zerka, le Wadi-Eschaib et le Wadi-Hasban et tombe dans la mer Morte.

Les autres cours d'eau sont : le Nahr-en-Naa-

mein qui arrose la plaine de Saint-Jean d'Acre, le Nahr-Mokattaa qui parcourt la plaine d'Esdrelon et se jette dans la baie de Caiffa, et un certain nombre de rivières qui arrosent la plaine de Saaron et vont se perdre dans la Méditerranée.

Le climat de la Palestine est varié et tempéré. En hiver, il gèle au pied de l'Hermon et dans le Hauran avec — 3° (+ 8° à — 3°), mais il fait très doux sur tout le littoral de Tyr à Gaza et dans la plaine d'Esdrelon (+ 14° à + 20°); dans la vallée du Jourdain à Tibériade on a + 18° à 20° —, + 20° à + 24° à Jéricho, et + 8° à + 16° sur les montagnes de Judée.

Le printemps est agréable sans distinction. En été la chaleur varie entre 18° et 24° au pied de l'Hermon et dans le Hauran, 16° et 26° dans les montagnes de Judée, 20° et 28° dans la plaine d'Esdrelon et sur le littoral, et se maintient à 50° le jour et 35° la nuit dans la vallée du Jourdain.

La Palestine est un pays agricole, très fertile. Les huit dixièmes de sa superficie totale peuvent être exploités ; un seul dixième est cultivé. L'humus rouge et profond du plateau transjourdain produit un blé petit et gros, fort estimé en Europe pour la fabrication de l'amidon et des pâtes ali-

mentaires. Les autres céréales et les raisins de cette partie de la Palestine sont également appréciés. Cependant, cette plaine qui a pu nourrir trois grandes villes du temps des Romains : Pétra, Gerasch et Amman, est aujourd'hui presque entièrement inculte et déboisée, et ne compte pas plus de 100 000 habitants.

Au lieu de contribuer à la fertilisation de cette contrée, les nombreuses rivières qui descendent du Hauran et du mont Hermon forment, par suite du manque d'irrigation, les lacs malsains de Matque-Braque, Bahret-el-Baala, Bahret-el-Hidjaneh, aux confins du désert, à 600 mètres d'altitude.

La vallée du Jourdain est d'une fertilité extraordinaire. Elle est plus chaude que le delta d'Égypte et le Jourdain est aussi limoneux que le Nil. Elle peut donner trois récoltes par an; les cultures les plus productives, comme le riz, le coton, le café, la canne à sucre s'y développent admirablement. D'autre part, le plan incliné entre + 43 mètres et — 400 mètres de cette vallée imprime au Jourdain un cours rapide, ce qui lui facilite la fertilisation des terres qu'il parcourt.

Néanmoins, on peut se rendre du nord au sud

de cette belle région sans rencontrer un seul village habité et sans voir une seule trace d'irrigation. Tout est désert. Le Jourdain roule inutilement vers la mer Morte ses eaux fertilisantes. Partout s'offre le tableau de la désolation dans tous ces pays encore soumis au gouvernement turc.

Les historiens anciens vantent beaucoup la fertilité de cette partie, aujourd'hui entièrement inculte, de la Palestine. Dix villes opulentes s'élevaient autour du lac de Tibériade que de nombreux voiliers, marchands ou pêcheurs, traversaient dans tous les sens. Actuellement, en dehors de la ville de Tibériade peuplée de juifs fort pauvres, on ne rencontre pas un seul hameau autour du lac. Quatre ou cinq barques, à l'usage des touristes d'une agence, ont remplacé les anciennes flottes.

Presque tous les arbres fruitiers, l'olivier et le mûrier, poussent fort bien sur tout le versant occidental des montagnes de la Haute-Galilée et de la Judée ; mais ces montagnes sont déboisées et, au lieu des 60 villes que comptait autrefois la plaine d'Esdrelon, on trouve à peine 25 villages.

Les rivières qui coulent dans la plaine de Saa-

ron se perdent dans la mer sans rien irriguer; c'est pourquoi la dixième partie seulement de cette plaine féconde est cultivée. Tyr, peuplée autrefois de 2 millions d'habitants, n'en a plus que 5 000.

Les Bédouins du plateau de Bir-Sabeh, au sud de Gaza, abreuvent leurs innombrables troupeaux à des puits, comme ceux de Mileh et de Bir-Sabeh, creusés par Abraham et les nomades de son époque. Au lieu d'en forer d'autres pour rendre cette région plus fertile, les Turcs en ont comblé quelques-uns, et ils empêchent les Arabes de les rouvrir.

Dans cet état misérable, la Palestine produit encore un million de tonnes de céréales (blé, orge, fèves, maïs, pois chiches, sésame, etc.) représentant une valeur de 134 millions de francs, 4500000 kilogrammes d'olives et 2600000 kilogrammes d'huile d'olive. La ville de Jaffa produit à elle seule 400 000 caisses d'oranges et de citrons exportées en Angleterre principalement et rapportant 4 millions de francs environ.

La Terre sainte est le pays le plus riche de l'Arabie en mines. On y trouve l'agathe, le saphir, la turquoise; des gisements de houille sur les bords de la mer Morte, dans les montagnes de

Moab, à Adjloun et dans le Hauran; des mines de sel à Djebel-Ousdoum (Sodome) et sur les bords de la mer Morte; du cuivre dans les montagnes de Moab et au Sinaï; du fer à Adjloun et dans le Hauran; du marbre jaune et rouge dans les montagnes de Moab et dans le Hauran; du bitume sur la mer Morte et à Hasbaya. On trouve aussi sur les bords de la mer Morte du brome, du chlore, du soufre, du phosphore, des sources de pétrole. Il existe un sable excellent pour le verre à Hébron et aux bords du Nahr-en-Naaméen (Belus), et le *murex trunculus*, espèce d'escargot qui fournissait autrefois la base tinctoriale de la pourpre phénicienne, sur les rives du Nahr-Mokattaa.

Malgré sa faible étendue, la vallée du Jourdain est peut-être le pays le plus riche en sources minérales et thermales. Dans le wadi Zerka-Main, dix sources sulfureuses jaillissent en abondance du sol, avec 70° de chaleur; elles étaient célèbres dans l'antiquité pour le traitement des rhumatismes et des maladies de la peau. Au sud de Tibériade, sur le lac, les huit sources de Hamath, sulfureuses et ferrugineuses (60° et 70°) contiennent du sel de magnésie; au nord de Tibériade,

à Tabiga, sept sources sulfureuses ont 62°. Sur le bord occidental de la mer Morte, on rencontre la source tiède, sulfureuse, de Aïn-Faschka, 30°, et celle de Aïn-Gédi, calcaire, à 27°. On en trouve aussi dans le Hauran et dans le wadi Araba. Enfin la mer Morte n'est qu'un immense bassin d'eau minérale et thermale; elle contient des chlorures de magnésium, de calcium, de sodium, de potassium, du bromure de potassium, du sulfate de chaux ; elle est très renommée pour la guérison des maladies de la peau et, même en plein hiver, conserve une température assez douce pour qu'on puisse s'y baigner.

Tout ce qui reste des anciennes industries de la Palestine est centralisé dans la Cisjourdaine. Les savons de Naplouse, de Lydda, Gaza, Ramleh, etc., sont connus dans tout l'Orient; leur exportation atteint 3 millions de francs par an. Les verreries d'Hébron alimentent encore, malgré la concurrence étrangère, la Syrie et une partie de l'Égypte; Gaza et Megdel fabriquent des cordes et des pots en terre cuite.



IV

L'ARABIE CENTRALE

L'Arabie centrale est peu connue et ses richesses, comme sa population, sont à peu près ignorées de tous, car les communications, lentes et difficiles, se font par caravanes.

Cette partie de la péninsule mérite cependant d'être décrite et surtout d'être ouverte au mouvement commercial et économique du monde entier.

Elle a près de 3 millions de kilomètres carrés, dont un tiers environ en déserts.

L'Arabie indépendante compte 2 500 000 kilomètres carrés à elle seule. Elle est située sur un plateau de 300 à 500 mètres d'altitude; ses divisions territoriales sont les suivantes :

Le Djowf, au nord, près du désert de Syrie;

Le Djebel-Schomer;

Le Kheybar;

Le Kasim (Haut et Bas-Kasim);

Le Teyma,

avec, en dehors de la population sédentaire, les tribus nomades des Schomer, Sherarat, Howeytat, Benou-Atyah, Moaz, Taï, Wahhidyah,

L'Ared,
Le Yemamah,
Le Harik,
L'Aflaj,
Le Wadi-Dowasir,
Le Seleyel,
Le Woshem,
Le Sedeyr,
Le Hassa,
Le Katif,

composant le Nedjed,

et les tribus des Adjman, des Benou-Hadjar, des Benou-Khalid, des Meteyr, des Oteybah, des Dowasir, des Seba, des Aneyzeh, des Al-Morrah,

L'Oman,
L'Hadramaut.

La population, sédentaire, évaluée à 10 ou 15 millions d'habitants, est douce, travailleuse, industrieuse, commerçante, intelligente, hospitalière et très indifférente en général au point de vue religieux. Les hommes sont grands, bien faits, et ont les traits réguliers. Les femmes ne sont pas recluses et le long voile n'est pas obligatoire.

De nombreux nègres sont employés comme domestiques ; quelques-uns, des quarterons, participent aux affaires publiques, surtout dans l'Ared.

Détail particulier, les nobles, les riches, les officiers portent des robes blanches et des manteaux noirs avec l'épée à poignée d'argent.

Examinons maintenant la nature du pays, de son sol, ses villes, ses productions en suivant un itinéraire pratique, depuis la Syrie jusqu'au golfe Persique.

Nous trouvons d'abord le désert pierreux de Syrie qui renferme des vallées à la végétation assez abondante, comme le wadi Serhan ou vallée du Loup. L'eau est à 3 ou 4 mètres de profondeur, mais il y a peu de sources. Les puits, autrefois nombreux et maintenant bouchés, rendaient ces terres fertiles ; elles étaient couvertes d'oliviers. Aujourd'hui, des nomades les parcourent avec des troupeaux de chameaux et de moutons.

L'oasis du Djowf, habité par les Beyt-Haboub, est sillonné de courants d'eau limpide qui entretiennent partout la fraîcheur et la fertilité. En plus des champs, il y a de nombreux jardins entourés de hautes murailles.

Les principaux centres sont Djowf, avec de vastes jardins et de très belles maisons, Sekahah, Djoun, Karra, Dorrah.

Les arbres y sont rares, aussi se sert-on de charbon. Les palmiers-dattiers portent des fruits plus estimés que ceux d'Égypte et de Mésopotamie. On y cultive du blé, des plantes potagères, des melons, des concombres ; comme fruits, des pêches, des abricots, des raisins, des figues, très savoureux. On y a des œufs et du beurre.

Les autruches pullulent dans la région.

Comme marchandises de trafic il faut citer les mouchoirs, les étoffes, les verroteries, les peignes, les miroirs et le café.

Dans le désert de sable rouge qui sépare le Djowf du Djebel-Schomer il existe des vallées en partie recouvertes d'une blanche couche de sel, et en partie occupées par des cultures ou des herbes. Dans celle de Djobbah l'eau est en abondance et de nombreux troupeaux de moutons, de chèvres, de chameaux y paissent.

Le Djebel-Schomer, la province la moins fertile du plateau central, est cependant riche et peuplé. Sa capitale, *Haycl* (20 000 habitants) possède d'immenses jardins, des monuments, des palais,

et est environnée de remparts aux tours bastionnées et aux portes massives. Les rues, propres, sont encombrées de monde. Partout, dans la campagne, se trouvent de riches et populeux villages.

A Hayel habitent de nombreux Persans, car la ville est située sur la route la plus économique et la plus sûre de la Perse à la Mecque.

Les productions sont : le blé, le maïs, les melons, les courges, les aubergines, les dattes, les abricots, les pêches, les raisins, le beurre.

Dans les magasins de Hayel on peut se procurer du riz, de la farine, des épices, du café.

Les chevaux du Schomer, très beaux, mais inférieurs à ceux du Nedjed, sont embarqués à Koweyt à destination de l'Inde.

Le Haut-Kasim est une plaine élevée, possédant d'excellents pâturages pour les moutons et les chameaux. Des brises fraîches, un vent très doux, rendent ce pays très salubre et agréable, même en plein été. Le Haut-Kasim renferme une cinquantaine de grands villages, avec de larges vallées et de l'eau. On y voit de nombreux oiseaux, des gazelles, des perdrix, des gerboises.

Les productions sont : le blé, le maïs, le

millet, les plantes potagères, les melons. Les arbres à fruit sont plus productifs que dans le Schomer et le dattier est de première qualité.

Le cotonnier y vient parfaitement et le coton est de qualité égale à celui de l'Inde.

Les articles de fabrication égyptienne ou européenne y pénètrent par la route du wadi Nedjran et par celle de la Mecque.

Le Kasim occidental est à 60 ou 80 mètres au-dessous du plateau central et est formé d'une très riche plaine qui contient cinq grandes villes et une soixantaine de gros villages, non compris les hameaux.

Le pays est sablonneux, mais fertile, irrigué par l'eau des puits, à 2 mètres au-dessous du sol. Très chaud en été, les matinées sont toutefois délicieuses grâce à une brise douce et fortifiante.

Les grandes villes sont :

Bereydah (25 000 habitants), antique cité fortifiée, avec de belles maisons, des bâtiments en pierres et briques, des magasins, des marchés.

Oneyzah (30 000 habitants), vaste et populeuse.

Eyoun (15 000 habitants), située à la jonction des grandes voies de communication du nord et du sud. Elle a une grande importance stratégique,

d'épais remparts, de hautes tours et est dominée par une citadelle massive.

Les villages sont propres et abrités par de beaux arbres. Les productions sont : le blé, le maïs, les légumes, les fruits (pêchers, orangers, dattiers, grenadiers), le beurre, les œufs, le lait de chèvre et de chamelle, *le sel gemme très pur* qui donne lieu à un commerce assez étendu.

Les chevaux sont fort beaux ; on rencontre aussi de nombreux chameaux, des moutons, des ânes, des mules, des mulets, des dromadaires. La région possède beaucoup de bois et peu de charbon.

Les magasins renferment des vêtements d'Égypte, de Bagdad, de Syrie et des étoffes de fabrication indigène.

Le riz, le café, le henné, le safran sont des articles d'importation.

Entre le Kasim, le Sedeyr et le Woshem, à l'entrée d'une vallée profonde qui relie le Nedjed à la Mésopotamie, au pied du djebel Toweyk, chaîne de 1700 mètres d'altitude au-dessus de la mer et de 300 mètres au-dessus du plateau, se trouve l'opulente ville de *Zulphah*, entrepôt principal des provinces que nous venons de citer. Son importance militaire est de tout premier

ordre. Les pâturages qui l'entourent sont verts toute l'année. Ses jardins sont remplis de dattiers, de figuiers, de grenadiers. Les autruches, les daims, les gazelles abondent dans la région.

Le DJEBEL TOWEYK renferme d'innombrables vallées qui coupent les plateaux et contiennent de nombreux villages, des champs, des jardins. L'eau y est en abondance et est très ferrugineuse. Le climat est très salubre.

Les plateaux constituent d'excellents pâturages et possèdent de beaux bois.

Le WOSHEM, capitale *Shakra*, est d'une grande richesse, grâce à ses terres très fertiles.

L'AFFLAJ, capitale *Kharfah* (8 000 habitants), fait un gros commerce avec le Yémen.

Le SEDEYR contient des sources d'eau nombreuses, au courant large et profond. Il y règne un air fort vif.

Les villes principales sont :

Medjmaa (12 000 habitants) avec de luxuriants jardins, des remparts imposants, de spacieux palais à étages ;

Djeladjid, qui existait avant l'hégire; elle est abondamment pourvue d'eau et a des bois de palmiers fort étendus ;

Toweym (15 000 habitants), avec de hautes maisons et de grands marchés ; c'est la capitale du Sedeyr ;

Horeymelah, qui est le lieu de naissance de Mohamed-ebn-Abdel-Wahab ;

Hafr, *Sadik*, *Houlah*, etc.

Les pâturages abondants renferment de nombreux troupeaux.

Les lièvres, les cailles, les perdrix y foisonnent, ainsi que les gazelles et les daims.

L'Ared est une longue plaine féconde.

On y rencontre :

Eyanah, ville détruite dont les ruines s'étendent sur une longueur d'une lieue ;

Er-Riad, capitale du Nedjed, ville spacieuse et carrée qui possède de vastes édifices, des palais énormes, des rues droites et larges ;

Houtah, qui rivalise avec Er-Riad ;

Manfouchat, ville très considérable.

L'Ared a des jardins pareils à ceux du Kasim, l'élévation du sol compensant la différence de latitude. Le climat y est cependant plus chaud.

Les produits sont semblables à ceux des autres provinces du nord (blé, maïs, dattes, beurre, miel, etc.); le cotonnier y vient en abondance.

La potasse, qui tient lieu de savon, s'y trouve en quantité.

On y élève la plus pure race de chevaux du monde, et des moutons à large queue, renommés grâce aux pâturages. Leur laine, d'une finesse remarquable, égale presque celle du Cachemire. Si le commerce était développé, et si l'exportation ne présentait pas autant de difficultés, l'Arabie pourrait devenir un important marché de laine.

Les chameaux blancs ou gris, petits, aux poils fins, abondent dans l'Ared. Les bœufs et les vaches sont assez nombreux; ils ont de petits membres et la bosse, comme ceux de l'Inde.

En fait de gibier on trouve la perdrix, la caille, l'outarde, les gazelles.

L'YEMAMAH a un climat beaucoup plus chaud. La flore change brusquement d'aspect, ce qui annonce l'approche des tropiques.

Soleymah est le district le plus fertile.

Le HASSA, bordé par des montagnes de 500 mètres d'altitude, qui contiennent du calcaire, du granit, des grès, des quartz, du basalte, a un air chaud et humide.

La capitale *El-Hofhouf*, est une très belle

ville de 25 000 habitants. Ses rues sont larges et propres et ses habitations, aux murs revêtus de plâtre blanc, agrémentées de l'arceau, sont fort jolies.

La brise de mer y rend le climat assez agréable. Détail particulier : les femmes y sont gracieuses, élégantes et jolies ; les hommes portent un costume particulier : veste de couleur avec broderies, turban de toutes nuances, léger manteau rouge, sandales, dague recourbée.

Mobarrez (20 000 habitants) est une autre ville importante.

Le Hassa contient des sources chaudes, thermales (35°) sulfureuses comme à Eyn-Nejin, à Mobarrez, etc. et d'une grande force hydraulique. Toute l'eau de la province est chaude et la plupart des puits exhalent une assez forte odeur de soufre.

L'agriculture, l'industrie, le commerce et les arts y sont très florissants.

Les principales cultures sont : le riz, le blé, le maïs, le millet, les haricots, les radis, les oignons, la canne à sucre, le coton, l'indigo.

Le dattier y atteint son plus grand développement.

Les palmiers khalas, d'une espèce particulière,

donnent des dattes d'une saveur exquise et font l'objet d'une grande exportation.

Il faut citer aussi le papayer et des aloès monstrueux, des yuccas gigantesques.

On remarque beaucoup de chameaux, beaucoup de bœufs et vaches, et des buffles.

Les armes, les tissus, les broderies, les bijoux d'or et d'argent, les manteaux de Hofhouf, les narghilés ciselés, les vases et ustensiles de cuivre faits dans le pays, sont fort recherchés.

Le KATIF possède une atmosphère pesante, car la chaleur y est extrême.

Katif est une ville brumeuse, sur une plage très basse.

La végétation y est abondante (riz, blé, dattes, citrons, etc.). On y voit des marais salants.

La population est d'origine persane.

Les ILES BARHEIN ont deux ports : *Moharrek* et *Menamah*, et sont peuplées de 70 000 habitants fort riches et très commerçants. Elles sont renommées par leurs pêcheries de perles. Elles contiennent de nombreux troupeaux de vaches et de bœufs.

Le KATAR est une pauvre province, dont *Bedaa* (6 000 habitants) est la capitale. Tout autour sont

des pêcheries de perles, les plus belles du golfe Persique. L'ambre y est en abondance.

L'Assir indépendante contient des caféiers, des arbres à encens.

La TERRE DES PARFUMS ET DE L'OR a de l'or en abondance. On la place au centre du grand désert inexploré qui sépare le plateau central de l'Hadramaut.

Telle est, rapidement décrite, l'Arabie centrale économique. En dehors des productions du sol, il convient d'ajouter les richesses du sous-sol, non moins abondantes comme le soufre (Hassa), le pétrole (Afflaj), le charbon, l'or, le cuivre, l'étain, le fer, le bitume, le granit, les calcaires, la potasse, le borax, les marnes, les grès, les quartz, le basalte, etc.



V

L'OMAN, L'HADRAMAUT ET ADEN

L'Oman, ou plutôt l'Aman (prononciation arabe), est le nom appliqué au pays compris entre la baie de Mirbat, confinant à l'Hadramaut, sur l'océan Indien et la presqu'île de Katar dans le golfe Persique.

Ses possessions se divisent en deux parties bien distinctes : celle sous la dépendance immédiate du gouvernement central (la côte persane, le Batinah, le djebel Akhdar, le Dahirah, la province de Mascate, le Belad-Sour, le Djaïlan, l'Akhaf), et celles plus ou moins autonomes (les îles Bahrein, le Katar, les provinces de Shardjah, de Rous-el-Djebal et de Kalhout).

Sa population s'élève à 2 300 000 habitants auxquels il faut ajouter les indigènes de la côte sud-orientale.

Son gouvernement est une monarchie limitée

par l'action d'une puissante aristocratie et par l'usage de certains droits populaires. C'est réellement une agrégation de municipalités.

Les premiers habitants de l'Oman paraissent être venus du Yémen. Ils appartenaient à des tribus kahtanites auxquelles se joignirent plus tard des tribus du Nedjed.

Leur religion était le sabéisme (adoration du soleil et des planètes), qui fut remplacé par l'islamisme ; mais l'Oman conserva cependant quelques-unes de ses coutumes archaïques.

Pendant les guerres entre les différentes sectes mahométanes, les habitants prirent le turban blanc, par opposition à la couleur verte des fatimites ; de là vint le nom de *biadites* (enfants blancs) donné à la population entière de l'Oman.

Aujourd'hui, la tolérance la plus complète règne dans le pays. Juifs, chrétiens, mahométans, sont libres d'adorer Dieu à leur façon, de se vêtir, de se marier, d'hériter selon l'usage de leur pays, d'enterrer leurs morts ou de les brûler si bon leur semble. Très hospitaliers, honnêtes, les habitants de l'Oman sont doués d'une grande énergie morale ; ils ont tourné tous leurs efforts vers le commerce. Ils sont riches et heureux. Ils ont le

teint bronzé, le regard intelligent, l'allure vive, les traits beaux et expressifs.

Les femmes sont fort belles. Elles se font remarquer par leurs grands yeux noirs, leurs formes sculpturales et leur démarche noble et gracieuse. Elles vivent sur un pied d'égalité avec les hommes et elles ne portent pas le voile.

La polygamie est autorisée, avec cette différence qu'une seule femme a droit au titre d'épouse légitime.

L'Oman est réputé comme la terre du plaisir, des danses, des chansons, de la bonne chère et des fêtes joyeuses. Les mœurs s'en ressentent.

Le commerce de l'Oman est assez considérable. Certaines provinces sont excessivement fertiles. Celle de Batinah est irriguée par des courants descendant du djebel Akhdar. Sur une étendue de 159 milles de long sur 40 de large, existent plus de 100 villes ou villages. Les produits de cette plaine sont nombreux : manguier, cocotier, palmier, dattier, ithel, papayer, coton à fleur blanche ou rouge, café, indigo, canne à sucre, igname, blé, maïs, millet, plantes légumineuses, abricots, pêches, vigne, chênes et platanes atteignant des proportions gigantesques.

La ville principale, Sohar, a 24 000 habitants; ses maisons à deux et trois étages sont reliées par des arcades élégantes. Après elle il faut citer Barka.

A Shardjah, se fait un vaste commerce d'importation et d'exportation. Les produits manufacturés de l'intérieur y arrivent; les ânes et les dromadaires s'y vendent. C'est aussi le principal marché des esclaves noirs qui se répandent dans tout l'Oman et dans l'Arabie centrale. Les nègres émancipés forment la classe des domestiques, porteurs d'eau, jardiniers, laboureurs, matelots, plongeurs, etc.

A Shardjah se trouvent des ouvriers ciseleurs en or et argent, d'une grande habileté, des ateliers de tissage de manteaux rouges, de longues robes en tissu de coton, de tapis et de rideaux.

Dans la province, on remarque des mines de cuivre régulièrement exploitées, des mines de plomb près Ras-el-Had, des mines de sel abondantes, et de l'ambre en quantité. Il y aurait même, paraît-il, des gisements aurifères au delà de Bahila.

Mascate, la capitale, est une véritable babylone où dominent les Banians (de l'Inde), grands com-

merçants et financiers. Les Omanites, les Arabes, les Persans, les Juifs, les Hindous s'y coudoient. Il y fait très chaud mais, en arrière de la ceinture de rochers qui fait ressembler la ville à Aden, existe un pays fertile, à la température plus tempérée où se rendent les habitants pendant la saison torride.

Sur la côte du Mékran (Beloutchistan), la dépendance de Guadar offre aux commerçants un port important où viennent de nombreux marchands étrangers et où relâchent deux fois par mois les bateaux de la *British India*.

Le commerce d'exportation comprend principalement les fruits, les dattes surtout, qui viennent de l'intérieur, les produits manufacturés, ceux de la terre que nous avons cités plus haut, du poisson sec, des pâtes.

L'importation consiste en riz (250 000 sacs de 75 kilogrammes par an à Mascate et à Mattrah), en sucre (de provenance française et autrichienne), en cotonnades (d'Amérique, mais venant par la voie de l'Inde), en café, quincaillerie, pétrole, allumettes, bougies, savon, papier, parfumerie, épices, poivre, conserves, vins, spiritueux, armes, verrerie.

Un seul comptoir français existe à Mascate ; on y vend des armes et des munitions étrangères.

Mascate est desservi par la *British India,* qui vient chaque semaine de Bombay et s'arrête aux diverses escales du golfe Persique, y compris Koweyt, par des cargos anglais qui touchent deux fois par mois à Marseille, par les bateaux de la Compagnie russe de navigation.

Une annexe des *Messageries Maritimes* faisait autrefois le trajet une fois par mois, de la côte à Bombay, aller et retour, et correspondait avec la ligne de Chine. Ce service a été suspendu à cause de la peste qui règne à l'état endémique à Bombay.

Il serait à désirer qu'il fût repris entre l'Oman, Koweyt et Djibouti (au lieu de Bombay), avec des cargo-boats. Notre influence dans le sud de la Perse et en Asie Mineure y gagnerait. De plus, nous pourrions lutter avantageusement avec les Indes par lesquelles viennent presque toutes les importations pour l'Oman. Nous éviterions ce détour et les frais qui en découlent. Enfin, cette ligne relierait par Djibouti, l'Oman à Zanzibar (son ancienne possession), aux Comores et à Madagascar.

Les revenus de l'Etat d'Oman sont assez élevés. Ils proviennent des pêcheries de perles, des droits sur les marchandises et les esclaves, des taxes territoriales et du monopole de certaines exploitations (ambre et mines). Ils se montent à plus de 27 millions de francs.

Les dépenses consistent en l'entretien des forteresses de la côte et des garnisons beloutchis, de la garde royale (cavaliers et fantassins), en frais de douane, de police et de perception, en traitement des ministres.

L'HADRAMAUT est certainement le pays le moins connu de l'Arabie. Il est divisé en de nombreux sultanats. Il est fort riche, étant sillonné d'une quantité de petites rivières.

Les principaux ports sont Makalla et Shehr.

Une des plus importantes productions est le tabac consommé au Yémen, l'indigo, le henné, l'encens, l'aloès, la myrrhe. Des tissus de coton sont tissés à Makalla (6 000 tisserands) pour les indigènes d'Arabie et d'Afrique.

Les importations consistent en riz et céréales venant des Indes anglaises, et en grandes quantités de tissus écrus de coton et d'étoffes impri-

mées provenant d'Amérique, des Indes et de Manchester.

De riches et importantes maisons indiennes de Bombay et d'Aden ont établi à Makalla des succursales.

La capitale du sultanat de Makalla est Chibam, ville de 6 000 habitants.

En dehors de son importance stratégique et politique, ADEN est une place de commerce de premier ordre où se font des échanges considérables.

Aden a tout d'abord un dépôt de charbon où viennent s'approvisionner les vapeurs allant en Chine, aux Indes, sur les côtes est de l'Afrique, en Australie, et en revenant.

Les autres principaux articles de commerce sont : le café (du Yémen et du Harrar), les plumes d'autruche (de la côte Somali), les gommes (du Somaliland), les résines et le copale, (côte orientale d'Afrique), le sang dragon (Somaliland et Socotora), l'encens (Somali), la myrrhe (Somali et Arabie), l'aloès officinal (Socotora), le benjoin (îles de la Sonde), les aromates et les épices : gingembre, poivre, curcuma, girofle (Afrique,

îles de la Sonde, Indes), et tous les produits européens.

Aden est port franc et est le centre de tout le commerce de l'Arabie méridionale. Elle a détrôné Moka et même Hodeidah.

Ses importations et ses exportations se montent à plus de 30 millions de roupies annuellement, sans compter le commerce avec l'intérieur qui atteint à peu près ce chiffre.



VI

LE YÉMEN ET LE HEDJAZ

Le Yémen, ou Arabie Heureuse, est une contrée très riche et fertile. Son principal port est *Hodeidah*, dont le mouvement commercial s'élève à près de 45 millions de francs par an.

On y importe : des cotonnades (Indes et Angleterre), du pétrole d'Amérique, des conserves et du savon (Levant), des bois (Indes, Singapoore, Batavia), des planches (Trieste), des sucres (Égypte, Maurice), des épices (Indes et Zanzibar), des tapis (golfe Persique), du fer en barre (Angleterre), de la bijouterie, des soieries, des légumes secs, de la quincaillerie, de la papeterie et de la faïence (Italie), de la bijouterie d'argent, des céréales, du blé, des armes et des munitions.

L'exportation consiste en café (8 millions de kilogrammes par an), en peaux, en nacre bâtarde, en perles jaunes, en henné, séné, terres à foulon,

gommes, thym, amandes, loupes de noyer. Le Yémen renferme du cuivre et des mines de fer cassant.

La capitale, *Sanaa*, avec 80 000 habitants (Arabes, Juifs, Indiens), à 2 300 mètres d'altitude, est au centre d'une région très riche. Son climat est salubre ; il y gèle en hiver pendant trois mois de l'année, et son développement ne tardera guère si le chemien de fer de Sanaa à Aden se construit.

Des vapeurs font le service entre Aden et Hodeidah. Des caravanes partent chaque jour pour l'intérieur. Les principales villes sont : *Menacha* (3 000 hab.), *Randha*, *Kaukaban*, *Taëz* (3 000 hab.), etc.

Partout, sur les collines, se rencontrent de beaux vergers avec d'excellents fruits (raisins, pommes, poires, prunes, abricots, oranges, lémons, mûrier noir, dattiers, bananiers), et des champs de fèves, de luzerne, d'orge ; dans la plaine le riz.

Le Hedjaz est surtout un pays de consommation : le blé, l'orge, le maïs, les fèves, les lentilles, le riz sont articles d'importation.

Djeddah et *Yambo*, les deux principaux ports, sont des points de transit pour les marchandises

allant dans l'intérieur, dans le Djebel-Schomer et le Kasim. Djeddah doit surtout son importance au pèlerinage de la Mecque. De 1894 à 1904 il est entré 500 000 pèlerins par ce port. Cette année, 1168 voiliers et 334 vapeurs (dont 235 anglais) ont transporté 66 500 pèlerins.

Le Hedjaz offre presque partout un sol inculte et improductif; les plaines y sont, en général, pierreuses et sablonneuses, les montagnes pelées et dénudées. Cependant, certains districts, comme ceux de Taïf, de la Wadi-Fathima, de Beder, de Safra, ont des puits nombreux, des sources, des jardins où la terre végétale est soigneusement travaillée et mise en culture (vignes, arbres fruitiers des pays tempérés et chauds), des bois de dattiers; mais ces oasis sont rares.

Le Hedjaz ne produit en général que le baume et des résines.



VII

CONCLUSION

L'Arabie, comme nous venons de le voir, est d'une richesse considérable. Sa valeur est encore accrue par sa position géographique, à proximité de l'Europe, entre trois continents, et par l'activité intelligente de ses habitants. Si aujourd'hui, pour des causes diverses, ceux-ci sont plongés dans une torpeur qui va bientôt cesser, ils ont dans les siècles passés fait preuve de la plus grande activité. Ce sont les Phéniciens qui ont inventé l'écriture et qui ont créé le commerce des échanges et les industries de toutes sortes. Les empires des Chaldéens et des Mèdes ont asservi l'Égypte ; enfin, lorsque les Arabes ont voulu étendre leur puissance et propager leur langue, tout a plié devant eux.

De nos jours, les Syriens, ne trouvant pas d'emploi à leur activité dans leur propre pays à cause

de la tyrannie ottomane, s'expatrient et vont faire du commerce même en Amérique. En Égypte, et en Afrique, ils sont d'excellents collaborateurs pour les Anglais.

Tout porte donc à penser que sous un régime national, honnête et libéral, l'activité arabe reprendra son essor et sa puissance. L'Arabie deviendra le plus merveilleux pays d'échanges pour les nations étrangères, et leur concours sera nécessaire pour cette renaissance économique.

Actuellement, les seuls travaux concédés sont quelques lignes de chemins de fer en Syrie et deux voies plus importantes : Anatolie-Bagdad, Damas-la Mecque, dont la construction a été décidée dans un seul but politique et stratégique, sans tenir compte des autres intérêts, primordiaux cependant.

Pour faire œuvre vraiment utile il serait nécessaire, en dehors des irrigations et des routes, de construire les lignes suivantes : 1° une grande ligne circulaire à travers tout le littoral de la péninsule, soit 5 à 6 000 kilomètres à faire par tronçons dont les premiers seraient Alexandrette au golfe Persique, Port-Saïd-Mersina, Damas-la Mecque et Sanaa.

Il s'y relierait naturellement des lignes d'intérêt plus local. Mais le gouvernement ottoman n'ayant en vue que la mobilisation, et l'Allemagne, son exécuteur, que la pénétration germanique avec les Turcs comme auxiliaires, il faudra attendre pour ouvrir réellement l'Arabie au commerce et à l'industrie, que la révolte arabe soit un fait accompli.



III

LES INTÉRÊTS DES PUISSANCES

LES INTÉRÊTS DES PUISSANCES

Dans un pays aussi étendu que l'Arabie, en partie indépendant, en partie soumis à une autorité plus ou moins forte, où, depuis des siècles, des questions religieuses ont retenu l'attention des Puissances, les différents États du monde entier ont des intérêts de tous genres.

M. Negib-Azoury, dans son livre, a exposé très clairement la politique des diverses nations en Asie Mineure ; nous n'y reviendrons donc pas. Mais, ici, nous avons étudié la révolte arabe dans toute son ampleur. Nous devons donc examiner si les intérêts religieux, économiques et politiques des États du monde, souvent en opposition, peuvent empêcher la réalisation du programme du parti national, ou s'ils se plieront aisément à la nouvelle forme du gouvernement.

Tel est le problème qui se pose aujourd'hui avec une grande netteté et qui doit être étudié sous toutes ses formes, dans toutes ses solutions et avec toutes ses conséquences.

I

LA FRANCE

La France a occupé et occupe encore dans l'Orient une situation prépondérante basée sur son protectorat religieux. Elle possédait, il y a peu de temps, dans ces régions une clientèle considérable qui lui permettait d'étendre partout son influence et d'exercer même une action de tout premier ordre sur les événements futurs.

Or, il semble que depuis quelques années notre protectorat a subi de fâcheuses atteintes par la faute de nos agents consulaires. Ceux-ci n'ont pas compris leur rôle ; ils ont oublié la parole si juste de Gambetta : « L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation. » Les catholiques orientaux protégés par nous sont, en effet, absolument indifférents au régime de notre gouvernement intérieur et à sa politique vis-à-vis des Congrégations et des Églises. Nos protégés aiment la France parce

qu'elle les défend contre l'arbitraire et l'hostilité des Sultans de Constantinople et aussi parce qu'étant en grande majorité de leur religion, les Français les aident généreusement par des moyens moraux et matériels.

Notre politique religieuse intérieure n'a donc eu aucune répercussion en Orient, contrairement à ce que certaines personnes ont pu croire. De même celles qui ont conseillé de poursuivre en Orient une politique anticléricale ont commis une erreur, plus profonde encore. Elles n'ont pas réfléchi que si nous avons le droit d'agir chez nous comme bon nous semble, nous sommes par là même obligés de respecter l'indépendance intérieure des autres nations.

Cependant nos consuls, plus préoccupés de ce qui se passe en France que de leur devoir sur place, ont pris le parti de copier la métropole. Ils ont donc voulu faire de l'anticléricalisme français contre les catholiques allemands, italiens, américains, russes et orientaux. Or, si notre gouvernement a des motifs quelconques pour sévir contre les religieux et rompre avec le Vatican, nos agents à l'étranger n'ont aucune raison de s'écarter de la politique traditionnelle de la France et de com-

promettre maladroitement des intérêts supérieurs que des siècles d'efforts et de sacrifices nous ont conservés jusqu'à ce jour.

Dans les provinces arabes de la Turquie, seulement, notre protectorat s'étendait sur cinq églises indigènes classées suivant leur importance : les Maronites (450 000) avec un patriarche et huit évêques diocésains ; les Grecs-melkites-catholiques (150 000) avec un patriarche et treize évêques ; les Syriens catholiques (60 000) avec un patriarche et huit évêques ; les Latins Arabes en Palestine (20 000) avec un patriarche et un évêque italiens.

De plus, nous protégions les deux délégués apostoliques de Beyrouth et de Bagdad dont la juridiction s'étend sur toutes les nationalités. Tous les couvents catholiques relevaient également de nos consuls, quel que fût leur pays d'origine.

Cette magnifique clientèle nous donnait une influence politique et économique prépondérante, Grâce à elle, nos consuls avaient un prestige qui excitait les jalousies des représentants des autres Puissances.

Ce protectorat séculaire ne nous demandait guère de sacrifices. De temps en temps, notre

ambassadeur à Constantinople devait inviter les ministres ottomans à rappeler les valys des provinces au respect des lois internationales. Au point de vue pécuniaire, la charge de la France était tout aussi minime. Il n'est, en effet, pas exact de dire que nous dépensons beaucoup d'argent pour nos écoles d'Orient, tous les missionnaires qui servent notre influence étant entretenus par la charité privée. D'autre part, le Ministère des affaires étrangères a seulement à sa disposition un crédit de 750 000 francs qu'il répartit entre toutes les écoles françaises (congréganistes et laïques, sans distinction) d'Égypte, de Syrie, d'Anatolie, de Macédoine et de Constantinople.

Malgré les intrigues de l'Allemagne, de l'Italie et de la Russie, nos consuls n'avaient donc qu'à faire leur devoir pour que notre protectorat demeurât intact. Pour justifier l'attitude de certains d'entre eux, on a dit et répété qu'il n'était pas possible de soulever des difficultés à chaque instant pour le bon plaisir des missionnaires.

Cette excuse n'est pas valable; nous sommes assez forts pour nous faire respecter par les Turcs.

Pour la seule créance Lorando-Tubini, nous

avons demandé et fait plus que pour notre protectorat pendant ces quarante dernières années.

Enfin, il convient de remarquer que, sans ce protectorat, nos consuls dans le Levant n'auraient aucune raison d'exister. La colonie française en Syrie est insignifiante ; notre pays y est représenté, en dehors des missionnaires, par quelques cuisiniers et restaurateurs dont la présence en Orient ne saurait justifier les 25 000 francs d'appointements donnés à chacun de nos consuls.

Il est évident que si notre consulat général à Jérusalem s'était donné la peine de protéger les PP. franciscains lors de la dernière bagarre du Saint-Sépulcre, ceux-ci n'auraient pas sollicité les bons offices de leurs consuls respectifs. Au contraire, notre consulat général en Terre sainte refusa son appui aux franciscains allemands et italiens et ne voulut même pas poursuivre les agresseurs du vicaire général de la Custodie, un Français de France cependant. Ceux qui avaient frappé les prêtres allemands et italiens furent punis sévèrement, grâce aux consuls de ces puissances, tandis que ceux qui avaient essayé de mutiler notre compatriote, ne reçurent même pas une réprimande. Bien plus, notre consul général eut

la fâcheuse idée de demander à notre gouvernement la cravate de commandeur de la Légion d'honneur pour le gouverneur turc de Jérusalem, qui avait travaillé contre nous de concert avec les Allemands, et la rosette d'officier pour les colonels turcs qui avaient assisté, impassibles, à l'agression armée contre nos compatriotes et nos protégés.

Ce sont de tels faits, et non la politique de Waldeck-Rousseau et de M. Combes, ou la rupture avec le Vatican, qui ont enlevé aux missionnaires la confiance qu'ils avaient en nous et qui les ont incités à se réclamer de leurs consulats respectifs.

Notre protectorat a été ainsi entamé. Encouragée par ce succès, la Société catholique allemande de Cologne, très protégée par l'empereur lui-même, redouble en ce moment d'efforts pour annihiler l'action de nos écoles. De même une association catholique italienne vient de s'organiser à Milan, pour centraliser la direction des missions italiennes et leur imprimer un mouvement de propagande nationale et, par conséquent, antifrançaise. On assure aussi que le gouvernement du Quirinal a donné à cette société les trente millions de francs

provenant de l'indemnité chinoise versée pour les missions italiennes détruites par les Boxers. Cette Association, entrant de suite en action, a fait demander par les conventuels de Constantinople et par les salésiens de Palestine la protection italienne qui leur a été aussitôt accordée.

Nos agents diplomatiques et consulaires ont accueilli cette désertion avec une complète indifférence. Cependant, les missions salésiennes de Terre sainte ont été construites avec l'argent de la charité française, et c'est grâce à notre protection qu'elles ont pu prospérer. Le moment est pourtant mal choisi pour nous désintéresser de cette question capitale, les événements qui se préparent, c'est-à-dire l'émancipation des Arabes, devant avoir une grande répercussion politique. Laisser les autres puissances nous supplanter auprès de nos anciens protégés, c'est leur assurer en grande partie la prédominance dans la Méditerranée orientale. Est-ce cela que nous avons cherché ?

Grâce également à l'incurie de notre diplomatie, nous venons de perdre la délégation apostolique de Beyrouth. A feu Mgr Duval, dominicain français, succède l'ex-custode de Jérusalem, Mgr Fre-

diano Giannini. Pourtant, après des efforts inouïs, notre gouvernement avait réussi à faire donner à un Français ce poste qu'avait dû quitter Mgr Piavi, qui vient de mourir patriarche de Jérusalem. On comprendra l'importance de la délégation apostolique de Beyrouth en apprenant que son titulaire remplit les fonctions de commissaire de la curie romaine auprès de toutes les églises orientales. Il peut, à son gré, leur imprimer un mouvement favorable ou hostile au gouvernement qu'il veut servir ou qu'il cherche à discréditer.

Le premier résultat de cette victoire italienne ou allemande a été de détacher de nous le patriarche grec-melkite-catholique. Le chef de cette église, qui a toujours vécu de notre protection et de nos largesses, n'est pas allé à Paris présenter ses hommages à notre gouvernement. Il s'est fait l'intermédiaire entre le Sultan et le Pape pour la création d'une ambassade turque auprès du Vatican et d'une nonciature à Constantinople.

Le Sultan, poussé par Guillaume II, n'a pas eu de peine à convaincre le patriarche melkite, parce que celui-ci est chef d'une église qui n'a pas de pays propre. Ses 150 000 fidèles sont éparpillés un peu dans toutes les villes de la Syrie et de

l'Égypte. Ils sont pour la plupart commerçants, ouvriers, employés ou domestiques.

Cela suffit à expliquer comment cette église est tenue à une servilité évidente vis-à-vis des Turcs, afin de pouvoir vivre en paix. Le patriarche lui-même ne peut exercer ses fonctions que par une investiture spéciale de la Porte. Il en est de même des Syriens et des Chaldéens catholiques. Aussi on peut prévoir que ces derniers rites feront également défection, si nos diplomates persistent dans leur attitude et négligent nos intérêts.

Restent les Maronites. Ceux qui convoitent notre protectorat essayent en ce moment de nous enlever le boulevard de notre influence en Orient, c'est-à-dire le patriarche maronite et sa nation. Contrairement aux autres rites dont nous avons parlé plus haut, les Maronites forment un véritable État dans l'État turc. Ce petit peuple de 450 000 âmes est retranché dans les montagnes du Liban, entre l'embouchure du Léontès et celle de l'Oronte. De là, il a défié tous les conquérants qui ont dévasté la Syrie : les Grecs, les Romains, les Byzantins, les Arabes et les Turcs, Le caractère de ces montagnards est, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, aussi fier que

leurs montagnes qui se dressent en amphithéâtre imposant, dominant la mer jusqu'à la plaine de Bekaa (Cœlo-Syrie), où leurs plus hauts sommets atteignent 3 500 mètres.

Jusqu'en 1845, les Maronites vécurent absolument indépendants, sous l'autorité de leur émirs et de leurs patriarches. A cette époque, la Porte chercha à pénétrer dans leur pays et à les réduire à l'obéissance, parce qu'ils avaient été d'un grand appui à Ibrahim-Pacha, dans sa marche en Syrie. Fidèle à sa tactique, le gouvernement turc suscita des querelles intestines entre les Maronites et les Druses, afin d'en profiter. Cet état de choses dura jusqu'en 1860, époque à laquelle l'intervention de Napoléon III et de l'armée française mit fin aux désordres. Le Liban fut constitué en province autonome sous le haut contrôle des grandes puissances.

La position même du Liban, qui constitue la clef de tout le nord de l'Arabie et qui forme une base d'opérations incomparable sur la Méditerranée, a donné lieu à des intrigues européennes. Toutes les puissances ont voulu s'assurer l'amitié de ce petit peuple et, en quelque sorte, un pied-à-terre dans ce pays. C'est ainsi que, lors de la

constitution du Liban en province autonome, la Turquie s'est habilement ménagée le port de Beyrouth sur son littoral. Sans cette sage précaution, elle aurait risqué de perdre toute l'Arabie du Nord si le Liban s'était révolté et avait empêché le ravitaillement du corps d'armée de Damas, par la Méditerranée.

Il serait trop long de parler en détail des intérêts et des rivalités des puissances sur ce petit coin de l'Asie Mineure. En résumé, depuis saint Louis jusqu'à nos jours, le peuple du Liban est demeuré un allié fidèle de la France et s'est toujours montré disposé à appuyer notre politique en Orient, et ce, avec un dévouement sans bornes, en retour de la protection que nous lui offrions. C'était une véritable alliance.

Or, aujourd'hui, profitant de notre querelle avec le Saint-Siège, et de la maladresse de nos consuls, nos concurrents italiens, russes et allemands cherchent par tous les moyens à détourner de nous les Maronites. Les plus habiles et les plus acharnés sont les Allemands qui, cachés derrière le Sultan, essayent par toutes sortes de promesses séduisantes de supprimer l'autonomie des Maronites en détruisant le prestige séculaire de leur

patriarche au profit du gouvernement turc du Liban. A cet effet, on s'efforce de persuader à Mgr Hoyek, le patriarche actuel, que la France ne veut plus le protéger et qu'il a tout avantage à faire comme les autres patriaches orientaux, c'est-à-dire à accepter l'investiture officielle du Sultan pour l'exercice de sa fonction.

Il est évident que si ces intrigues aboutissaient, le Liban deviendrait une simple province turque et les Maronites cesseraient d'être un peuple indépendant.

Il est regrettable de constater que les membres de la curie romaine inclinent fortement vers ce but. Quelques Maronites privilégiés par Abdul-Hamid et comblés de faveur par lui, veulent, dans leur intérêt personnel, persuader au patriarche de céder.

Cependant, il est bon de le reconnaître, grâce aux conseils de notre Ministre des affaires étrangères, appuyé en ce sens par l'Angleterre, le patriarche a résisté. Il ne s'est pas départi de la ligne de conduite et de la fidélité que ses prédécesseurs ont eues vis-à-vis de la France, malgré ce qu'on a pu lui dire de défavorable sur nous et de notre désintéressement des affaires de Syrie au profit du Maroc.

C'est pourquoi il est indispensable que notre gouvernement continue notre politique traditionnelle envers les Maronites. Ceux-ci forment seuls le noyau de notre protectorat et de nos intérêts en Asie Mineure. Même si nous perdions tous nos autres protégés, notre alliance avec les Maronites nous assurerait une situation prépondérante.

La véritable raison du voyage à Rome du patriarche maronite est qu'il a été appelé par le pape lui-même. La curie romaine, dégagée de l'action de notre représentant diplomatique auprès d'elle, s'est laissé influencer par les efforts redoublés de la légation allemande. Elle voulait discuter avec les patriarches orientaux quelle ligne de conduite ils devraient suivre envers la France, si cette dernière continuait à violenter le Saint-Siège, à persécuter les religieux chez elle et à refuser sa protection aux missionnaires à l'étranger.

L'intention du Vatican est l'évidence même. Il voulait purement et simplement détruire notre influence dans toute la Méditerranée orientale et à Constantinople, comme on lui prête le désir de vouloir le faire à Tunis. Naturellement, en parlant du Vatican, on sait qui agit en arrière.

Cette politique du Saint-Siège a obtenu du suc-

cès auprès des patriarches orientaux dont la nomination est confirmée par la Porte.

*
* *

En perdant notre influence religieuse, nous n'avons plus aucune action directe sur le pays et nous faisons oublier toutes nos œuvres séculaires. Or, le Japon nous en donne lui-même l'exemple en ce moment en envoyant des bonzes et en créant des bonzeries en Chine et dans l'île de Haïnan ; c'est, en effet, par les missionnaires que l'on pénètre d'abord dans une région et que l'on y prend pied. Notre gouvernement commet donc une lourde faute en sacrifiant nos intérêts religieux. Ceux-ci, quoi qu'on en dise, sont fort compromis, ainsi qu'on a pu le voir plus haut. La note ci-contre, envoyée de Rome ces jours derniers, est d'une précision parfaite à ce sujet :

« On a dit et répété, ces jours-ci, que personne au Vatican ne pensait à faire ou à proposer, pour le moment, des modifications dans le régime du protectorat des catholiques d'Orient.

« La chose est exacte. Mais les dispositions actuelles n'empêchent pas que, le problème d'un

changement dans les rapports avec la France s'étant posé, même sur ce point, le Vatican n'ait déjà arrêté ses décisions.

« Elles se résument dans un projet présenté par la Congrégation de la Propagande au pape, et auquel on assure que Pie X aurait déjà donné son approbation.

« Selon ce projet, on réserverait à l'Italie le protectorat à Constantinople, dans une partie de l'Albanie, la Tripolitaine, la Cirénaïque, la Palestine et les îles de la mer Égée.

« L'Autriche-Hongrie aurait les droits de protectorat sur la péninsule balkanique, excepté la Turquie.

« A la Belgique échoierait l'Afrique occidentale; à l'Espagne le Maroc et une partie de l'Afrique orientale; à l'Angleterre les Indes et l'Afrique centrale. De son côté, l'Allemagne aurait la Chine, le Japon et la Corée. »

Cette note est complétée par les informations suivantes :

« Sans que le Vatican leur ait donné un ordre quelconque, les franciscains établis dans la capitale turque ont profité du jour anniversaire de la naissance du roi d'Italie pour donner la preuve

qu'ils avaient cessé de recourir à la protection de la France.

« Un drapeau italien tout neuf fut déployé sur l'église Saint-Antoine et l'intérieur décoré des couleurs nationales.

« Toute la colonie italienne entourait l'ambassadeur et tout le personnel de l'ambassade et du consulat.

« Après la messe et un *Te Deum*, le supérieur des franciscains appela la bénédiction de Dieu sur le roi d'Italie, tandis que l'orgue jouait la « Marche royale ».

« *Smyrne*, 20 *janvier*. — Les dominicains ont arboré à Smyrne et à Constantinople le drapeau italien. »

Le mal paraît donc sans remède, l'esprit de parti étant plus fort que l'esprit politique. Quant aux intérêts d'un autre ordre que nous possédons en Arabie, ils sont relativement minimes :

1° *La ligne de Mersina à Adana dans la Cilicie*. — La concession de cette ligne a été cédée à une compagnie française qui en dirige l'administration; mais, sur 8 250 actions de 500 francs, les Anglais en détiennent 3500, les Français 2500 et les autres nations 2 250. Ce chemin de fer est très

prospère et donne ordinairement un revenu de 6 p. 100.

2° *Ligne de Beyrouth-Damas, Damas-Hauran, Damas-Alep-Biredjik* (1891-1893). — Les premières sont en exploitation depuis une dizaine d'années; la troisième a été construite jusqu'à Homs en 1903 et Hama en 1905[1].

3° *La ligne de Jaffa à Jérusalem* cédée à une Compagnie française en 1888 et livrée au trafic en 1892. Le firman de concession accorde aussi la construction d'une section sur Gaza et d'une sur Naplouze.

1. D'après les nouvelles relatives au chemin de fer français de Hama à Alep, les travaux de construction de cette ligne dont la concession a été obtenue avec tant de difficultés par la diplomatie française, avancent rapidement, et seront, espère-t-on, terminés dans un an d'ici. Des modifications apportées aux plans primitifs tendent à diminuer dans une assez large mesure les dépenses prévues au premier abord. La longueur de la ligne de Hama à Alep est de 154 kilomètres.

Ce sera Alep qui formera le point terminus de la ligne Beyrouth-Rayak-Damas, et lorsque tous les travaux seront complétés, c'est-à-dire dans un an d'ici, les Français auront en Syrie l'exploitation de 600 kilomètres en comptant la ligne de Damas-Mezireb. Ce réseau est susceptible d'être prolongé plus tard jusqu'à Biredjik, soit encore une longueur de 150 kilomètres environ, et de se joindre alors au chemin de Konia-Bagdad.

La Société française étudie en ce moment le projet d'un tunnel à construire sur un point du parcours de la ligne Beyrouth-Damas. Par ce tunnel, le trajet entre ces deux villes sera raccourci de trois heures.

4° *Tramways libanais de Saïda à Tripoli;* un tronçon seulement, de Beyrouth à Djoumeh, est en exploitation.

5° *Le port de Beyrouth* appartient à une Compagnie française.

6° *Compagnie d'éclairage au gaz de Beyrouth.*

Nous avons vu d'autre part qu'à Mascate nos droits étaient à peu près réduits à néant et que nous n'avions pas su rétablir la ligne de navigation du golfe Persique. Djibouti seul fait un assez important commerce, de contrebande surtout, avec les provinces sud de l'Arabie.



II

L'ANGLETERRE

Occupant une position exceptionnelle dans la Méditerranée, à Chypre, en Égypte, au canal de Suez, à Aden, dans l'Hadramaut et l'Oman, maîtresse réelle du golfe Persique, l'Angleterre surveille attentivement ce qui se passe dans la péninsule Arabique. Au seul point de vue commercial elle figure pour les deux tiers des importations et des exportations arabes (l'autre tiers est partagé entre les autres pays parmi lesquels la France occupe le second rang pour les importations et le troisième pour les exportations). Elle est donc intéressée plus que toute autre nation par les événements qui se produisent ou se produiront dans ces vastes contrées.

Son incomparable organisation politique lui permet de s'immiscer partout et d'être tenue au courant de tous les incidents.

Le vice-roi des Indes a à sa disposition deux personnages importants : le consul général de Bushire et le gouverneur d'Aden, qui passent des traités, rendent la justice et ont une influence considérable.

Appuyés par une marine de premier ordre, jamais désavoués dans leurs actes, disposant de sommes énormes, s'entourant d'un grand faste qui rehausse leur autorité et leur prestige, ils ont de plus pour eux l'activité commerciale des sujets britanniques, et la prédominance économique presque exclusive dans ces contrées.

Grâce à eux et à leur action, la partie sud de la Perse, le golfe Persique, l'est de l'Arabie et l'Oman, l'Hadramaut et le Yémen sont entièrement dans la sphère d'influence anglaise.

La *Ligue de la Trêve*, association créée sous les auspices du résident du Bushire, a groupé tous les chefs arabes et persans du golfe. Tous les petits conflits sont réglés grâce à elle. Elle permet en outre l'immixtion constante du consul général anglais dans toutes les affaires, pour la garde et la police du golfe. Amendes, prison, admonestations, sont prononcées par lui.

L'action britannique s'exerce également par des

sous-agents, les consuls de Mohammerah, Mascate, Bâsrah, Bagdad, îles Barrhein, Sharka, Lingah, Bunder-Abbas. Elle se développe chaque jour davantage grâce aux lignes télégraphiques terrestres et sous-marines, aux services réguliers postaux, au mouvement commercial intense des cargo-boats anglais, ce qui a permis au Rév. Zwemer, dans son livre *L'Arabie, le berceau de l'Islam*, d'écrire sans crainte d'être contredit :

« Le contrôle commercial anglais ne s'exerce pas seulement sur les marchés des deux côtés du golfe, mais encore sur la partie nord-ouest de l'Arabie, au loin près de Bagdad, où des colis et des articles de fer peuvent être transportés par des chameaux.

« Il n'y a pas une bobine de fil dans le Nedjed, ou un canif dans les montagnes du Schomer qui ne soient venus dans le golfe Persique par un navire anglais.

« Tout ce qui se consomme de riz dans l'Hassa vient de Rangoon, et des milliers de sacs sont amenés aux Barrhein par des bâtiments anglais, puis transportés dans l'intérieur par des caravanes.

« La navigation n'est pas seulement en entier dans la main des Anglais, mais un grand nombre

de bâtiments indigènes naviguent sous son pavillon et les principaux marchands sont Anglais ou sujets britanniques des Indes.

« La roupie est la valeur officielle tout le long des côtes de l'Arabie, d'Aden à Busrah ».

Dans le golfe Persique, sillonné constamment par des croiseurs, l'Angleterre possède Koweyt dont elle a occupé le port en mai dernier à la suite de la visite de Guillaume II à Tanger. Menacée par l'empereur d'Allemagne, elle lui fermait le débouché du chemin de fer d'Anatolie à Bagdad.

Elle a sous son protectorat les îles Barrhein dont le chef, Sheikh-Issa, a été installé par elle en 1867.

Dans l'île de Kishim elle a une station navale et militaire.

Dans l'île Malcon, près du cap Musendrum, elle a établi dès 1864 un poste pour le câble télégraphique de Kerachi au golfe Persique. Cinq années plus tard elle transportait l'installation à Jask.

« Quant à l'Oman, déclarait il y a quelques années Lord Curzon, alors vice-roi des Indes, il peut, à juste titre, être regardé comme une dépendance anglaise. Nous donnons des subsides

à son gouvernement, nous dictons sa politique, nous ne voulons tolérer aucune intervention étrangère. Je ne doute pas qu'un jour viendra où nous verrons flotter notre pavillon sur le château de Mascate.

« Je regarde la concession d'un port sur le golfe Persique à la Russie, ou à n'importe quelle puissance, comme une insulte délibérée envers la Grande-Bretagne, comme une folle rupture du *statu quo* et une provocation internationale à la guerre. Je saurais combattre le ministère anglais qui serait coupable d'un tel abandon et le regarderais comme un traître à son pays. »

Plus loin, rattachées au résident général d'Aden, sont les îles Rura Muria, cédées par le Sultan de Mascate (elles contiennent du guano), et Socotora dont le Sultan a accepté la protection anglaise en 1886.

Toutes les tribus indépendantes des côtes d'Aden à Mascate ont passé des traités exclusifs avec la Grande-Bretagne qui leur donne des subsides annuels ou des présents. Le gouvernement de Makalla a un traité spécial.

Le territoire d'Aden a sous sa dépendance près de 130 000 habitants et s'étend presque jusqu'à

Cheik-Saïd. Les tribus des Abdali, des Fadhli, des Akrabi, des Sabachi, des Hanshabi, des Alawi, des Amir, des Yaffai touchent des subventions annuelles.

Dans la mer Rouge, en dehors de Périm occupée depuis 1799, l'Angleterre a encore sous son contrôle l'île de Kamaran à quelques milles au nord de Hodeidah, possédant un bon mouillage. Enfin elle détient par l'Égypte la presqu'île de Sinaï et le golfe d'Akaba.

Elle a des agents consulaires à Djeddah, Hodeidah, Kamaran, Sanaa, Makalla.

Le résident d'Aden n'est pas moins actif que celui de Bushire. Il cherche chaque jour à pénétrer plus profondément dans l'intérieur du pays et ses navires ont pour mission de surveiller tous les mouvements qui concernent le Yémen et le Hedjaz.

Sanaa, le trône du Yémen, (Koursi el-Yémen) avec son climat fin et chaud, au centre d'une riche contrée montagneuse, est la cité visée, car « depuis longtemps les militaires à Aden sentent le besoin d'une station boisée, au lieu d'être comme sur un cratère éteint où en fin de compte la vie est misérable ».

Dès que les Turcs auront quitté le pays, un chemin de fer devra être construit antre Aden et Sanaa.

En Asie Mineure l'Angleterre, possède quelques intérêts particuliers :

1° La Compagnie des eaux de Beyrouth.

2° La Compagnie de navigation sur le Tigre, entre Bassorah et Bagdad.

Et, pour mémoire, la ligne de chemin de fer, aujourd'hui rachetée par la Turquie, de Caiffa à Damas.

Forte de sa position spéciale, la Grande-Bretagne a suivi une politique constante vis-à-vis des Arabes. Elle a compris depuis longtemps que laisser les Turcs prendre possession de l'Arabie, c'était perdre, pour son commerce et son industrie, son influence sur une région immense et permettre à la Turquie de devenir une puissance militaire formidable. C'était aussi donner à l'Allemagne, protectrice de la Turquie, le moyen d'accaparer l'Arabie et de menacer les autres nations européennes dans la Méditerranée et dans l'océan Indien.

La lutte pour la vie est la raison d'agir d'un peuple. En favorisant la création d'un empire

arabe, l'Angleterre arrêtait tout danger ; elle se ménageait en outre une clientèle considérable. Grâce à cette tactique elle a réussi dans son entreprise et on peut dire que, indirectement, elle a permis l'alliance du Sultan de Koweyt et de l'émir du Nedjed, et en même temps donné le moyen aux Arabes du Nedjed et du Yémen de se constituer un armement moderne qui en fait de redoutables adversaires. Les maxims de Séoud ont été cause de la déroute de Feizi-pacha en Mésopotamie.

Parmi les projets les plus intéressants préparés en Angleterre pour la pénétration de l'Arabie, il importe de citer celui du chemin de fer de Port-Saïd à Bassorah, le long du trentième degré de latitude, avec une branche vers Koweyt. De Bassorah la ligne traversera le Chatt-el-Arab sur des ponts tournants et suivra la côte du golfe Persique jusqu'à Kerachi. Cette ligne raccourcirait de huit jours le transit entre Londres et ce dernier point. Ce sera une entreprise entièrement anglaise.



III

L'ALLEMAGNE

Au sujet du rôle joué par l'Allemagne en Asie Mineure et des intérêts qu'elle y possède, M. Negib-Azoury adressait le 22 juillet dernier, à un grand quotidien de Paris, la très curieuse lettre suivante :

« L'Allemagne est un grand pays de cinquante millions d'habitants dont le commerce et l'industrie ont pris un développement considérable. Il fallait donc tout d'abord trouver des débouchés à la surabondance des produits. D'autre part, les capitaux s'étant accrus dans l'Empire ne trouvaient plus aisément un emploi fructueux, d'où la nécessité de chercher aussi un territoire vierge, riche et fertile qui, tout en servant de débouché au commerce germanique, serait organisé, mis en valeur et exploité avec un personnel et des capitaux allemands.

« Or, l'Allemagne ne possède presque pas de colonies, et il n'y a plus aucune terre à coloniser dans le monde. Guillaume II voulut résoudre ces difficultés par un système tout à fait nouveau, offrant cet avantage particulier qu'il ne pouvait occasionner aucune dépense pour une expédition armée et qu'il ne pouvait rencontrer d'opposition ouverte de la part d'aucune puissance européenne. Ce système consistait à ressusciter chez tous les Musulmans de la terre le fanatisme religieux pour les soumettre à Abdul-Hamid, son vassal, et constituer à celui-ci un empire allant de l'Indus à l'Atlantique et de Constantinople à l'Équateur.

« A cet effet, la diplomatie allemande tint au Sultan de Constantinople le langage suivant :

« Depuis votre avènement au trône vous avez perdu la moitié de votre empire ; la Russie menace de vous enlever le reste ; l'Angleterre et la France ne veulent vous protéger que si vous introduisez des réformes dans votre gouvernement, ce qui provoquerait le soulèvement de toutes les nationalités de votre empire contre vous. Méfiez-vous donc des uns et des autres et écoutez-moi.

« Voici ce que je vous propose : Si vous voulez devenir calife et souverain de tous les musulmans

de la terre, il faut d'abord soumettre à votre autorité immédiate tous les peuples encore indépendants de votre empire asiatique, les Kurdes, les Arabes de la Mésopotamie, de l'Irak, du Nedjed, du golfe Persique, de l'Oman, de l'Hadramaut, du Yémen, du Hedjaz, de la Palestine et de la Syrie. Il est donc nécessaire de construire des chemins de fer stratégiques pour dompter ces populations guerrières. Il faudra aussi tracer des routes, et mettre en valeur les terres incultes afin de rendre sédentaires les tribus nomades, puis vous leur enverrez des ulémas pour les islamiser et les fanatiser. Fort de cette puissance, vous pourrez facilement devenir le maître, de l'Afrique jusqu'à la Chine.

« Vous aurez mon concours et ma protection à la condition de confier à mes Allemands les travaux à faire chez vous, de commander vos armements chez Krupp et d'employer un personnel et des capitaux allemands pour organiser vos différents services et mettre en valeur les terres incultes. »

« Abdul-Hamid a cru à ce rêve grandiose et s'est mis à l'œuvre. Le chemin de fer de Bagdad, celui de Damas-la Mecque, celui de Caiffa-Mzerib et la ligne télégraphique de Constantinople à

Bassorah, toutes entreprises concédées à des Allemands, sont les résultats de ce projet.

« L'influence allemande est devenue tellement puissante en Turquie qu'on peut considérer d'ores et déjà l'empire du Sultan comme une colonie allemande. »

Quelles que soient les raisons qui aient motivé la conclusion de l'alliance réelle entre le Sultan et l'Empereur d'Allemagne, constatons qu'il a suffi à Guillaume II d'entreprendre deux voyages à Constantinople pour affaiblir d'une manière notable le prestige séculaire de la France dans toute l'Asie Mineure et la Méditerranée orientale. Les Allemands ont remplacé les fonctionnaires et officiers français chargés autrefois d'organiser l'armée turque et les différentes administrations ottomanes. Constantinople et les autres villes de la Turquie ont été inondés d'émigrants et de capitalistes allemands auxquels Abdul-Hamid a accordé toutes sortes de concessions et de commandes. Le marché de Berlin est devenu, aux lieu et place de celui de Paris, le restaurateur des finances ottomanes, et le commerce allemand dans la Méditerranée a atteint ces derniers temps un chiffre qui dépasse de beaucoup celui des exportations françaises.

Dans le domaine moral, l'influence allemande a suivi la même proportion. La Palestine, la Syrie et l'Anatolie ont été inondées de missionnaires catholiques et d'établissements de bienfaisance allemands dont le but est de détourner au profit de l'Empire d'Allemagne la clientèle des chrétiens orientaux.

Cependant, si les entreprises des chemins de fer stratégiques ont été concédées à l'Allemagne, il ne s'ensuit pas que leur réalisation soit prochaine. La ligne de Damas à la Mecque (2 500 km.) ne dépasse pas Mâan et à partir de ce point elle pénètre dans les territoires des grandes tribus actuellement révoltées contre le Sultan.

La ligne d'Anatolie au golfe Persique (2 800 km.), est loin d'être achevée. En novembre dernier, un débat des plus intéressants a été soulevé à la Société scientifique allemande de Berlin, à ce sujet. En voici le résumé :

« Le docteur Wiedermann, de Hambourg, avait présenté un rapport où il pressait l'Allemagne d'intervenir auprès de la Turquie pour obtenir directement la construction du chemin de fer allant de Bassorah à Bagdad, c'est-à-dire du sud au

nord, sans attendre que la construction du chemin de fer au nord de Bagdad soit terminée.

« Le ministre plénipotentiaire Raschdau, parlant au nom du gouvernement, a répondu en ces termes :

« La question a déjà été examinée, mais c'est à la Turquie qu'il appartient de répondre. Le gouvernement turc a le plus grand intérêt à ce que le chemin de fer au nord de Bagdad soit achevé avant celui de Bassorah à Bagdad, *car ce chemin de fer est destiné à hâter la mobilisation militaire.*

« Il ne faut pas oublier non plus que si le chemin de fer d'Anatolie avait été construit avec des capitaux allemands, le chemin de fer de Bagdad, qui commence à Koniah, a été construit avec de l'argent turc, c'est-à-dire avec les emprunts que la Turquie émet ; que le coût de ce chemin de fer de Koniah à Bagdad s'élève à plus d'un demi-milliard ; il ne faut pas s'attendre à le voir bientôt achevé. Jusqu'à aujourd'hui, quelques rails ont été posés, mais il est certain qu'il reste encore plusieurs montagnes à percer et plusieurs fleuves à franchir au moyen de ponts et que tout cela entraînera des frais énormes. Qui paiera ces frais ?...

« Tout ce que la Turquie possède en fait de gages sérieux a été aliéné déjà pour garantir des emprunts antérieurs.

« Nous ne pourrions obtenir de nouvelles garanties que si les douanes de la Turquie étaient élevées, mais le consentement de toutes les puissances européennes est nécessaire.

« Dans ces conditions, reste-t-il encore quelque espoir?...

« *Nous avons fait trop de bruit dans cette affaire du chemin de fer de Bagdad, la Turquie ne peut plus accepter de donner l'argent nécessaire à la construction de la ligne, parce que l'attention des puissances étrangères a été mise en éveil par nos propres cris de triomphe et qu'elles ne consentiront certainement plus à l'élévation des douanes*.

« C'est la résistance de l'Angleterre contre les élévations de douanes qui impose la construction du chemin de fer de Bagdad. »

L'Angleterre est, ainsi que la France, l'ennemie contre laquelle l'Allemagne lutte de toutes ses forces, par tous ses moyens, ainsi que le témoigne la note récente dont il est intéressant de donner ici la teneur :

« Comme réponse a certain projet anglais qui aurait pour but de rendre navigable l'Euphrate et le Tigre, M. Waechter, de Berden, vient de publier un projet de construction d'un canal d'une longueur de 450 milles, qui réunirait la mer Caspienne au golfe Persique.

« Suivant ce projet de grand intérêt, le canal commencerait à Engeli et prendrait une direction sud-ouest, allant vers Bagdad et détournant à son profit les eaux du Kizil-Uzen et du Dyala, les deux gros tributaires du Tigre.

« Comme le Kizil-Uzen est quelque peu desséché en été, M. Waechter doit trouver un réservoir naturel pour alimenter cette rivière en été. Il a réussi à trouver un lac aussi large que les lacs suisses, et tout le projet du canal dépend de la position de ce lac, car s'il est plus élevé que le pays qui s'étend entre le Kizil-Uzen et le Dyala, ses eaux peuvent être facilement amenées dans cette rivière durant la saison sèche ; si, au contraire, le lac a une altitude plus basse, ses eaux ne sont d'aucune utilité pour rendre le Kizil-Uzen navigable.

« Appréciant ce projet, la presse allemande dit :

« Par la construction de ce canal, par l'extension du chemin de fer russe d'Amadan au nord-ouest de la Perse jusqu'à l'extrémité du golfe Persique, le but de la politique britannique qui est de faire échec au Transsibérien au moyen d'un chemin de fer partant de Smyrne et courant à travers l'Asie Mineure vers Kandahar et Quetta et atteignant Hong-Kong, recevrait un coup mortel ; il suffirait, en outre, pour cela, qu'une puissance européenne occupât Bunder-Abbas avant que la Grande-Bretagne ait eu le temps de faire de cette place un autre Gibraltar. »

Quoi qu'il puisse résulter de cette lutte économique, il n'en reste pas moins acquis que l'Allemagne possède en ces pays des intérêts supérieurs. M. Negib-Azoury, dans une récente conférence, les a résumés en ces termes :

« Il ne reste plus à l'Allemagne, pour transformer l'Asie Mineure en colonie allemande, qu'à se faire confier par le Sultan l'admistration et la mise en valeur de son immense domaine privé qui comprend la meilleure cinquième partie des terres de tout l'Empire : soit les trois quarts de la vallée de l'Euphrate et les inépuisables puits de pétrole de Tikrit et de Moussoul, toute la vallée du Jour-

dain, la moitié de l'admirable plaine de Damas et toute celle de Saint-Jean d'Acre.

« C'est dans cette perspective que l'Allemagne à déjà orienté vers l'Orient une partie de son émigration. Les colonies agricoles qui se sont établies à Jaffa, Ramleh, Jérusalem et Caiffa, où les Allemands ont en moins de dix ans réussi à accaparer tout le commerce local et où ils ont atteint un degré de prospérité vraiment merveilleux, prouvent ce que deviendraient la Syrie et la Mésopotamie si ce dernier projet du gouvernement allemand venait à se réaliser. »



IV

LES AUTRES PUISSANCES

Russes, Américains, Autrichiens, Italiens, Grecs et Américains ont également des intérêts politiques et religieux en Asie Mineure[1].

La Russie principalement a depuis longtemps des vues sur cette contrée. La guerre qu'elle vient de subir, l'attention qu'elle doit donner aux événements intérieurs qui la secouent, l'empêchent de continuer sa politique. Elle a été contrecarrée déjà par l'Allemagne en Mésopotamie et l'Angleterre a manifesté une vive opposition lors des tentatives russes pour créer un port dans le golfe Persique. Sa situation priviligiée en Perse lui permet cependant de peser d'une façon très sérieuse sur les événements.

En dehors d'elle, les autres puissances désignées plus haut ne pourront jouer dans le futur conflit qu'un rôle secondaire.

1. Voir dans le livre de M. Negib-Azoury les chapitres qui traitent ces questions.

V

CONCLUSIONS

Comme nous l'avons exposé, l'Arabie veut redevenir une nation indépendante, et par conséquent secouer définitivement le joug des Turcs. Elle possède comme forces les corps d'armée arabes de l'armée turque, les grandes tribus bien armées de Syrie, de Palestine et de Mésopotamie, les armées guerrières et entraînées d'Ibn-Esséoud, les tribus fidèles de Mahmoud-Yahia et du Hedjaz. A un signal, et partout à la fois s'il le faut, ces troupes entreront en ligne, bien que le parti national désire faire la révolution sans effusion de sang.

La Porte, déjà impuissante à réprimer la révolte du Yémen, obligée d'envoyer dans ce pays ses soldats les plus sûrs, maîtresse seulement du sol qu'ils foulent, dans l'impossibilité de vaincre

Abdel-Rahman-ibn-Esséoud et Mobarak-Essabah, sera incapable de faire face au péril. Elle voudra donc appeler à son secours les autres Puissances.

Celles-ci répondront-elles à sa voix ?

La question est des plus délicates à envisager, L'Arabie devenue indépendante, c'est l'empire turc réduit à peu de chose, c'est certainement le signal de l'insurrection de l'Arménie, du Kurdistan, de la Macédoine, de l'Albanie... c'est la solution de la question d'Orient, avec une guerre européenne si la sagesse des nations ne permet pas à celles-ci de demeurer simples spectatrices de ce réveil des nationalités.

Nous l'avons vu, Guillaume II s'est posé en protecteur de la Turquie. Lors de son voyage en Syrie, il a même étendu sa protection à tout l'Islam.

« Dites aux trois cents millions de musulmans de la terre, s'écriait-il devant Nazim-pacha, que je suis leur ami. »

Ce qui s'est passé récemment pour l'affaire du contrôle financier en Macédoine montre également quelle attitude prendra l'Allemagne dans ce nouveau conflit. Cette puissance veut maintenir l'intégrité de la Turquie contre tout le monde. Tout

dernièrement encore, M. de Bülow, répondant à une allusion discrète du général Lanza, ambassadeur d'Italie, au sujet de Tripoli, a déclaré formellement que l'Allemagne ne permettra jamais qu'on touche à la moindre parcelle du territoire de la Turquie.

En agissant ainsi, le gouvernement allemand est fidèle à sa politique. Il a représenté à Constantinople les autres nations comme désireuses de tout accaparer. L'Angleterre n'a-t-elle pas pris l'Égypte et Chypre, et ne s'étend-elle pas en Arabie, au Yémen, dans l'Hadramaut, dans l'Oman, à Koweyt? La France ne s'est-elle pas emparée de la Tunisie et ne vise-t-elle pas le Maroc, contrée musulmane? la Russie n'a-t-elle pas conquis des territoires turcs et, arrêtée en Extrême-Orient, ne voudra-t-elle pas occuper Constantinople? L'Italie ne désire-t-elle pas la Tripolitaine?

L'Allemagne, au contraire (elle le proclame hautement, du moins), ne veut rien prendre; elle respecte, suivant son habitude, le bien d'autrui. Cependant, elle acceptera, en remerciement de son concours, des compensations économiques et, de la sorte, deviendra la véritable maîtresse des pays

de l'Islam qu'elle inondera de ses produits, de ses colons, de ses ingénieurs, de ses administrateurs.

Ce danger futur, ni le Sultan de Constantinople, ni le Sultan du Maroc ne veulent le voir. Ils désirent conjurer un péril immédiat. L'appui de Guillaume II les protège aujourd'hui et arrête les autres puissances.

L'Angleterre, la France, la Russie, et un peu l'Italie, sont visées par cette politique habile de l'Allemagne. Les trois premières sont des puissances musulmanes ; elles sont atteintes dans leurs intérêts et dans leurs droits. Si elles laissent l'Allemagne s'installer en Asie Mineure et donner à Abdul-Hamid les moyens de réaliser son rêve panislamique, elles assisteront bientôt à des révoltes graves des mahométans ; des émissaires ne parcourent-ils pas déjà la Tunisie, l'Algérie, l'Inde, la Perse ? Enfin, ces grandes nations ont, comme nous l'avons exposé, des intérêts économiques considérables, en opposition avec ceux de l'Allemagne. Elles les perdront en favorisant la politique allemande.

Quant à la France, principalement, la question du Maroc, soulevée si à propos, ne doit pas l'empêcher de surveiller ce qui se passe ailleurs.

Elle ne peut pas s'hypnotiser sur un seul point.

Si elle avait accepté un compromis avec l'Allemagne et lui avait laissé les mains libres en Asie Mineure en échange du Maroc, sa position n'en aurait pas été améliorée. En effet, l'Allemagne, véritable conseil du calife, continuera naturellement ses intrigues avec ce dernier qui cherche à ébranler l'empire colonial français en Afrique; mais, en cédant aux sollicitations allemandes, le prestige de la France en Orient aurait été définitivement perdu.

D'autre part, l'Angleterre et la Russie n'auraient pas manqué de marquer leur mécontentement de cet abandon d'une amie et d'une alliée. La France serait de nouveau isolée dans le monde et convaincue d'égoïsme et de mauvaise foi.

Pour sauvegarder leurs intérêts politiques et économiques, l'Angleterre, la France et la Russie devront en conséquence s'unir contre la Turquie et l'Allemagne et se prononcer en faveur du nouvel empire arabe.

« Il ne leur reste plus, déclarait dernièrement M. Negib-Azoury, qu'à adopter le principe opposé de la destruction de la vieille mosaïque ottomane par l'affranchissement des diverses nationalités

qui la composent. Et dans cette tâche elles auront sur leur concurrente la supériorité du cordonnier qui façonne une paire de chaussures toutes neuves contre le savetier qui veut raccommoder de vieux souliers qui crèvent d'un côté pendant qu'on enfonce l'aiguille dans un autre.

« En effet, tous les éléments qui forment l'empire turc : les Albanais et les Macédoniens en Europe; les Grecs des îles de l'Archipel ; les Arméniens, les Kurdes et les Arabes en Asie cherchent depuis plus ou moins de temps à se détacher de l'arbre vermoulu. L'élément turc est par lui-même inférieur à chacune de ces races prise séparément. Mais, ce qui lui a permis de maintenir son joug jusqu'ici, c'était l'appui des Arabes qui sont à eux seuls plus nombreux que toutes les autres races réunies, y compris les Turcs. Ces derniers n'ont réussi à s'assurer la fidélité des Arabes, tout en les opprimant autant que les autres, qu'en faisant appel à leurs sentiments religieux et en confondant leur cause avec celle de l'Islam.

« Or aujourd'hui les Arabes ont pris conscience d'eux-mêmes; ils refusent de se laisser tromper davantage et de maintenir les chaînes de leur

propre servitude ; il suffira donc de leur accorder un bien faible appui pour que l'empire d'Otthogroul s'effondre de lui-même comme un château de cartes. »

Les rivalités des nations européennes empêcheront donc toute coalition contre un peuple sympathique, respectueux des intérêts étrangers engagés chez lui et désireux de redevenir libre.

Elles seront également un sûr garant d'une neutralité générale. L'Allemagne ne saurait venir au secours de la Turquie qu'en utilisant sa flotte. Le passage serait-il libre ? Poser la question, c'est la résoudre.

Même en cas d'affirmative, sans aucune complication à redouter, ce qui n'est pas le cas, il faudrait songer à ce que coûterait et durerait une guerre contre une nation appuyée sur des forces considérables, bien armée et ayant pour elle ces auxiliaires précieux : les déserts de sable, le temps, l'espace, la volonté.

A notre époque, la lutte doit être tout autre ; elle se porte tout naturellement sur le terrain économique. Guillaume II possède déjà en Asie Mineure un avantage marqué sur ses concurrents ; il cherchera sans nul doute, devant l'impossi-

bilité d'agir autrement, à conserver son avance et ne se mettra pas en travers de la volonté d'un peuple.

Les Arabes auront besoin d'hommes et de capitaux pour organiser leur pays et le mettre en valeur et, ils le disent bien haut, ils réserveront leurs sympathies et leur clientèle à la nation qui les aura le plus favorisés.

Il est donc infiniment probable que les Arabes resteront seuls en face des Turcs. Le résultat ne saurait être douteux et le dénouement de cette grande crise sera un événement sensationnel qui marquera plus que la séparation de la Norvège et de la Suède, et tout autant que celle de l'Autriche et de la Hongrie, dans l'histoire des peuples.

La lutte actuelle, intéressante à plusieurs titres, entre Arabes et Turcs, qui dure depuis plus d'un siècle, est en effet devenue une question mondiale de première importance.



TABLE DES MATIÈRES

III

LES INTÉRÊTS DES PUISSANCES

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

